

Marion, 13 ans pour toujours

Nora Fraisse

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Nora Fraisse

Marion

13 ans pour toujours



**LE HARCÈLEMENT
SCOLAIRE TUE**

calmann-lévy

Nora Fraisse

Marion,
13 ans pour toujours

Récit recueilli par Jacqueline Remy

calmann-lévy

À Marion

Marion, ma fille, le 13 février 2013, tu t'es suicidée à 13 ans, en te pendant à un foulard, dans ta chambre.

Sous ton lit en hauteur, on a trouvé ton téléphone portable, attaché au bout d'un fil, pendu lui aussi pour couper symboliquement la parole à ceux qui, au collège, te torturaient à coups d'insultes et de menaces.

J'écris ce livre pour te rendre hommage, pour dire ma nostalgie d'un futur que tu ne partageras pas avec moi, avec nous.

J'écris ce livre pour que chacun tire les leçons de ta mort. Pour que les parents évitent à leurs enfants de devenir des victimes, comme toi, ou des bourreaux, comme ceux qui t'ont fait perdre pied. Pour que les administrations scolaires s'évertuent à la vigilance, à l'écoute, et à la bienveillance à l'égard des enfants en souffrance.

J'écris ce livre pour qu'on prenne au sérieux le phénomène du harcèlement scolaire.

J'écris ce livre pour que plus jamais un enfant n'ait envie de pendre son téléphone, ni de suspendre à jamais sa vie.

Mercredi 13 février 2013

« On a pris perpète »

Tu étais couchée, là-haut, sur ton lit suspendu. Je t'ai touché le front. La fièvre était tombée, semblait-il. « On dirait que ça va mieux », ai-je lancé. Non, ça n'allait pas mieux.

La veille, tu étais rentrée tôt du collège. Ta grand-mère était allée te chercher vers 13 h 15. Tu t'étais sentie faible, cela ressemblait à la grippe. Tu te plaignais d'avoir mal à la gorge, je t'ai conseillé de te reposer au calme dans notre chambre, la mienne, celle de ton père, et de prendre deux comprimés. Le soir, tu avais les joues chaudes, je t'en ai donné encore un. Nous avons dîné en famille puis tu as filé au lit. Rien d'étonnant, quand on est mal fichue.

Le lendemain matin, tu ne t'es pas levée à temps pour le collège. J'ai appelé l'établissement pour les prévenir que tu étais souffrante. Vers 11 heures, tu es descendue déjeuner comme si de rien n'était. Pas très bavarde, comme d'habitude au réveil. Jamais je n'oublierai ton regard, le petit haut noir que tu portais ce jour-là, ton visage qui, alors, ne révélait rien de ce que tu vivais. Les parents sont candides quand ils aiment leurs enfants. Ils manquent d'imagination.

Le mercredi, je ne travaille pas. Je m'occupe de vous trois. Toi, tu te débrouillais, à 13 ans. Tu le croyais. Moi aussi. Mais il y a ta sœur Clarisse, qui avait 9 ans, et ton petit frère, Baptiste, tout juste 18 mois. Il fallait emporter les déchets au tri. Je devais aussi déposer quelques vêtements trop petits pour vous chez Zahia, c'est toujours utile quand on a, comme elle, quatre enfants. Je suis passée te prévenir que je m'absentais, le temps de faire tout ça, et que je revenais vite.

Tu étais couchée sur ton lit, dans l'obscurité. J'ai ouvert le store du Velux en soupirant qu'il ne fallait pas rester dans le noir. Tu m'as parue fatiguée, tu avais de petits yeux. Je t'ai apporté le téléphone fixe

en te recommandant de m'appeler en cas de problème. J'ai fermé à clé la porte de la maison. Bêtement, la peur d'un cambriolage m'a effleuré l'esprit. Les mères ont l'étrange habitude de penser au pire, histoire d'exorciser leurs angoisses. Elles ont peur de l'accident de la route, de la maladie, d'une rencontre nez à nez avec un cambrioleur. Mais ce n'est pas le pire. Comment pourraient-elles songer au pire du pire, à cette douleur jaillie de l'absurdité du monde qui t'a poussée à le quitter ?

Le pire du pire est survenu ce jour-là, le mercredi 13 février 2013. Je suis passée au tri, comme prévu, puis chez Zahia, qui habite à dix minutes. Comme elle était en train de déjeuner avec ses enfants, mon amie a rajouté deux assiettes pour ton frère et ta sœur. On a papoté toutes les deux. Je lui ai parlé des méfaits de Facebook, de l'invasion du portable. Ton compte recensait 3 000 SMS rien que pour le mois de janvier ! J'en étais encore sidérée.

Soudain, j'ai pensé à toi seule dans ton lit, à ces horribles messages que nous avons trouvés dans ton téléphone, neuf jours plus tôt, quand nous avons insisté pour avoir ton code secret alors que tu serrais ton appareil entre les mains, l'air bouleversé. Soudain, j'ai eu besoin de te parler, de vérifier si tout allait bien. Et si tu étais tombée de la mezzanine ? Et si tu avais glissé dans la douche ? Ton portable ne répondait pas, le fixe non plus.

La panique m'a saisie. Il n'était pas 13 heures quand j'ai foncé dans ma voiture avec les petits. Un mauvais pressentiment m'étreignait. J'ai téléphoné comme une folle en conduisant. J'ai laissé les enfants dans la voiture en marche devant la maison et j'ai couru jusqu'à la porte, qui était bien fermée à clé, comme je l'avais laissée, ça m'a rassurée. Une fois à l'intérieur, je t'ai appelée. Le silence m'a répondu.

J'ai grimpé les escaliers quatre à quatre. Tu n'étais pas dans la salle de bains. La porte de ta chambre était fermée, quelque chose empêchait d'entrer. J'ai cru que tu étais recroquevillée derrière, pour m'empêcher de pénétrer sur ton territoire. Mais j'ai poussé plus fort, c'était ta chaise de bureau qui bloquait. Ces secondes-là ont duré une éternité. Pousser encore, dégager l'accès... Et je t'ai vue.

En hurlant, inondée de larmes, je me suis accrochée à toi, en essayant de te soulever, pour soulager ton cou. Ce n'était pas possible, ce n'était pas possible. Je ne suis pas arrivée à te dégager. J'ai trouvé des ciseaux dans la salle de bains, coupé le foulard qui t'étouffait, tu es tombée. Je t'ai giflée pour te réveiller, tu m'as parue consciente. Bouche-à-bouche. Le 18, vite. Les secours ont dit qu'ils se dirigeaient vers Massy. Non, c'est Vaugrigneuse, je criais, je pleurais, je suffoquais. Je t'ai fait un massage cardiaque, comme on me l'a dit au

téléphone. Tu as vomi. Il fallait te mettre en position latérale quelques instants, puis recommencer. Masser, encore, encore, réveille-toi, Marion, réveille-toi, je t'en supplie.

Ton frère et ta sœur étaient seuls dans la voiture en marche, les pompiers ne trouvaient pas le chemin. Masser, masser, masser. Vite, prévenir ton père, qui est au travail. Lui dire qu'il se passe quelque chose de grave, il faut qu'il vienne.

Un pompier a surgi. Il m'a ordonné de sortir et de récupérer Vanille, notre chienne. J'ai appelé ma famille, mes proches, ma meilleure amie. Zahia, inquiète, était venue voir ce qui se passait. Elle a recueilli Baptiste, et mon amie Myriam a emmené Clarisse. « Marion a fait un malaise », ai-je expliqué à ta petite sœur. Les gendarmes étaient là, le maire aussi.

Je me suis invectivée à en perdre haleine. Jamais je n'aurais dû te laisser seule. Jamais je n'aurais dû me rendre chez Zahia. Jamais je n'aurais dû la laisser mettre le couvert pour Clarisse et Baptiste. Jamais je n'aurais dû bavarder avec elle. J'aurais dû te prendre dans mes bras et te bercer jusqu'à ce que tes idées sombres s'envolent.

La culpabilité m'a étreinte. Pourquoi suis-je partie ? Pourquoi t'ai-je laissée ? Pourquoi n'ai-je rien vu ? Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Pourquoi toi, pourquoi moi, pourquoi nous ?

Ton père est arrivé. À 14 h 30, on nous a annoncé que tu nous avais quittés. « Est-ce qu'il y a une lettre ? » Non, non, ont répondu les gendarmes. Nous étions abasourdis, assommés, comme si le fil qui nous rattachait au réel s'était soudain coupé. Ce ne pouvait être qu'un cauchemar, l'un de ces mauvais films dans lesquels on se laisse engloutir. Des amis sont venus nous entourer, nous nourrir, laver le linge, nous aider à flotter encore dans cet état de torpeur qui formait un édredon dérisoire entre notre vie d'avant et celle qui commença ce jour-là. La vie à petit feu. La vie trouée de chagrins. La vie sans toi.

La vie à quatre. La vie à reconstruire. La vie que nous allons tenter de rendre digne et belle pour Clarisse, pour Baptiste. Oui, bien sûr. Mais la vie sans toi, Marion. La vie sans toi. On a pris perpète.

Le vertige des questions

« Tu es la chair de ma chair, et je n'ai rien pu faire »

L'énigme de ta mort nous a laissés hébétés. Jamais tu ne t'étais plainte d'être malheureuse, brisée, à bout. Jamais tu n'avais évoqué ce besoin fou d'en finir. As-tu vraiment voulu en finir ?

Tu as juste eu envie de suspendre ta vie, un instant, quelques heures, c'est ce que nous croyions, cet après-midi-là. Tu as dit stop, et tu espérais que j'allais revenir te délivrer. Tu as noué ce foulard, et pensé qu'il se déchirerait. C'est un accident. Un moment d'égarement. Tu n'as pas décidé de partir, comme ça, sans te retourner, sans un adieu.

Tu allais bien, Marion, souviens-toi, tu allais bien. Tu étais si charmante, si douce, si bonne élève, si « facile » à élever. Dix jours plus tôt, nous nous étions félicités, avec ton père, quel bonheur d'avoir une fille comme toi !

Nous étions le 13 février, la veille de la Saint-Valentin. L'évidence nous a déchiré la poitrine : tu étais morte pour une peine de cœur, c'est ça, Marion, c'est ça ? Romain t'a quittée et tu as pensé qu'il valait mieux mourir... À 13 ans, on est capable de voir l'éternité dans les yeux d'un garçon.

Mais pas toi, Marion, pas toi. Tu n'étais pas si bête. Forcément, Romain s'est mal comporté. Il a dû déverser sur toi des horreurs innommables. Sinon, tu n'aurais pas voulu en finir. S'il avait agi avec douceur, tu aurais tourné la page. Certes, tu aimais avec excès, c'est vrai. Nous l'avons haï, ce jour-là.

Le lundi 11, tu m'avais parlé de lui. Tu le voulais plus démonstratif, plus « câlinou » devant ses copains. J'avais essayé de te rassurer. « Il t'aime, ma Mayon, ma Marion, mais voilà, les gars sont des Cro-Magnon quand ils sont en bande. » Comme dans la chanson de Zazie,

que nous fredonnons alors : *Je suis un homme*. Nous rions toutes les deux. « Ne t'en fais pas, tout va s'arranger, dis-lui ce que tu ressens. Mais attention, toi aussi avec tes copines tu rigoles entre filles et parfois tu l'oublies. Lui, avec ses potes, il fait le kakou. Et quand vous êtes tous les deux, vous êtes différents. » J'insiste : « C'est comme ça, ça a toujours été, et ça continuera. » C'est ce que je croyais, le 11 février.

Tu es tombée dans mes bras, toi déjà plus grande que moi, en larmes. « Merci maman, ça fait du bien. » Tu as ajouté : « Cela fait du bien de pleurer. » Je n'imaginais pas, ce soir-là, à quel point tu souffrais.

Cette conversation est brusquement revenue me frapper le cœur, dans les heures qui ont suivi ta mort. Nous étions à la veille du 14 février, fête des amoureux, et tu t'étais refusée à vivre cette journée ailleurs que dans tes rêves de petite fille affolée à l'idée de ne plus être une princesse dans les yeux d'un élève de 4^e. Quelle monstrueuse absurdité !

Nous avons redemandé aux gendarmes si tu avais laissé une lettre. Ils nous ont assuré que nous serions les premiers prévenus, en cas d'information. Ils ont emporté du matériel informatique, ton téléphone portable. On nous a proposé une aide psychologique. Nous aider à quoi ?

Il nous fallait comprendre, c'était cela, notre urgence. Trouver les mots qui nous diraient la vérité, diagnostiquer quel mal t'a emportée, à 13 ans, ma toute petite fille. Le soir, nous avons fouiné comme des cambrioleurs effrénés dans ta chambre bien rangée, brûlant d'impatience, affamés d'indices.

Dans ton vieux sac à main, nous avons découvert une clé et le cadenas censé fermer ton casier au collège, comme si tu ne t'en étais pas servie depuis que je t'avais offert, en décembre, ton nouveau sac. Celui-ci était plein, minutieusement organisé comme à ton habitude. Avec ta trousse, tes cahiers, chaque chose à sa place. Nous sommes tombés sur ton cahier de correspondance. Il y en avait deux.

Nous nous sommes regardés, ton père et moi. Comment pouvais-tu avoir deux carnets de correspondance ? Nous avons ouvert le premier, avec fébrilité. C'était bien celui que nous connaissions, celui que tu nous donnais à signer depuis que tu avais perdu le premier, celui d'une élève exemplaire, en tout cas sans problème.

Puis nous avons attrapé l'autre carnet de correspondance, comme s'il allait nous brûler. C'était celui que tu nous avais dit avoir perdu en janvier. Tu nous avais donc menti.

Le souffle coupé, nous avons parcouru les appréciations des professeurs que tu avais voulu nous cacher. Depuis décembre, ils avaient noté des changements de comportement, des bavardages gênants, de nombreux retards injustifiés, y compris à l'interclasse. Pour les parapher, tu avais imité la signature de ton père. D'habitude, c'est moi qui signe.

Je me suis souvenue du jour où tu m'as dit que tu avais perdu ton carnet de correspondance. En novembre 2012, à moins que ce ne soit en décembre. On a cherché partout. Je me revois répétant : « On va le trouver, ce n'est pas possible. » Tu t'inquiétais : « Je vais avoir un mot, si je n'ai pas mon carnet. – Combien ça coûte, un carnet ? – 2 euros, un truc comme ça. – Tu l'as perdu, tu te paies ton carnet à 2 euros avec ton argent. » Il a fallu que je signe un papier déclarant que tu l'avais égaré. « Merci de m'en fournir un autre. » Je ne me suis pas méfiée. Moi aussi, je perds des choses.

Ce carnet-là, le neuf, le faux, on l'a signé deux jours avant ta mort, le 11 février. Il y avait un mot du professeur principal, distribué à tous les parents, disant : « Les enfants traînent dans les couloirs pendant les cour. » Oui, « cour » sans s. Je t'ai demandé si toi aussi tu traînais dans les couloirs. Tu as soufflé : « Non, non, je ne traîne pas. » Tu auras pu glisser le mot dans l'autre carnet, celui que tu nous cachais, que nous regardons maintenant avec ton père, le cœur serré. Celui où, de ton écriture d'enfant, tu as marqué : « Marion sera punie en conséquence. »

C'est sur celui-ci que les profs continuent d'inscrire leurs appréciations. Sévères, en l'occurrence. Cela commence le 17 janvier 2013, un mois avant ton décès : « Téléphone portable de Marion qui sonne. » Le 22 : « Marion ayant trois retards sans motif, ce mois-ci, elle fera un travail supplémentaire, une rédaction sur le respect du règlement, à rendre le vendredi 25 janvier au bureau de la vie scolaire. » Le 1^{er} février, douze jours avant ta mort : « Le comportement de Marion se dégrade depuis quelque temps : bavardages récurrents et même parfois prononciation de mots grossiers pendant les cours. Merci de lui rappeler le bon comportement à tenir en cours. »

Retards, bavardages, devoirs non présentés... Comment as-tu pu accumuler depuis plusieurs semaines autant de remarques, une dizaine d'observations sévères, sans que nous en ayons été informés ? On aurait pu nous prévenir par téléphone, par SMS, par e-mail, on aurait dû nous alerter. Et toi, notre petite fille modèle, pourquoi cette comédie, ces cachotteries ? Tu nous as pris pour des imbéciles, des vieux cons, des ennemis incapables de comprendre ? Tu as eu peur

qu'on se fâche, qu'on râle, qu'on sévisse, qu'on ne t'aime plus ? De quoi as-tu eu peur, pour te planquer derrière un carnet de notes bidon ?

Une espèce de colère m'a prise. Je t'en ai voulu. Comment as-tu pu nous faire ça, nous raconter des craques, préférer mourir que d'affronter la vérité ? Car c'est ça, Marion, tu es partie pour ne pas avoir à nous révéler la réalité de ce que tu traversais ? Crois-tu vraiment que nous, enfants, ados, nous ayons toujours été exemplaires ? Nous juges-tu incapables de te pardonner ? Nous ne sommes pas si sévères, tu sais bien que je te passe tout, tu m'as toujours raconté ta vie dans les détails. Alors, pourquoi ?

Voilà les questions qui ont tourné dans ma tête, maudit manège, pendant que, les bras ballants, impuissants, ton père et moi étions forcés d'admettre que tu avais une double vie. Ou, plus exactement, une quatrième dimension, qui nous avait échappé, que tu avais masquée.

Ta classe de 4^e avait pourtant bien commencé. Tu étais en 4^e C, espagnol renforcé. Ton bulletin du premier trimestre était excellent. Le soir de sa remise, en décembre, quand on m'a annoncé ton 20 sur 20 en espagnol alors que tu débutais dans cette matière ; de joie, j'ai fondu en larmes. À la sortie de la réunion, au téléphone, tu m'as demandé : « Alors, maman, t'es fière de moi ? » Oui, je suis fière de toi.

Ton professeur principal avait chanté tes louanges, tu étais une bonne élève, studieuse, agréable en cours : « Elle est super, l'une des meilleures, on compte sur elle, si on en avait plus comme elle... » Tes camarades te traitaient parfois d'intello, une insulte dans les classes peu disciplinées. Tu es tombée amoureuse. Que s'était-il passé depuis deux mois ? Oui, c'est vrai, parfois tu avais l'air triste. Comme une ado qui doute de ses sentiments et de ceux des autres, rien de grave.

Et nous avons passé cette première nuit sans toi avec cette intolérable douleur au creux du ventre, cette interrogation taraudante : pourquoi n'est-elle pas venue se réfugier dans nos bras, si elle souffrait tant ?

Dans ma tête embrumée de chagrin, j'égrenais tes raisons. Tu te sentais trop coupable pour te confronter à notre regard. Tu craignais de nous décevoir. Ou nous étions de trop mauvais parents pour être dignes ou capables de t'entendre. Imagine bien que, dans tous les cas de figure, c'est cette conclusion que nous avons tirée. Et si nous étions des parents terriblement culpabilisants, des parents trop ambitieux pour leur progéniture, des parents autistes qui s'intéressent moins à la

personnalité de leurs enfants qu'à l'image qu'ils veulent en avoir ?

Le soir de ta mort, nous avons reçu un coup de fil des gendarmes nous demandant ton code PIN. Ton portable était éteint, ils voulaient l'analyser. Bien sûr, ont-ils encore précisé, nous serions les premiers informés s'ils découvraient un début d'explication à ton geste.

Dans l'après-midi, vers 15 heures, nous étions allés annoncer l'affreuse nouvelle à ta sœur, chez Myriam. Nous avons traversé la maison pour la rejoindre dans la salle de jeux. Je n'ai pas pu parler. Ton papa, tout doucement, s'est penché vers Clarisse : « Il faut qu'on te dise quelque chose. Marion n'a pas fait un malaise. Elle est morte. » Ta sœur a hurlé, les yeux écarquillés. Des yeux qu'elle a gardés ainsi pendant des mois.

Ton père l'a serrée dans les bras. Ils pleuraient tous les deux. Puis ton papa a soufflé : « Toi, t'es encore là, tu es notre petite fille. » En un instant, elle est passée du statut de sœur cadette à celui d'aînée. Elle a eu envie de rester jouer chez Myriam. Nous sommes revenus plus tard la chercher, et nous avons récupéré Baptiste chez Zahia. Nous y tenions. Tous les quatre, serrés les uns contre les autres.

Le lendemain matin, Clarisse voulait aller en classe, comme d'habitude. Mais, avant notre départ pour l'école, Myriam est passée à la maison nous prévenir : « Il ne faut pas l'envoyer. »

Elle avait à la main *Le Parisien* du jour. En première page, on parlait de Marion. Oui, de toi, notre fille. Il était dit que tu avais été victime de harcèlement à l'école, de même qu'un autre enfant décédé ailleurs : « Deux ados de 13 ans sont passés à l'acte », était-il écrit. Avec ce titre, énorme, sur toute la une : « Harcelés au collège, ils se suicident. » L'auteur de l'article évoquait une lettre que tu aurais laissée, une lettre dans laquelle tu détaillais les brimades subies et nommais ceux qui t'avaient maltraitée.

Nous sommes restés pétrifiés, sous le choc. Qui dénonçais-tu ? Que t'avaient-ils fait ? Où avait-on découvert cette lettre ? Comment s'était-elle retrouvée entre les mains d'un journaliste du *Parisien* ?

Ton père et moi avons tenté de joindre la rédaction du quotidien, en vain. Nous avons fini par laisser un message à la journaliste qui avait signé l'article. Jamais elle ne nous a rappelés. Ni ce jour-là, ni les suivants.

Mais soudain, ton geste prenait du sens. Une vision m'est revenue, que mon combat pour te redonner vie avait escamotée. Tu avais pendu ton téléphone à la mezzanine. De la musique en sortait, une chanson, toujours la même, lancinante. Je ne l'ai vraiment entendue que lorsque les pompiers sont venus m'arracher à toi. Et alors, je l'ai

vu, ce satané portable. Il était là, au bout de son fil, avec le reggae qui tournait en boucle. Tu t'es donné la mort en musique mais, avant, tu as fait taire ton téléphone à jamais. Ce téléphone par lequel tout est arrivé, les insultes, le harcèlement. L'arme du crime. Tu l'as tué symboliquement.

Oui, soudain, ton geste prenait son sens. Et la colère nous a envahis, une vague monstrueuse qui nous a suffoqués. On t'avait fait tant de mal que tu avais pendu ton téléphone et préféré partir, c'était odieux, insupportable. Et les adultes qui, au collège Jean-Monnet de Briis-sous-Forges, étaient responsables de toi n'avaient rien dit, rien fait pour t'éviter ça.

Pourtant, je leur avais confié que tu te plaignais d'avoir du mal à travailler, dans cette classe indisciplinée. Par trois fois, j'ai demandé un rendez-vous au principal. Jamais il ne me l'a accordé. Je l'ai appelé à plusieurs reprises pour expliquer que nous voulions que tu changes de classe. Il a répondu à mes sollicitations soit par le silence soit par le mépris.

Alors, oui, ce jour-là, après la lecture du *Parisien*, en découvrant cet article affirmant que tu avais été victime de harcèlement scolaire, j'ai haï ce principal imperméable à ton malheur. J'ai haï tous ceux qui, au collège, n'avaient pas su t'aider, nous écouter, décoder ton angoisse, entendre nos inquiétudes, tous ceux qui s'étaient cantonnés dans une politique de l'autruche criminelle.

Sous le coup de la colère, j'ai composé le numéro de téléphone du collège et, sèchement, j'ai annoncé au principal : « Je suis la mère de Marion, préparez ses affaires, nous allons venir les chercher. Je veux tout récupérer, la moindre maquette, le moindre objet appartenant à ma fille. Je ne veux plus rien de Marion dans votre collège, je ne veux plus avoir de contact avec vous. »

Sous le choc de ta mort, je voulais éviter toute rencontre avec lui, car je m'attendais à ce qu'il se confonde en excuses, ou en condoléances, je ne l'aurais pas supporté. En réalité, lui non plus ne voulait pas avoir de contact avec nous, je l'ai constaté très vite. Mais je ne l'ai pas compris. Je ne le comprends toujours pas.

Ta lettre aux harceleurs

« *Même si mon cœur ne bat plus* »

Quand ton père est arrivé au collège, en compagnie d'une amie, ce jeudi 14 en début de matinée, pour récupérer tes affaires de classe, ton carton était prêt, au bureau de la vie scolaire. Des journalistes faisaient le pied de grue. Il a entraperçu le principal. L'adjoint de ce dernier a demandé à ton père s'il avait des détails, s'il avait lu la lettre, s'il y avait des noms. Bref, il voulait savoir ce qu'on savait, en oubliant de prononcer les paroles de soutien qu'on attend dans ces moments-là. Un peu plus loin, une dame parlait devant une caméra de télévision, ton père n'y a pas prêté attention.

Le matin, après avoir lu *Le Parisien*, nous avons appelé les gendarmes pour vérifier cette histoire de lettre. Tu aurais laissé un mot et nous n'aurions pas été prévenus ? Plus scandaleux encore, nous l'apprenions par la presse ? Au téléphone, très gênés, les gendarmes ont convenu qu'il y avait eu une fuite, regrettable. L'après-midi même, vers 17 heures, le colonel est venu sonner à la porte de la maison, désolé que nous ayons appris par la presse l'existence de ta lettre, jurant qu'il avait lancé une enquête interne pour déceler d'où venait la fuite. Il nous apportait l'enveloppe que tu avais laissée, adressée à ton établissement scolaire, avec ton numéro de collégienne dessus, 320.

À l'intérieur, tu avais glissé deux lettres. Voici le texte de la première, si implacablement douce et triste. Je ne corrige pas les fautes d'orthographe.

Pour la 4^e C et tout les autres. Si vous recevez cette lettre, c'est que je ne suis plus de ce monde. Je voudrais demandez pardon, a tout ce que j'ai fait souffrir ou quoi que ce soit. Je sais que je n'aurais pas dû dire ce que j'ai dit, mais voilà ceci est fait. Vous avez été tous génial mais vous êtes allez beaucoup trop loin dans cette histoire. « Faux-cul », « sans amie », « on va te niker a ton retour », « bolosse », « sale pute », « connasse »... Ok, je n'ai pas

réussi à dire tout ce que j'avais sur le cœur, mais maintenant je le fais, même si mon cœur ne bat plus... Ma vie a derraper et personne ne la compris. Votre meilleur amis qui vous insulte, qui vous ignore, qui vous en veux... Chloé¹ je suis désoler, je ne t'ai jamais utiliser comme un bouchetrou, tu as été comme une sœur pour moi. Je t'aime Chloé même si cela n'est pas reciproque aujourd'hui.

Là, tu as dessiné deux petits cœurs, un troisième barré, et un smiley morose. Puis tu continues :

Damien tu est un garçon formidable mais tu ne ma pas soutenu ni aides quand il le fallait. Et tu n'a fait qu'aggraver les choses, sache-le. Julia, je te considerait comme une amie, mais tu as tout fait pour que Chloé me laisse, et tu a été odieuse avec moi, si je suis morte, s'est en une partie de ta faute. Maylis, tu es sympa et tt mais arrete je t'en supplie de crier « mais qu'elle salope » en plein cours. PS : je voudrais remercier des personne formidable et qui mon aimer pour ce que je suis et non pour ce que ne ne suis pas : Dylan, Lola, Paul, Maxime, Inès, Morgane, Yanis, Benny, Matilda, Léa... et aussi une personne que j'ai aimé comme personne d'autre sur cette terre, alias kiwi et toutoune [encore deux cœurs] la personne se reconnaitra. ADIEUX... Marion qui n'est plus de ce monde mais qui ne vous oublie pas (dsl pour les larme sur la feuille)...

En bas de la lettre, tu as dessiné le visage d'une fille qui te ressemble, ton visage sans doute, avec une bouche silencieuse, une frange, des cheveux qui tombent en ordre, et deux grands yeux arrondis d'espoir, de perplexité. Ou d'horreur.

J'ai eu le cœur au bord des lèvres, en te lisant. « Je n'ai pas réussi à dire tout ce que j'avais sur le cœur, mais maintenant je le fais, même si mon cœur ne bat plus. » Ma Marion, les larmes m'étouffent.

Toujours dans l'enveloppe adressée au collège, la seconde lettre était aussi terrible. « Mes meilleurs souvenirs avec vous » : sous ce titre, il n'y avait rien. Qu'une page blanche.

Encore une fois, je t'en ai voulu. Tu t'es suicidée pour ces cons, parce qu'une gamine ne t'aimait pas, t'a traitée de « pute », de « sans amie », ou encore de « bolosse », l'injure qui fait fureur. Mais tout ça est dérisoire, Marion ! Et en plus, tu demandais pardon. Pardon de quoi, ma pauvre chérie ? Pardon à qui ? Tu demandais pardon, toi, la plus gentille des filles.

« Désolée pour les larmes sur la feuille », ajoutes-tu. Encore aujourd'hui, des mois après, je reste incrédule et tremblante en repensant à cette phrase.

On a relu ta lettre deux fois, trois fois, ça se mélangeait avec l'histoire des carnets de correspondance, des bribes d'infos que j'avais trouvées sur Internet, des petites choses qu'on m'avait dites à droite, à gauche. Il fallait préparer les obsèques. Et les médias commençaient à

nous pourchasser.

J'étais dépassée, trop bouleversée, trop submergée, trop occupée pour comprendre ce qui était arrivé. Très vite, j'ai perçu que ton histoire était un puzzle. Je me suis dit : il faut que je cherche, il faut que je trouve.

Tout aurait donc commencé à dérapier en décembre. J'ai repensé aux 3 000 textos que nous avons découverts sur la facture de téléphone pour le seul mois de janvier. 3 000 textos ! Certes, toutes les deux, on se téléphonait plusieurs fois par jour, mais ça n'a rien à voir ! 3 000 textos et combien, sur le total, pour répondre à des critiques, des insultes, des calomnies ? J'ai repensé au fait que depuis quelque temps j'avais en effet du mal à te joindre sur ton mobile. J'ai repensé à ce soir de février, le 4 précisément, où je suis rentrée comme d'habitude vers 18 h 45 après être allée chercher Clarisse à l'école et Baptiste chez sa nourrice. Contrairement à tes habitudes, tu n'es pas descendue de ta chambre quand je suis arrivée. Je t'ai appelée plusieurs fois avant que tu apparaises. Tu serrais les mains sur ton portable, l'air bizarre.

Je t'ai demandé de me le donner ainsi que ton code secret. On t'avait envoyé des messages que je qualifierais de pornos et d'autres, incompréhensibles, évoquant des bleus, des médicaments, des bagarres. Pornos ? Il y avait surtout un SMS épouvantable : « Envoie-moi une tof de toi pour que je puisse me branler. » Tu m'as dit que c'était ton petit ami Romain. J'ai su plus tard que c'était un autre élève. « Ne t'inquiète pas, maman, c'est juste écrit ! » Je me suis fâchée : « Comment ça, c'est juste écrit ? Tu sais ce qui se cache derrière ces mots, c'est quelque chose de dégradant. » La mère d'une fille de 13 ans ne peut encaisser ce genre de chose sans broncher, tu comprends ? Le soir, je t'ai piqué ton téléphone et je n'ai lu que de beaux messages de Romain : « Je t'aime, tu me manques. » Et tu n'étais pas en reste : « Je t'aime, mon chéri, plus que huit heures et on se retrouve... » Cela m'avait rassurée.

Alors que ces souvenirs, ces questions, cette peine immense tournoyaient dans nos têtes, le jeudi 14 au soir, on nous a téléphoné pour nous prévenir que la directrice adjointe d'académie donnait une interview à la télévision. On l'a regardée sur Internet. Ton père l'a reconnue. Il s'est exclamé : « Ah, c'est cette dame qui était en train de parler à des journalistes quand j'ai récupéré les affaires de Marion ! » Devant les caméras, elle aussi expliquait que tu avais servi de souffre-douleur à des élèves de ta classe : « Il y a des enfants qui n'étaient pas très gentils vis-à-vis d'elle, qui pouvaient avoir des mots blessants, c'est ce qui est en train de se dire à ce moment. Je pense que dans les

moments qui viendront on en saura plus. »

Pas une seconde, au collège, elle n'avait songé à saluer ton père, à lui parler, à nous présenter des condoléances, à nous prévenir qu'elle allait parler de toi à la télévision et encore moins à nous demander notre accord. Elle a même donné ton prénom sans notre autorisation.

Le lendemain matin, le vendredi 15 février, nous sommes allés à la gendarmerie qui nous avait convoqués, ton père et moi. Je tremblais : « Vous êtes sûrs qu'elle n'a pas été violée ? » J'étais terrifiée à l'idée que tu aies pu être battue, victime de sévices physiques. Pourtant, tu étais morte. Il ne peut rien t'arriver de pire.

Les gendarmes nous ont pris séparément et posé plein de questions. Qui on était ? Comment tu étais ? Quelles relations on avait avec toi ? Des questions basiques, pour saisir nos personnalités. On était tellement sous le choc, j'ai un peu oublié. Puis ils nous ont demandé à l'un comme à l'autre – on a compris pourquoi après – si tu avais un compte Facebook. « Non, pas à ma connaissance », j'ai répondu.

Après les auditions, les gendarmes ont voulu savoir si nous portions plainte. On a dit oui. On porte plainte contre les élèves nommés dans la lettre, contre le collège, et contre tous ceux qui, au fil de l'enquête, seraient découverts peu ou prou responsables du décès de Marion.

De retour à la maison, avec ton père, on a discuté de tout ça. On s'est posé la question : et si tu avais un compte Facebook ? Quand tu étais en 5^e, tu m'avais demandé la permission d'en ouvrir un. J'avais dit non, pas à 12 ans. Un mois et demi avant ton décès, tu es revenue à la charge. « J'ai pas de compte Facebook, tout le monde a un compte Facebook. Tout le monde traîne dans la rue, pas moi. » Cela m'avait agacée : « Tu vas traîner dans les rues pour quoi faire ? » J'étais en train de donner le bain des petits, il était 19 heures. J'ai soupiré : « Bon, écoute, Marion, on finit l'année. Et puis, en 3^e, on installe de nouvelles règles, tu auras eu 14 ans, tu auras ton compte Facebook. »

Tu n'avais pas d'accès Internet depuis l'ordinateur de ta chambre. Mais au fond, est-ce que nous étions sûrs que tu n'en avais pas ouvert un ? Après tout, on n'en savait rien. Nous étions si désespérés.

Du coup, je suis allée sur Facebook. J'ai cherché sous ton nom, Marion Fraisse. Je n'ai rien trouvé qui te ressemble. Juste des homonymes.

Dans ton sac à main, j'ai trouvé ton agenda scolaire où tu notais la date de tes contrôles, etc. Sur la première page, il y avait ton nom, ton prénom, ton numéro de téléphone et une adresse e-mail. J'ai allumé l'ordinateur. Puis j'ai essayé des mots de passe, à tâtons. L'un d'eux a marché. Quand j'ai ouvert ta boîte aux lettres, j'ai vu des messages :

« Vous avez des notifications Facebook. »

Et je suis tombée sur ton compte. Tu apparaissais sous un pseudo : Mayonfraisie. Tu l'avais ouvert le 7 décembre, un mois avant de me redemander la permission d'avoir un compte ! Tu devais te sentir coupable, tu voulais notre autorisation, pour être en paix.

Je me suis aperçue que tu m'en avais bloqué l'accès. Tu avais aussi bloqué ton oncle, mon petit frère. À cette époque, nous étions les deux seuls de la famille à avoir un compte Facebook.

Tu nous as bloqué l'accès à un compte sur lequel tu recevais des messages anodins, mais aussi des horreurs. Par exemple : « Tu vas en recevoir plein la gueule. » Que s'est-il passé ?

J'ai vu des bribes de phrases. Celles qu'on pouvait lire dans les notifications de messages, sur ton historique. Mais quand j'allais dessus, j'ai constaté que les messages eux-mêmes avaient été effacés. Cela m'a secouée. S'ils ont éprouvé le besoin d'effacer ces mots au lendemain de ta mort, c'est qu'ils avaient quelque chose à se reprocher, non ?

Je me suis mise à gamberger. Ce n'est pas difficile d'imaginer la suite des phrases tronquées. Ils ont eu beau effacer les messages eux-mêmes – *cette page est introuvable* –, on devine bien qu'entre le début d'une insulte et la fin de la phrase, ils ne se sont pas mis à te couvrir de compliments, hein ? On devine trop bien. Et ça fait mal de ne pas savoir précisément, ça fait mal d'imaginer, ça fait mal de penser à ce que tu as pu ressentir à chaque fois que ton téléphone vibrait, et de ne plus pouvoir t'aider. Cela fait mal de n'avoir pour certitude que ces notifications débiles.

Et là, j'ai commencé un travail de détective qui m'a pris des semaines, des mois. Des mois pour faire le tour de ce que je ne savais pas de ta vie, de ce qui avait pu t'inciter à en rompre le fil.

Mais d'abord, j'ai téléphoné aux gendarmes pour leur annoncer la nouvelle. Contrairement à ce que nous croyions, tu avais un compte Facebook. Depuis le 7 décembre, à peu près l'époque où tu as « perdu » ton carnet. À peu près l'époque où tu es tombée amoureuse de Romain.

Et le voici qui m'envoie un message, le 15 février, ce petit ami. Qu'a-t-il fait pour te protéger ? Tu ne le nommes pas parmi tes harceleurs, mais est-ce qu'il n'était pas complice ? Je lui en veux, comme je leur en veux à tous, parce qu'il m'est encore impossible de trier les informations, de hiérarchiser les responsabilités.

J'ai gardé son SMS, reçu à 20 h 48 : « Bonsoir, désolé de vous

déranger. Je voulais juste vous présenter mes sincères condoléances. Romain. » J'ai aboyé par texto : « Qui vous a donné mes coordonnées ? – Je les ai demandées à une personne du village qui préfère rester anonyme. – Il me faut son nom, sinon je vais demander une enquête aux gendarmes, ce n'est pas légal, tout le monde n'a pas mon numéro, merci de me donner une réponse rapide. – Mathilde, c'était juste pour être gentil, désolé, madame. »

« Tu peux, Marion est morte », ai-je écrit rageusement. Cette fois, j'étais vraiment convaincue qu'il avait participé. Et cette Mathilde, que tu connaissais depuis la maternelle, faisait-elle partie du groupe que tu dénonçais dans ta lettre ? Pauvre Romain, ce jour-là, je me suis montrée injuste à son égard.

1. Tous les prénoms d'élèves ont été modifiés. *(Toutes les notes sont de l'auteur.)*

Le silence du collège

« *Madame, la vie continue* »

Il a fallu préparer les obsèques, je peux à peine en parler. Les journalistes frappaient aux portes, cherchaient à savoir ce qui s'était passé. La mairie avait donné le mot d'ordre à tout le monde : « Ne parlez pas. » Il y a eu des rumeurs. Une commère se vantait d'être bien informée, elle racontait que non, pas du tout, il n'y avait pas eu harcèlement, ce qui était arrivé ne venait pas du collège.

On disait que son mari avait accès au dossier par son travail. Je suis allée la voir : « Écoutez, si vous avez des informations capitales, donnez-les à la gendarmerie. Si vous ne savez rien, taisez-vous ! » Plus tard, j'ai su que certains se passaient le mot : « Nora est en colère. » Je pense que c'est parti de là. Oui, Marion, j'étais en colère.

À cause des médias, il a fallu se cacher pour tes obsèques. J'allais au funérarium le soir pour ne pas éveiller l'attention. On entendait flotter une petite musique douce, tout le temps. Tu étais belle comme un cœur. On m'a demandé de choisir tes vêtements. Je t'ai mis des boucles d'oreilles, tu avais ton bracelet *Peace and Love*. Avec toi, c'était toujours *Peace and Love*, tu parles !

Un jour, j'y étais, quelqu'un m'a prévenue. Les journalistes nous guettaient devant la maison. On a dû dissimuler le jour et l'heure de ton enterrement, c'était affreux, affreux ! Il y avait trop de choses à gérer, choisir le cercueil, décider pour les fleurs, heureusement que ton père était là, car on s'en fichait, des fleurs, on n'avait pas envie d'être là. On n'avait que deux questions dans la tête : « Marion, pourquoi t'as fait ça ? Pourquoi ne nous as-tu rien dit ? » Et moi, je te parlais comme une folle. Je répétais sans cesse : « Marion, t'avais tout, t'avais tout, pourquoi t'as fait ça ? »

Je cherchais des indices, je fouillais dans tes affaires, j'arpentais la

toile, j'allais sur les comptes de tes amis pour voir s'ils n'écrivaient rien, sur les pages dédiées. Avec ton père, on a découvert qu'un forum avait été créé pour toi : « RIP Marion Fraisse », c'est-à-dire « *Rest in peace* Marion Fraisse ». Repose en paix. Il y avait plein de messages. Certains disaient : « Ouais, maintenant, les gens viennent pleurer, mais tout le monde l'a traitée de pute. » Bref, on a vu l'envers du décor. Une fille de ta classe a écrit : « Je n'ai pas de mot pour nous qualifier tellement on a été bêtes et idiots avec toi. » Les mots sont signés, puisqu'ils écrivent depuis leur profil Facebook. Les élèves que tu as nommés dans ta lettre n'y sont pas.

En fait, tout le monde savait. Le forum a été supprimé, mais j'ai fait des copies d'écran et je les ai apportées à la gendarmerie le dimanche 17 février.

Jusqu'au 21 février, jour des obsèques, les amis sont venus, de même que la famille. Personne d'autre. Nul ne m'a appelée pour me donner des informations. Pas un parent d'élève, pas un professeur, pas un cadre administratif du collège ne m'a téléphoné pour me demander la date et l'heure de la cérémonie.

C'était à 11 heures, à l'église de Vaugrigneuse. Nous avons pénétré dans la nef sur une musique de Verdi. Puis on a écouté Céline Dion : « Je n'ai que toi au monde, pour me parler d'amour, que toi qui me répondes quand j'appelle au secours [...] Et si je te perdais, je crois que j'en mourrais, tu sais¹ ? »

Pendant la cérémonie, nous avons projeté des photos de toi, ton petit visage intelligent, souriant, ouvert, tous ces bonheurs tremblant à travers nos larmes. J'ai lu le texte que j'avais écrit pour toi : « Toi, la chair de ma chair. » En voici un extrait :

« Mon enfant bien-aimée, puisque tu es devenue notre aînée, prends-nous par la main pour que nous ayons la force d'aller plus loin. Donne-nous le courage de nous dépasser pour atteindre cette joie lumineuse où tu nous as précédés. »

Et j'ai terminé par cet espoir :

« Mon enfant, ta présence physique, ton sourire nous manquent, mais nous croyons que ton amour pour nous est immortel. »

On a ensuite écouté la chanson de Tal : « On a le droit de rêver, quand ça me prend, plus rien ne peut m'arrêter. Je te fais exister, si fort, que moi je crois que c'est vrai². » Puis ta sœur Clarisse a lu deux textes plutôt ardues tirés des Évangiles. Avec cette phrase, en guise de conclusion : « De même, nous le croyons, ceux qui se sont endormis,

Dieu, à cause de Jésus, les emmènera avec son Fils. Ainsi, nous serons pour toujours avec le Seigneur. Retenez ce que je viens de dire, et réconfortez-vous les uns les autres. » Ma meilleure amie Coco a lu un texte de Saint-Exupéry, tiré du *Petit Prince*, et mon frère Salem a eu cette jolie phrase : « Tu es partie, tu as endossé les ailes du vent pour un dernier voyage dont seule l'âme connaît le chemin. » Nous sommes sortis derrière ton cercueil. Adèle, que tu aimais bien, chantait en boucle : « Parfois l'amour dure, mais parfois c'est la douleur qui le remplace. » Le titre de la chanson, c'est *Someone like you*. Pour moi, cela signifiait : « Il n'y a personne comme toi. » Puis nous avons gagné le cimetière. Chacun a déposé une fleur blanche.

Tes grands-parents, nos amis, tous nos proches sont venus témoigner, t'accompagner. Ils ont été formidables. Mais il n'y a pas eu un seul élève de ta classe, pas un seul professeur du collège, pas un seul représentant de l'association des parents, pas un seul surveillant, pas un seul cadre de l'établissement. Bien sûr, nous n'avions pas fait de publicité pour ton enterrement, à cause de la presse. Mais il était très facile de se renseigner. Ils ne sont pas venus parce qu'ils n'ont pas voulu, ou parce qu'ils en ont été dissuadés.

Aucun d'entre eux ne m'a téléphoné. Ils n'ont pas laissé de mot dans ma boîte à lettres, comme d'autres. Tout de suite, dès le lendemain de ta mort, on a eu le sentiment d'être des gêneurs. On peut attendre un peu d'humanité, un peu de bienveillance, non ?

Pourquoi ce silence des professeurs, cette absence ? Aujourd'hui encore, Marion, pour tenter de comprendre, il m'arrive d'extrapoler : et si leur avancement en dépendait ?

Le jeudi 14 février, quand la nouvelle s'est répandue, le collège a ouvert une cellule psychologique. Certains enfants ont raconté que, lorsqu'ils ont émis le souhait de parler à la famille, le principal aurait répliqué : « Non, non, ne les contactez pas, ils ne sont pas prêts. » Une maman a voulu offrir des fleurs et les envoyer par l'intermédiaire du collège. Son fils a haussé les épaules : « Ce n'est pas la peine, le principal a jeté toutes les fleurs. »

Alors, certes, le matin, je m'étais montrée sèche avec lui. Je voulais le rayer de mes pensées, comme je voulais barrer de ma vie tout ce qui venait de se passer. Certes, nous avons porté plainte le vendredi. Dans l'intervalle, nul ne s'est manifesté. Il a expliqué depuis qu'il n'était pas entré en contact avec « la famille » à notre demande. Mais j'ai appris des mois plus tard qu'il aurait envoyé un e-mail à toute l'équipe pédagogique dès le mercredi 13 février, le soir de ton décès, les informant de ce qui t'était arrivé, et les exhortant en ces termes : « Merci de ne pas prendre contact avec la famille. » Il l'aurait écrit

avant de m'avoir au téléphone, avant toute réaction publique. Et ce document, je l'ai découvert bien après. C'est dire si je ne me suis pas sentie réconfortée ni entourée par le collègue. La compassion n'était pas au programme.

Le 19 février, deux jours avant ton enterrement, j'ai adressé ma première lettre au président de la République, avec copie au ministre de l'Éducation nationale, qui était alors Vincent Peillon. Dans ce texte, je reviens sur l'interview accordée par la directrice adjointe qui s'est permise non seulement de dire publiquement ton prénom, sans notre autorisation, ce qui est illégal, mais de préciser que tu étais timide, réservée, sans amis et bonne élève. Comment a-t-elle osé parler ainsi d'une fille de 13 ans qu'elle ne connaît pas ? Comment a-t-elle osé émettre ces commentaires sans nous en demander la permission ni même nous prévenir qu'elle allait s'exprimer ? Tout de suite, j'ai senti que l'administration scolaire se barricadait. C'est ce que j'ai voulu faire comprendre, aussi, au président et à son ministre. Que personne ne se trompe : il y avait des coupables, les enfants que tu avais désignés dans ta lettre, et les adultes qui n'avaient rien voulu voir.

En laissant Marion être brimée, insultée en plein cours, être prise à partie, sans intervention de leur part, et sans aucune information à notre égard, vos agents, monsieur Peillon, n'ont pas assuré leur mission. Et, en laissant faire, ils ont permis aux harceleurs d'agir en toute impunité et de la pousser au suicide. Vous comprendrez donc, Messieurs, qu'il s'agit là de manquements graves de vos représentants qui n'ont pas assuré la sécurité de notre fille, brillante élève, souriante et pleine de vie. Malheureusement, la parole se libère et des familles nous ont contactés pour nous dire que leurs enfants [dans d'autres classes que la tienne] étaient également harcelés dans ce collège.

Dans cette lettre, je rappelle aux autorités que j'ai saisi à plusieurs reprises le principal et son adjoint pour que tu changes de classe. « Ils m'ont assuré prendre les dispositions nécessaires » pour régler les problèmes, précisant qu'ils ne pouvaient te changer de classe, compte tenu des effectifs. « Voici la triste réalité, ai-je ajouté. Marion en est morte et ses bourreaux continuent leur vie au collège comme si de rien n'était. »

Je leur ai précisé surtout que lors de la remise du bulletin, en décembre 2013, j'avais demandé au professeur principal « de me prévenir de tout écart ou changement de comportement de Marion, qui souffrait de problèmes en classe dont elle me faisait part par SMS ». Je leur raconte ce que j'ai découvert en explorant ta chambre, que tu avais un double carnet de correspondance.

« Il apparaît que Marion était en retard et pouvait arriver en classe, alors qu'elle était au collège, avec près de 25 minutes de retard. Nous n'avons eu

aucun appel pour nous prévenir. Où était-elle dans ce collège pendant toutes ces minutes ? Que se passait-il dans ce collège pour que personne ne s'inquiète d'un changement aussi brutal de comportement ?

Je reproduis ici encore quelques passages, qui reflètent bien les questions que nous nous posons, inlassablement.

Quand l'adulte dans lequel vous avez confiance vous laisse vous faire insulter, abîmer, et que vos propres copains vous harcèlent et vous menacent de mort dans l'enceinte du collège ou via Facebook et qu'aucun adulte du collège n'intervient, que faire ? Dans sa lettre, Marion dit que sa vie a basculé et personne ne l'a compris.

Heureusement, tu as laissé une lettre. Sans ces mots que tu as couchés sur le papier avant d'en finir, nous aurions cru bêtement que tu étais morte pour une amourette de petite fille. Nous n'aurions jamais compris. Tu as expliqué ton geste. Tu lui as donné du sens. Il est de notre devoir de l'honorer en appelant l'attention de tous sur les dégâts du harcèlement scolaire dès lors que la communauté des adultes préfère s'aveugler, minimiser, ou s'en laver les mains.

Voilà pourquoi j'insiste, dans cette lettre :

Nous vous demandons de prendre en charge cette tragédie et de mettre tout en œuvre pour que les enfants qui ont harcelé Marion, en la menaçant via Facebook, à l'oral devant les professeurs, [...] soient punis en engageant des poursuites au nom de la sauvegarde de l'enfance.

Oui, nous avons besoin de savoir que l'institution scolaire partageait notre peine, endossait ses responsabilités, nous épaulait et même nous précédait dans la recherche de la vérité. Au lieu de cela, elle s'est placée sur la défensive, comme si nous, les parents de Marion, étions des gêneurs, des ennemis. Et ils ne t'ont même pas envoyé une couronne de fleurs. Comme si tu n'avais jamais été des leurs, ma chérie.

Dans les semaines qui ont suivi, j'ai reçu des témoignages révélant à quel point l'administration scolaire s'était repliée sur elle-même, après ton départ. Avec une obsession, semble-t-il : se protéger, faire comme s'il ne s'était rien passé, occulter les problèmes. Je n'ai pas entendu dire que les élèves aient été sensibilisés aux dangers du harcèlement, qu'on leur ait appris à peser leurs vanes, à mesurer que les mots peuvent tuer.

En revanche, certains parents m'ont raconté que, lorsqu'ils s'inquiétaient du climat du collège et tentaient d'évoquer Marion, le principal leur clouait le bec sèchement : « Vous ne savez rien, ne parlez pas de ce que vous ne connaissez pas. » Le vendredi, deux jours après ta mort, une maman a été convoquée au collège. Le principal lui

a fait signer des papiers en prétextant : « Votre fille est suicidaire, il faut la reprendre. »

La dame s'est étonnée : « C'est par rapport à ce qui s'est passé avec Marion ? » Il a répliqué : « Non, non, ce qui s'est passé pour Marion, c'est à cause de sa famille. » Il a fallu trouver un autre collègue du jour au lendemain et, du coup, la jeune fille a été confiée à son père et séparée de sa mère.

Tu te rends compte, Marion ? Tous les collégiens – sauf ceux qui savaient pertinemment ce qu'il en était – sont partis en vacances, quelques jours plus tard, avec cette explication en tête : « Elle s'est suicidée à cause de sa famille, faut pas en parler, faut pas les contacter. »

Un soir, j'ai craqué. Je n'en pouvais plus du silence du collègue, j'ai téléphoné à ton professeur principal, en fait le prof de gym. C'était quelques semaines après l'enterrement, en mars. Il devait être entre 21 h 30 et 22 heures, après le dîner. Je suis tombée sur son épouse, qui me l'a passé. « Bonsoir, je suis la maman de Marion », ai-je expliqué. Du tac au tac, il a rétorqué : « Pourquoi vous m'appellez ? »

Il n'a pas dit « bonsoir, madame ». Il ne m'a pas demandé comment nous allions. Il ne m'a pas présenté ses condoléances. Non, seulement cette protestation : « Pourquoi vous m'appellez ? »

J'ai recommencé, comme s'il y avait eu une erreur : « Mais je suis la maman de Marion, Marion Fraisse, celle qui est décédée. » Il a répété : « Oui, madame, pourquoi vous m'appellez ? »

« Mais vous vous souvenez, quand vous m'avez remis le bulletin de Marion en décembre, je pleurais tellement d'émotion. C'était une bonne élève. Et maintenant, je pleure parce qu'elle est décédée. » Il m'a dit : « Oui mais, madame, il ne faut pas m'appeler. » Je n'ai pas lâché : « Il s'est passé quelque chose la veille de son décès. Vous étiez là. Le dernier cours qu'elle a eu, c'était avec vous. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Je n'étais en possession d'aucun élément précis, mais je sentais qu'il était arrivé quelque chose pendant ce cours, à travers les messages privés de Facebook. On t'avait embêtée au vestiaire au sujet de tes seins et de tes tenues. Je voulais savoir. Il a fui en répétant que je ne devais pas l'appeler, et il a eu cette parole terrible : « Madame, la vie continue. »

Pas pour toi, Marion, pas pour toi. Et pour nous, elle ne sera jamais la même. Je me suis mise à pleurer : « Mais je ne comprends pas, Marion m'avait dit que vous étiez quelqu'un de gentil, peut-être que vous savez quelque chose ? » Et il a continué : « Non madame, il ne

faut plus m'appeler. »

Je me suis braquée : « Mais ça ne vous gêne pas de donner des cours à tous ceux qui ont fait du mal à Marion dans sa classe ? » Il a répondu : « Je n'ai pas le choix. On m'a demandé de continuer, donc je continue. » Je ne sais même pas si on s'est dit au revoir.

1. Céline Dion, « Que toi au monde », tiré de l'album *Sans attendre* (Columbia, Epic, 2012), paroles de Luc Plamondon.

2. Tal, *Le Droit de rêver*, tiré de l'album éponyme (Warner Music France, 2012), Christine Roy-Christophe Emion/Laura Marciano-Simon Caby.

Nous étions seuls

« Pourquoi tu cherches à savoir ? »

Confrontés au silence de l'institution, nous avons compris qu'il nous faudrait mener un combat pour la vérité. Nous nous sommes sentis terriblement seuls, face au mystère de ta mort. Bien sûr, il y a eu nos amis, nos familles, la gentillesse des gendarmes, et surtout notre avocat, Me David Père, un homme merveilleux, très précautionneux, qui se démène, ne compte pas ses heures, répond toujours présent.

Mais nul ne pouvait faire le travail de fourmi que nous avons accompli en interrogeant tous ceux qui voulaient bien nous aider, en pénétrant sur les réseaux sociaux et en traquant tous les indices que j'ai portés à ton dossier, jour après jour, jusqu'à l'écriture de ce livre. Nul ne pouvait se mettre à la place d'une mère, d'un père qui veulent percer le mystère d'une petite vie de treize ans, la tienne, stoppée trop tôt par le cri terrible d'un suicide muet.

Très vite, j'ai compris aussi que j'allais me heurter à l'hostilité générale. Je suis peut-être parano, mais comment ne pas le devenir quand un épais silence tombe sur votre passage ? Le suicide dérange quand il n'est pas expliqué. Mais tu as laissé cette lettre. Le suicide dérange encore plus quand ses responsables sont désignés par celui ou celle qui s'en va, a fortiori quand il s'agit d'enfants.

Comment expliquer, sinon, les réactions presque haineuses que nous avons dû affronter ? Un dimanche après-midi, j'étais au square, avec les petits, mes frères et sœur, des neveux et nièces. Je suis tombée sur des garçons de ton collège. Évidemment, j'ai discuté avec eux : « Vous avez des infos, qu'est-ce qui s'est passé, pour Marion ? Toi, t'étais dans sa classe, est-ce que Marion avait changé ? Est-ce qu'il y aurait des trucs que vous pourriez me dire ? » Eux disaient : « Non, non, elle nous manque. » Bref, on bavardait.

Soudain, une dame est arrivée. Elle m’a saluée, puis elle a enchaîné agressivement : « Pourquoi tu discutes avec les jeunes ? – J’ai besoin de savoir. – Pourquoi tu veux savoir ? Pourquoi tu cherches à comprendre ? » J’ai bredouillé : « Ben, quand même... » Elle a lancé : « T’es pas gendarme, t’as pas à poser des questions. » Ensuite, elle a ajouté : « Comment ça, ta fille t’a rien dit ? »

Je me suis énervée : « Si, si, elle m’a dit qu’elle voulait se suicider et je suis partie ! » Puis je me suis crue obligée de me justifier : « Bien sûr qu’elle n’a rien dit ! Quand ton fils rentre du collège et va dans sa chambre, tu lui demandes si ça va, il répond “ça va”, tu ne conduis pas un interrogatoire. Ton enfant va bien, tu n’imagines pas ça ! »

Mon petit frère, alors, a pris la parole. Il a essayé de lui expliquer notre démarche. « Peut-être qu’on peut aider d’autres enfants, c’est ça aussi la prévention. » Il a fait un parallèle avec la politique de prévention des accidents. On a mis des ralentisseurs, des dos-d’âne, des radars, des gendarmes, et la mortalité sur les routes a baissé.

Pas mal de gens ont jasé dans mon dos : « Nora a changé, elle est en colère, elle pose trop de questions. » Ma quête de vérité, ça les emmerde, passe-moi l’expression.

Certains sont simplement inquiets. Ils ne savent pas ce qu’il y a dans le dossier. Je n’ai pas le droit de révéler les noms que tu as égrenés dans ta lettre, personne n’a le droit de les publier. Je pense que les élèves concernés doivent bien se douter qu’ils sont là, épinglés par tes soins. En septembre 2013, six mois après ta mort, alors que j’inscrivais ta sœur au forum des associations, la mère de Chloé, qui devait me guetter, s’est ruée sur moi : « Ma fille ne va pas bien. »

Elle ne m’avait pas présenté de condoléances. J’ai soupiré : « La mienne est morte. » Elle a insisté : « Oui, mais ma fille ne va pas bien. – Qu’elle aille voir un psy ! » Quand j’ai dit ça, Chloé a surgi de derrière un arbre. Sa mère a expliqué : « Ma fille veut savoir si elle est dans la lettre. » J’ai regardé ta copine, ton ex-copine : « Chloé, tu as fait du mal à Marion ? – Non. – T’as été en contact avec elle ? – Non. – Qu’est-ce qui s’est passé le 12 février ? – Je ne m’en souviens pas. – Tu n’étais plus pote avec Marion ? »

Là, elle est restée silencieuse. J’ai répété sur un ton affirmatif : « Tu n’étais plus pote avec Marion. » Elle a confirmé : « Non. J’étais pote avec Maylis, Julia, Clémentine. » En clair, avec toutes celles qui t’avaient embêtée, Marion. J’ai conclu : « Bon, bah, OK... Écoute, devant ta mère, là, et devant moi, les yeux dans les yeux, tu dis que tu ne te souviens de rien et que tu n’as pas fait de mal à Marion, alors, de quoi as-tu peur ? » Sa mère a renchéri : « Mais oui, c’est vrai ! Écoute

Nora, il n'y a pas de raison de t'inquiéter. » Puis j'ai ajouté : « Voilà, par contre, ne m'adressez plus la parole, ne m'approchez plus. »

Sa mère a poursuivi : « Ma fille a fait une déposition, je veux savoir ce qu'il y a dedans. » Qu'espérait-elle que je lui dise ? « Je ne suis pas avocat », ai-je lancé. Elle s'incrustait. Elle voulait savoir ce qu'il y avait dans le dossier. Même si j'avais voulu le lui dire, je n'en aurais pas eu le droit. Je l'ai envoyée balader : « Va à la gendarmerie, prends un avocat, moi-même je n'ai pas accès au dossier. » À ce moment-là, elle a glissé : « Ma fille a peur de toi. »

C'était éprouvant. Tu étais là, Marion, dans mon cœur. Je savais que cette gamine t'avait laissé tomber, qu'elle t'avait fait souffrir, et il fallait que je reste calme en écoutant les reproches de sa mère. « Écoute, ça, c'est son problème », ai-je répliqué. Alors, l'autre m'a assaionnée : « Les gens parlent sur toi, t'es agressive, t'es en colère. » Je l'ai dévisagée : « Eh bien, qu'ils continuent à parler sur moi ! »

Encore maintenant, au moment où j'écris ces lignes, plus d'un an après ta mort, je me demande comment j'aurais pu éviter d'être hors de moi, quand j'entendais ce genre de propos. On me traitait comme si j'étais une délinquante, comme si j'étais coupable, comme si c'était moi qui transgressais les usages en demandant des comptes sur les raisons qui avaient pu t'inciter à dire « pousse, je ne joue plus ».

Est-ce que nous ne méritions pas un minimum d'attention, d'écoute, de patience ? Est-ce que nous ne méritions pas d'être accompagnés dans cette recherche de la vérité ? Au fond, ils t'en voulaient d'avoir dénoncé tes camarades. Tu avais brisé la loi du silence. Ils oubliaient seulement que tu l'avais payé de ta vie.

Tous aux abris ! Ce consensus dans le repli m'a frappée quand on m'a rapporté les détails de la séance du conseil municipal de mars 2013, le premier après ton décès. Certains, au conseil, se demandaient comment nous soutenir. Il se trouve que l'élue chargée de la jeunesse, dans notre village de Vaugrigneuse, est aussi l'intendante de ton collège, qui est à trois kilomètres. Je m'entendais plutôt bien avec elle, enfin je le croyais. Plusieurs fois, je l'avais eue au téléphone et je l'avais un peu suppliée de te faire changer de classe. Sans succès.

Ce soir-là, au conseil, l'intendante a donc levé la main : « J'aimerais prendre la parole par rapport à Marion. » Et elle a dit... J'ai du mal à l'écrire, tant cette initiative m'a blessée. Elle a dit solennellement : « Je vous demande de ne pas accabler le collège. »

Ce fut tout, et ça m'est revenu aux oreilles. Je n'allais plus au collège bien sûr. Mais, à l'école primaire, je voyais des visages se

fermer à mon approche. Certains ne savaient pas comment s'adresser à nous, telle cette femme venue s'asseoir à côté de moi en juin 2013, lors d'un gala de danse où j'accompagnais les enfants. Elle a murmuré : « Voilà, je ne sais pas comment te dire... » Je lui ai répondu : « Tu n'avais pas besoin, je voyais bien. Tu me faisais un sourire de loin, un signe de tête ou de la main, ça me suffisait. » On devine ceux qui n'ont pas de mots, mais qui exhalent la compassion, la gentillesse.

Je pourrais énumérer les noms de tous ceux qui, comme le propriétaire de la maison d'hôtes où nous avons trouvé refuge, pendant les vacances de février qui ont suivi ta mort, ont manifesté à notre endroit un tact infini, une douceur fraternelle.

Aux élections municipales de mars 2014, je me suis présentée en dernière position. Je ne voulais pas être élue. Lors d'une réunion publique à laquelle j'assistais, l'une de ces mères d'élèves qui m'était hostile est allée voir ma copine Zahia : « Il faut que tu parles à Nora. Depuis le drame, le village est coupé en deux. – Comment ça ? Quel drame ? – Eh bien, le décès de Marion, voilà, elle ne me parle plus. – Elle ne te parle plus, tu es allée la voir ? – Non. – Elle est juste là, à quelques mètres de toi, va la voir. – Non, non, parle-lui, toi, je n'irai pas lui parler. La plupart des gens lui ont tourné le dos. » Comme si j'étais fautive. J'ai cassé la quiétude du village. Voilà ce qu'on me reproche. Et, en plus, je veux savoir la vérité sur ce qui s'est passé, quel scandale !

Cette vague animosité qui flottait autour de nous, qu'on nous rapportait, que nous devinions, renforçait le sentiment de solitude que nous avons ressenti face au collège. Le monde scolaire a fait bloc contre nous. Ce fut en tout cas notre impression puisque personne ne s'est manifesté. Après l'enterrement, nous avons voulu récupérer le premier bulletin du deuxième trimestre qui venait d'être remis aux élèves de 4^e. Nous voulions vérifier si ce bulletin reflétait un changement de comportement chez toi. L'administration prétendait l'envoyer par la poste. Nous n'étions pas d'accord. Nous espérions des explications sur ton attitude et tes résultats pendant ce mois de janvier et le début de février.

J'ai fait appel à la responsable des parents d'élèves afin qu'elle intervienne pour obtenir un rendez-vous. Elle m'a dit : « Je vais le faire. » J'ai dû la relancer je ne sais combien de fois par téléphone et par SMS. Un jour, elle a décroché, très pressée : « Je suis devant le portail du collège, je vais récupérer mes enfants. » J'en ai profité : « Vous êtes allée voir le principal ? » Comme elle répondait négativement, j'ai continué : « Pourquoi n'entrez-vous pas voir le

principal et lui demander un rendez-vous ? » Finalement, j'ai reçu un SMS m'annonçant que j'avais « obtenu satisfaction » : « Vous irez à Évry récupérer le document à 9 h 30. » Évry, c'est le rectorat. C'est loin. Personne ne t'y a connue. On lui a répondu qu'il n'en était pas question. Nous n'irions pas à Évry. Le collège est à cinq minutes en voiture, et, quoi qu'il en soit, nous voulons être reçus.

Ce fut une longue bagarre. J'ai découvert récemment que le principal avait écrit à l'académie que nous avions demandé à recevoir de ses mains ton bulletin : « Suis-je obligé de le leur remettre ? »

« Suis-je obligé de le leur remettre ? » Comme si nous étions l'ennemi n° 1. Certes, nous avons déposé plainte contre X. Qu'aurait-il fait, à notre place ? Mais si ce directeur avait été moins couard, plus digne, il aurait accepté notre démarche. Il aurait assumé sa responsabilité, quitte à la partager avec ceux qui auraient pu l'alerter ou t'empêcher de filer vers la mort. Mais non. « Suis-je obligé de le leur remettre ? » Et il demande s'il a la permission, il veut être couvert. Par simple humanité, il aurait dû nous recevoir et contrer ma première réaction au lendemain de ta mort, en redoublant d'intérêt pour nous, tes parents, ta sœur et ton frère.

Nous en avons appelé au cabinet du ministre, Vincent Peillon, qui avait tout de même pris la peine de téléphoner le jour des obsèques, et dont les services avaient déclenché une enquête administrative. À ce niveau-là, ils ne paraissaient pas totalement inertes, bien que nous ayons eu le sentiment a posteriori d'avoir été baladés.

Deux mois après ta mort, le 15 avril, grâce à la médiation d'Éric Debarbieux, délégué ministériel, auteur d'un rapport sur la violence scolaire, et sans doute à la demande du cabinet, les portes du collège se sont enfin ouvertes. Nous avons réclamé aussi la présence de la directrice adjointe d'académie, qui s'était exprimée sur France 3 au lendemain de ta mort, et celle de ton professeur principal. Ni l'un ni l'autre ne sont venus. Ni l'un ni l'autre ne nous ont envoyé un mot d'excuse ou d'explication.

Personne ne nous attendait à l'entrée du collège. À notre arrivée dans le hall, nous avons été accueillis par une surveillante et par la responsable de la vie scolaire au rectorat, dépêchée par la directrice adjointe. Le principal était planté au premier étage, sur la passerelle d'accès à l'administration. Dans son bureau, où se trouvait aussi le principal adjoint, ton bulletin était posé sur la table de réunion. Ton père et moi nous sommes étonnés de l'absence des deux personnalités que nous espérions rencontrer. J'ai repris mot pour mot les termes employés par France 3, avant de donner le micro à la directrice adjointe, qui n'a pas démenti : « Marion était devenue le souffre-

douleur de quelques-uns, ce que confirme l'inspection académique. »

Je leur ai rappelé que j'avais demandé à ce que tu changes de classe. Ils ont répondu que c'était impossible, sans nier le climat détestable de la 4^e C. J'ai demandé au principal s'il s'était penché sur ton dossier, depuis ta mort, il a eu cette réponse terrible : « Non, je n'ai pas fait de fouilles. » Le bulletin qu'on nous a remis se clôturait par un 20 sur 20 en vie scolaire alors que, sur ton carnet de liaison, les professeurs de SVT et d'éducation civique relevaient, dans les trois semaines qui ont précédé ta mort, un changement de comportement, de nombreux retards injustifiés, du bavardage, des grossièretés, des devoirs non remis... D'où sort ce 20 sur 20 ?

On nous a remis un carton de messages écrits par une quinzaine d'élèves en ton souvenir. J'ai demandé s'ils avaient signé. Le principal m'a rembarrée : « Ah non, il n'y a aucun nom ! » Sur le pas de la porte de son bureau, ce 15 avril, quand il nous a demandé si les enseignants pouvaient « rendre hommage à Marion », nous avons refusé compte tenu de l'enquête. Le plus bel hommage aurait été la présence, ce jour-là, de quelques profs.

C'était trop tard. « Rendre hommage à Marion » alors que le prof principal n'avait même pas pris la peine de venir à cette réunion ? Nous avons été trop déçus par leur attitude, depuis deux mois. Nous en avons trop appris.

Comme je me suis permis de prendre la parole, le principal m'a arrêtée : « Enfin, madame, vous voulez diriger l'entretien ? » Je lui ai demandé qui gérait le site Internet du collège. « Pourquoi vous voulez savoir ? » J'ai insisté : « J'aimerais savoir qui est le directeur de publication. » C'était lui. Les vidéos que vous aviez tournées en cours d'espagnol étaient toujours diffusées. Tu étais l'une des meilleures de la classe dans cette matière. On t'y voyait beaucoup. Cela me faisait mal. J'avais besoin de te sortir du collège, comme si je pouvais encore te sauver. Agacée, j'ai lancé : « Cela ne vous embarrasse pas que Marion soit décédée et que les vidéos tournent toujours ? » Le principal a répliqué que c'était dans la machine, ça ne me regardait pas. « Vous êtes gentil, c'est ma fille, non ? »

Il y avait le mystère de ton casier à éclaircir. Nous en avons trouvé le cadenas et la clé dans un vieux sac à main dont tu ne te servais plus depuis au moins deux mois. Comment pouvais-tu y ranger tes affaires de classe ? Nous avons conclu que tu n'utilisais plus ton casier. Mais pourquoi ? Tu le partageais avec Chloé, ta soi-disant meilleure amie, devenue l'une des protagonistes du harcèlement. Est-ce qu'on t'avait délogée du casier ? Est-ce que tu n'avais plus droit de cité dans cette zone des vestiaires où, on le sait, tu t'es fait embêter ?

J'ai demandé au principal si les affaires qu'on nous avait rendues le 14 février étaient dans ton casier. « Oui, oui, tout à fait », a-t-il répondu. « Comment le savez-vous ? – Il y avait son nom dessus. – Ah non, pas sur tout, pas sur le plat à gâteau, par exemple. » En fait, nous tenions à savoir qui avait ouvert le casier. Les gendarmes ? « Non, c'est la personne avec qui elle le partageait. » Donc, on ne saura jamais si un tri n'a pas été fait. On ne résoudra jamais l'énigme de ce cadenas abandonné dans un vieux sac, comme si tu avais renoncé.

Le principal m'a tancée : « Je sais bien que vous parlez à des élèves, je sais bien que vous parlez à des professeurs. » J'ai sursauté : « J'ai le droit de circuler, jusqu'à preuve du contraire, je peux encore parler à qui je veux ! »

À la fin, Éric Debarbieux s'est étonné : « Vous ne présentez toujours pas vos condoléances ? » Le principal n'a rien répondu.

Un bouquet de roses rouges

« Je ne me mettrai plus en robe »

Chaque matin, j'allais te voir au cimetière. J'y retournais le soir pour allumer des bougies. Tous les vendredis, je trouvais là un bouquet de roses rouges. Il n'y avait pas de nom, rien, seulement ces roses rouges. Je me demandais qui pouvait bien les déposer là, pour toi, ça me chiffonnait un peu, de ne pas savoir.

Un vendredi, à l'heure du déjeuner, en sortant de chez une amie, j'ai pris machinalement le chemin du cimetière. Au lieu de tourner à gauche, j'ai tourné à droite machinalement, et la voiture m'a menée à toi. C'était irréfléchi, tu comprends ?

Et là, sur ta tombe, j'ai vu un homme en pleurs. Il sanglotait presque. C'était étrange, cet homme qui versait des larmes pour toi. Ce spectacle m'a glacée. Que t'avait-il fait pour te pleurer ainsi ?

Je me suis écriée, d'un ton abrupt : « Qu'est-ce que vous faites là ? Qui êtes-vous ? » Il s'est lentement retourné. Je ne le connaissais pas, mais j'ai reconnu les traits de son visage. Son fils lui ressemble tant. C'était le père de Romain.

Il s'est présenté. « Je suis le papa de Romain », a-t-il articulé. « Oui, je sais, je le vois bien. » J'étais presque en colère ! « Mais qu'est-ce que vous faites là ? Pourquoi vous pleurez ? » Il avait l'air désespéré : « Je suis effondré, Romain aussi. » Il a expliqué que, depuis le décès de Marion, il venait tous les jours. « Le vendredi après-midi, je viens avec Romain apporter des roses à Marion. »

Comme il a vu que je restais là, indécise, à demi-méfiante, sans savoir comment réagir, il m'a dit : « Si mon fils a fait quoi que ce soit, je vous le donne. » Vite, il a précisé : « Mais Romain m'a dit qu'il n'avait jamais fait de mal à Marion. Sinon, s'il était impliqué dans le décès de votre fille, je le remettrais à la justice. » Puis il s'est excusé de

ne pas s'être manifesté directement auprès de nous : « Je ne suis pas revenu vers vous, je ne vous ai pas contactés parce que le collège nous a dit de ne pas le faire. On a appelé là-bas et, à chaque fois, on nous le répétait. » Il a ajouté que d'autres parents, comme lui, avaient espéré nous joindre, nous exprimer leur soutien, mais qu'on les en avait empêchés, dissuadés.

Tu sais, à l'heure où j'écris ces lignes, ce papa vient encore très souvent, et à chaque fois, il reste longtemps. Un jour, il s'est exclamé : « Croyez-moi ou pas, pour moi, c'est ma belle-fille qui est partie ! » Tu imagines, ma Marion, comme ces gens t'aiment encore ? Et Romain continue de t'offrir ce bouquet de fleurs rouges, chaque vendredi.

Au printemps 2014, sa famille a décidé de se constituer partie civile, elle aussi. Romain aussi a vu sa vie bouleversée. Il a été frappé, plus personne ne lui parlait. Certains ont dit que tu t'étais suicidée à cause de lui. Il a dû changer d'établissement, s'inscrire dans un autre collège, dans une autre ville, où vivent ses grands-parents qui l'hébergent deux nuits par semaine. Mais il habite toujours dans la même commune, où il croise ceux qui ont malmené Marion. Cela laisse des traces, sur un garçon de 13 ans. Il a du mal à s'en remettre.

Il a juste terminé l'année scolaire. Comme il était malheureux après ton départ, ses parents étaient fous d'angoisse. Ils avaient alerté le collège : « Faites attention à lui, s'il arrive quoi que ce soit, prévenez-nous. » En réalité, personne ne l'a surveillé. Des incidents étranges sont survenus. Par exemple, il a raconté à ses parents qu'un jour il avait été convoqué à l'infirmerie. Une fille venait de s'ouvrir les veines. L'infirmière, qui a fait appeler Romain, a demandé à l'élève de soulever ses manches et de lui montrer ses bras ensanglantés. Il a été profondément choqué. Personne n'a compris pourquoi l'infirmière avait fait ça, sans autorisation des parents. On a dit que c'était à la demande de la jeune fille. Du coup, les parents de Romain l'ont mal pris. Ils ont protesté auprès de l'administration : « Pourquoi avez-vous fait ça ? Pour le culpabiliser ? »

Un autre jour, alors qu'il avait cours à 9 heures du matin, le collège a téléphoné vers 11 heures pour prévenir les parents que leur fils était absent. Le téléphone de Romain ne répondait pas. Paniqués, ils l'ont cherché partout. Vers midi, le collège les a rappelés : « C'est bon, on a retrouvé votre fils. L'infirmière lui avait demandé d'accompagner un élève à l'infirmerie et elle a oublié de nous en informer. Comme il n'a pas répondu à l'appel, à nos yeux, il était absent. »

Les parents de Romain ont demandé à être reçus. Ils ont eu des difficultés à obtenir un rendez-vous, ils y sont parvenus. Mais le rendez-vous a été annulé la veille, je crois, et on ne leur en a pas

proposé d'autre. Ils n'ont plus jamais eu de réponse à leurs courriers. Ils ont fini par envoyer une lettre au rectorat dans laquelle ils expliquaient qu'ils retireraient leur fils du collège pour raisons de sécurité et qu'ils demandaient à être reçus pour changer d'établissement. Au rectorat, face au récit du père de Romain, l'administration a tenté encore de minimiser. Du coup, les parents ont pris un congé pour veiller sur lui et se sont mis au vert. À leur retour, ils ont reçu un courrier du collège exigeant des explications pour l'absence de Romain en juin.

Mais tout ça, je ne le savais pas, à l'époque où j'ai rencontré son père. J'avais une certitude au sujet de Romain. Vous vous étiez aimés, en tout cas comme on aime à 13 ans. Pas forcément pour la vie, mais ça, on l'ignore à cet âge. Ou pas. Maintenant que j'ai découvert le ruissellement de tes messages et décrypté leur contenu sur Facebook et sur ton mobile, je comprends qu'une partie de toi grandissait en catimini, ton jardin secret, ta petite zone privée.

Je croyais tout savoir de toi. Les mères aimantes et fusionnelles ont parfois un temps de retard, tu vois. Je t'ai vue devenir une adolescente. Mais tes ailes aussi poussaient. Tu n'as pas appelé papamaman à l'aide quand tu t'es retrouvée prise dans les jeux pervers de la jungle des ados. Entre cette fierté de jeune adulte en herbe et ta peur enfantine de nous décevoir, tu as souffert trop seule.

J'en voulais à Romain de cette solitude où il t'avait laissée. Je n'étais pas sûre qu'il ne fût pas responsable de ton désespoir, comme les autres, ceux que tu cites dans ta lettre.

Un mois après ton départ, j'étais encore dans le brouillard. Tu m'avais annoncé fin décembre que, toi et Romain, vous étiez ensemble. On parlait de tout avec toi. De presque tout, je le comprends maintenant. Tu n'as pas eu peur de me raconter ton petit copain. Mais les brimades, les humiliations, les insultes, tu les as passées sous silence, comme si tu ne voulais pas nous souiller, comme si ça ne devait prospérer que dans le monde parallèle d'Internet.

Tu m'as dit qu'il était top, pas comme les autres. Il avait toutes les qualités : très apprêté, il aimait la mode, c'était un bon point. Il était « super beau ». Et c'est vrai, c'est un beau garçon, élégant, fin. Très sensible aussi, je l'ai perçu depuis. J'ai de plus découvert qu'il était comme toi, timide. Tu me disais sans cesse : « Romain est différent, il n'est pas comme les autres. » Cela, ça te plaisait infiniment. Toi aussi, tu te sentais différente. Vous vous êtes trouvés.

Dès que tu rencontrais un membre de la famille, tu lui mettais ton téléphone sous le nez : « Regarde, c'est Romain. » On en mangeait

matin, midi et soir, du Romain. On en rigolait.

Oui, tu étais folle, folle de lui. Le mercredi 2 janvier, je t'ai emmenée au Mac Do. Vous aviez rendez-vous là pour déjeuner ensemble. Cela ne me posait pas de problème. Je t'ai toujours seriné : « Pas de souci, à partir du moment où tu ne fais pas de bêtises et que tes notes ne baissent pas. » Mon idée était que plus on met d'interdits, plus les enfants font de bêtises.

Tu avais déjà été amoureuse, à ta façon. Toujours à fond, très intensément. Tu avais eu un petit copain en CM1. Lui était en CM2. L'année suivante, il a quitté l'école pour entrer en 6^e. Quand tu avais su qu'il était avec une autre fille, tu étais devenue toute triste. Il me semble que tu avais en tête cette image idéale du couple indissoluble : « On rencontre quelqu'un, c'est pour la vie. » Il y a des natures comme ça. Peut-être rêvais-tu d'un destin semblable à celui de ma nièce, ta cousine, qui a rencontré son mari en classe de 4^e ou de 3^e, et qui est toujours avec lui quinze ans après.

Tu vivais l'enfer. Tu allais en classe pour Romain. Pour personne d'autre. Il m'a confié que tu le lui disais parfois : « Souvent, si je viens au collège, c'est pour toi. »

Tous ces SMS d'amour que tu lui envoyais, qu'il envoyait, ça n'arrêtait pas. Toi et Romain, entre 16 et 19 heures, vous passiez votre temps à textoter, comme si vous vous parliez en fait. C'était une conversation ininterrompue. Vous étiez tous les deux des timides, qui se lâchaient à l'écrit.

Malheureusement, tu communiquais avec d'autres, beaucoup moins gentils. Et la veille du 13 février, tu as rompu avec Romain, pour qu'à cause de toi il n'ait pas de problème avec les autres. Tu lui as envoyé un SMS d'une tristesse infinie : « Il faut qu'on arrête tous les deux, sinon ils vont te faire du mal, à toi aussi. »

Ce jour-là, les messages pleuvaient dans tous les sens. La tension, pour toi, était à son paroxysme. Tu as reçu un message d'un autre élève te prévenant, ou te menaçant : « Il y a plein de rumeurs sur toi au collège. » Mais le dernier message que tu as reçu le mercredi, c'est un texto de Romain. Un texto horrible. Voici ce qu'il t'a écrit à 11 h 49 : « Ça parle sur ta gueule. »

« Ta gueule »... Comment peut-on parler ainsi de ton joli petit visage ? C'est un « petit ami », vraiment, qui t'écrit un truc pareil ? L'ultime message que tu aies reçu ? Pas sûr qu'il mérite le titre d'ami. Quelques minutes plus tard, tu es passée à l'acte.

Ce texto, je l'ai découvert bien plus tard. En fait, vous avez énormément communiqué, tous les deux, dans les heures qui ont

précédé ta mort. Mais je subodorais le pire, à propos de tous ceux qui t'entouraient à l'époque. Tu comprends qu'au cimetière, je n'aie pas eu envie d'accueillir le père de Romain en lui ouvrant les bras ?

Et puis, j'ai compris. Bien sûr, il n'aurait pas dû écrire ça, mais il n'imaginait pas que tu allais te tuer. D'ailleurs, j'ai vérifié, 95 % des messages qu'il t'a envoyés sont très gentils. Il y en a un ou deux qui me déplaisent. Mais, à tous les âges, quand on est amoureux, on n'est pas toujours raccord avec l'autre !

Il fait partie de la poignée d'élèves que les gendarmes ont interrogés dès le surlendemain du 13 février. Il a confirmé que tu étais victime de harcèlement. Il a donné deux ou trois noms. Sans avoir jamais vu la lettre, il a désigné les mêmes que toi. D'ailleurs, il emploie aussi exactement les mêmes termes que toi pour les qualifier. Il explique qu'unetelle avait été « odieuse » avec toi, c'est le qualificatif que tu utilises toi aussi dans ta lettre d'adieu : « Tu as été odieuse avec moi, si je suis morte, c'est en partie de ta faute. »

Romain m'a aidée à comprendre certains détails essentiels. Ainsi, deux semaines avant ton décès, je t'avais emmenée chez notre médecin de famille, tu te souviens ? Tu avais maigri, tu avais les mains bleues, tu ne parvenais plus à les plier. Je craignais que tu ne glisses vers l'anorexie. Tant d'adolescentes ont peur de grossir. Le médecin m'a rassurée. Il a mis ton manque d'appétit sur le compte de ton appareil d'orthodontie. Mais Romain m'a révélé que tu ne mangeais presque rien à la cantine, juste du pain. Toute ton enfance, on t'a traitée de grosse. La cortisone, que tu prenais pour soigner tes allergies respiratoires, te donnait envie de manger, et tu grossissais. Mais là, tu avais arrêté depuis deux ans, et tu avais perdu l'appétit.

Au fil des mois, il m'a confié d'autres détails. Au début, il a eu du mal à parler. Il avait peur des représailles, son père me l'a écrit. Mais tout de même, il s'est peu à peu livré. Grâce à lui, nous avons appris qu'à la fin de janvier, un jour, deux ou trois élèves t'ont embêtée dans les couloirs. Ils t'ont enlevé tes chaussures et les ont « balancées », m'a-t-on dit. Où, je n'en sais rien. Tu t'es retrouvée pieds nus. Personne n'a réagi. Le jour de la photo de classe, nous a-t-il raconté, tu as encore eu des problèmes avec cette petite bande qui te harcelait.

Et je comprends mieux ta tête sur la photo de classe, ce visage chaviré que tu affiches, avec un petit sourire absent. Je comprends mieux ce SMS que tu as écrit à Romain, et que j'ai trouvé. Un texto dans lequel tu préviens : « Je ne me mettrai plus en robe, vu ce qui s'est passé la dernière fois. » Deux ou trois garçons t'avaient coincée dans la cour avant la photo, avaient soulevé ta jupe, t'avaient peloté les fesses.

Tu t'étais mise en robe parce que c'était imposé par le thème de la photo : tenue de soirée, ou tenue élégante, je ne sais plus. Tu t'habilles comme demandé et, en fin de compte, pendant la récréation qui précède la séance photos, tu te fais tripoter par ces petits cons ! Tu es victime d'attouchements. Et après, c'est toi qu'on traite de pute ?

Romain a raconté ces exactions à son père, qui me les a rapportées. « Demandez à votre fils s'il a tenté de secourir Marion », ai-je répliqué. Pauvre gamin ! Ton petit copain a reconnu qu'il était intervenu pour les chaussures, dans le couloir, mais pas pour la robe. Cela se passait dans la cour, plusieurs garçons qui te soulevaient la jupe, te passaient la main sur les fesses, se fichaient de toi. Ils étaient trois, je crois. Romain n'est pas intervenu. Il a eu peur. Les surveillants non plus n'ont pas bougé.

Ton ami n'osait pas me voir. Il éprouve comme moi un fort sentiment de culpabilité. Il se reproche de n'avoir pas vu, pas su t'aider. Il a du mal à verbaliser. Je suis restée en contact avec son père. À travers ces conversations, j'ai surtout peu à peu découvert que Romain et moi nourrissions des sentiments semblables à ton égard. Je veux dire qu'il emploie parfois les mêmes expressions que moi pour parler de toi. Nous étions tous les deux si proches de toi. Un jour, il n'allait pas bien. Son père m'a téléphoné en me demandant de l'appeler pour lui remonter le moral. Ses parents paniquaient, ton ami ne répondait pas à leurs appels.

Il a décroché quand il a vu mon numéro. « Il faut répondre à tes parents quand ils te sonnent, tu sais, ils ont peur », ai-je murmuré. Il a répondu qu'il dormait. « Tu sais, Romain, ai-je repris, tu as vu ce qui s'est passé ? – Je sais. » Il s'est mis à pleurer : « Mais pourquoi Marion n'en a pas parlé aux siens ? – Comment ça, elle n'en a pas parlé aux siens ? – À vous et à moi, à nous sa famille, à nous qui l'aimions. »

Pauvre Romain. Puis il m'a dit : « C'est la jalousie qui a poussé les autres à l'embêter. Marion était tellement belle, elle était tellement drôle, elle était intelligente, elle avait tout, et c'était insupportable pour certains. » C'est ainsi qu'il comprend l'histoire, et ce n'est pas loin de mon analyse.

Il a du mal à avoir de nouvelles petites amies. Il a essayé avec une fille mais ça n'a pas duré plus de deux jours. Un jour, il a chuchoté : « Je ne peux pas lui mentir. Moi, j'ai Marion dans la tête. » Bien sûr, ça viendra, il finira par retomber amoureux. Il le faut, tu comprends ?

Classe de 4^e C

« T'es sérieux là ou quoi ? »

De cette rentrée scolaire, on aurait pu faire un film comique. Tu te souviens ? J'étais là. En juillet 2012, tu avais eu un accident de vélo qui t'a valu une vilaine fracture du tibia et une opération. En septembre, ta jambe était plâtrée, pour quelques jours encore, tu marchais avec des béquilles. Bon, je n'étais pas la seule maman. En fait, le jour de la rentrée, beaucoup de parents accompagnent leur enfant.

La composition des classes et les listes des élèves étaient affichées dans la cour. Je t'entends encore t'exclamer : « Oh non, pas eux ! » Tu es partie en classe, pour la remise de l'emploi du temps, et tous les rituels de rentrée scolaire. Deux heures plus tard, je t'ai récupérée. Tu as grogné : « C'était le gros bazar dans la classe. »

On pouvait penser que c'était juste l'euphorie de la rentrée. Mais ça n'a pas cessé. Personne n'écoutait rien en classe. Tous les soirs, tu me racontais quelque chose : « Tiens, untel s'est fait virer. » Ou bien : « Tiens, untel a insulté la prof. »

Chaque jour, à ton arrivée à la maison, tu me téléphonais pour me prévenir que tu étais bien rentrée. Et ça continuait : « Il y a une fille qui a mis sa musique fort, pendant le cours... Il y a des élèves qui se sont levés en pleine classe... Il y a untel qui a balancé son carnet de correspondance à la prof en la traitant de connasse... » Bref, il se passait toujours quelque chose, outre le chahut perpétuel.

Tu me disais : « On n'a pas de cours, en fait. Le prof passe un quart d'heure, vingt minutes à obtenir le silence. Puis il y a un peu de cours. Et un quart d'heure avant la fin, tout le monde est déjà debout, à faire du bruit. » Je ne sais pas si c'était à tous les cours, mais c'était quotidien. Tous les jours, j'insiste, tu avais un incident à me raconter.

Je crois que les pires chahuts se produisaient parfois en espagnol et en maths, mais surtout pendant l'éducation civique. Je te conseillais d'essayer de te tenir à l'écart de tout ça, mais se mettre à part dans un groupe, c'est assez compliqué.

Voilà. J'ai recueilli tes confidences avec une certaine inquiétude, tu le sais. Une réunion plénière était programmée pour le 12 octobre au collège. Il n'était pas question de la rater. En plénière, l'établissement réunit tous les niveaux scolaires, avec le principal, le principal adjoint, les professeurs principaux. Chacun de ces responsables se présente aux parents. On pose quelques questions générales. Au bout d'une heure, les parents suivent le prof principal de leur enfant et s'enferment dans une classe où passent tous les autres profs concernés.

Quand je suis arrivée, il devait être 17 heures. J'ai tout de suite entendu des parents murmurer, en s'installant dans le réfectoire qui faisait office de salle de conférence : « Oh là là, t'as vu ce qui se passe en 4^e C ? »

Je t'ai envoyé un SMS : « J'ai entendu une maman parler de la 4^e C, c'est pas fameux. » Mme Lucchini, la conseillère d'éducation, abondait dans ce sens. Après la plénière, le prof principal – ton prof de gym – nous a dressé un tableau assez apocalyptique de ta classe. En gros, c'était du grand n'importe quoi. Le bazar, tout le temps. Il a expliqué qu'il comptait sur les bons élèves pour remettre de l'ordre, créer de la cohésion de groupe. Il insistait sur le fait qu'il n'y avait pas d'esprit de corps. Les profs de sport sont sensibles à cette dimension-là. Non, dans cette classe, il n'y avait pas de sens de l'équipe. C'était untel contre untel, tel groupe contre tel groupe, les bons contre les mauvais, les gentils contre les méchants. Plein de petites têtes qui cassaient l'ambiance. La classe ne jouait pas collectif, et il n'arrivait pas à la tenir.

On était le 12 octobre. Au bout de cinq semaines de cours, le prof de maths affirmait que vous étiez déjà en retard sur le programme scolaire, que les élèves ne travaillaient pas, que le bavardage parasitait l'enseignement. Bref, ça a duré trois heures. On n'en pouvait plus. On prenait la parole les uns après les autres. On essayait de comprendre. Comme d'habitude, ceux qui s'exprimaient ont des enfants sérieux et studieux. Les parents des plus indisciplinés faisaient profil bas.

À la fin, je suis restée discuter avec le professeur principal. Je m'en souviens, j'ai insisté : « Prévenez-moi s'il se passe quoi que ce soit. » On a parlé un quart d'heure et je suis partie. En rentrant, Marion, on a bavardé toutes les deux. Je t'avais envoyé plusieurs textos pour te raconter ce qui se disait lors de la réunion.

Je t'ai conseillé de te plier aux recommandations du professeur principal : « Écoute, fais ce qu'il dit, il faut rester à l'écart, réclamer le silence. » Très docile à ta manière, tu as répondu : « OK, on va faire ça. » Tu en as discuté avec tes copines. Mais quelques jours plus tard, tu es revenue désespérée : « Maman, je me suis fait huer. » J'ai essayé de te remonter le moral : « C'était le conseil de ton prof, à lui de tenir la classe. »

Quand tu te mettais au premier rang, les autres te vannaient. Tu étais excellente en espagnol, la prof te faisait intervenir très souvent. Comme elle filmait les espèces de jeux de rôles qu'on organise en cours de langues vivantes, on te voyait beaucoup à l'écran. Il y avait des raisons, tu avais 20 sur 20 dans cette classe d'espagnol renforcé, je le répète. Tu vois, je n'en suis toujours pas revenue.

Que tu sois plus filmée que d'autres, voilà ce qu'on a pu te reprocher sans te le dire. Ils se fichaient de toi. Tout ce qui est à nos yeux valorisant était dévalorisé dans cette classe. On passe pour une « bolosse » quand on travaille bien, autrement dit une « bouffonne », celle qui est bonne élève.

Le mercredi, je reste à la maison, pour pouvoir m'occuper de vous trois. Deux fois au moins, ce jour-là, en décembre, je t'ai vue rentrer du collège en pleurs. Le soir aussi, tu faisais parfois une drôle de tête. À chaque fois que tu demandais le silence en classe, tu te faisais huer. On se moquait de toi. Tu m'as annoncé que tu n'interviendrais plus.

J'ai appelé le collège à de nombreuses reprises pour leur demander d'agir. Au standard, on me disait toujours que le principal et son adjoint n'étaient pas là, qu'ils allaient rappeler, mais ils ne l'ont jamais fait.

J'ai quand même fini par avoir en ligne le principal. Il m'a dit que je ne devais pas m'inquiéter, que ça allait se tasser. C'est alors que je lui ai demandé de te changer de classe : « Marion souffre. » Il a rétorqué qu'un transfert était impossible. Je l'ai supplié : « Faites un effort, elle n'arrive pas à travailler, elle rentre en pleurant, elle n'est pas bien. » Mais il répondait toujours : « Ça va se tasser. » J'ai insisté : « Si ça ne se tasse pas, je vous demande de la changer de classe. » Il a éludé : « Oui, oui, je vous tiens au courant. »

Comme tu n'allais pas bien, je l'ai relancé par téléphone : « Le pire des cours, c'est l'éducation civique, vous vous rendez compte, c'est là qu'il y a le plus de bazar, dans un cours d'éducation civique, c'est insensé ! La prof n'est pas à la hauteur ! » Il a admis que l'enseignante, très jeune, ne parvenait pas à maîtriser sa classe. Je me suis impatientée : « Raison de plus ! Soit vous remettez de l'ordre, soit vous

changez Marion de classe. » Il ne pourra jamais prétendre qu'il n'était pas au courant de ton mal-être. Le principal adjoint, qui s'occupait des quatrièmes, savait, lui aussi.

Les enseignants s'en sont mêlés. Le climat de la classe devenait intolérable. Deux ou trois élèves ont été virés du collège, mais ils ont été remplacés par d'autres. Les chaises vides ont été vite occupées. Un troisième élève a fait l'objet d'un conseil de discipline et de renvois temporaires. Il avait jeté son carnet de correspondance à la figure de la prof d'éducation civique puis s'était enfui du collège en sautant le portail. Déjà, l'année précédente, il avait fugué un après-midi en compagnie d'un autre élève. Il semble que la conseillère principale d'éducation (CPE) ait demandé à ta classe de ne pas ébruiter l'incident. C'est ce que tu m'as confié, en tout cas. Tu étais très choquée du manque de rigueur de cette prof et de l'insécurité qui régnait. Tu redoutais ses cours. Pour toi, c'était un peu un calvaire de t'y rendre.

Puis tu as continué à t'épancher, le soir : « Il y a encore du chahut, le principal est venu crier dans la classe, unetelle a été envoyée en permanence... » Tu ne supportais pas l'ambiance, j'ai vu que tu étais angoissée.

Je ne sais pas si tu étais victime d'insultes, déjà, cet automne-là. Je te connais, tu essaies de tout prendre à la rigolade. Les gens que tu n'aimais pas, à t'entendre, ne pouvaient pas t'atteindre.

Nous sommes à trois kilomètres de Briis-sous-Forges, où tu étais scolarisée. À côté de la maison, nous avons deux arrêts de bus, l'un plus près de chez nous que l'autre. Souvent, tu attendais seule à l'arrêt le plus proche. Quand je m'étonnais que tu n'aies pas rejoindre les autres à l'arrêt suivant, tu haussais les épaules : « Non, je prends le bus à côté de chez moi, c'est plus près, je suis tranquille. » Maintenant, je comprends pourquoi. Sachant que tu risquais de retrouver Alice, à l'arrêt suivant, tu préférerais rester seule.

Ce détail-là, comme d'autres, aurait pu m'alerter. Quelquefois, quand je t'envoyais un SMS le matin, je te demandais à côté de qui tu étais assise, dans le car : « Il y a Alice, je ne lui parle pas à cette conne. » Tu pensais que cette fille ne t'aimait pas. Elle t'embêtait depuis la maternelle. Tu disais : « Je m'en fous, elle ne m'intéresse pas. »

Tu avais encore quelques amis au collège. Et puis il y a eu Romain. Tu allais en classe pour lui. C'était réciproque. Il me l'a confirmé. Tous les deux, vous étiez pareils. Vous alliez au collège puis vous rentriez

sans lambiner. Si vous sortiez à 15 ou 16 heures, tu repartais par le premier bus. Vous ne restiez pas là, comme d'autres, à traîner jusqu'à 17 heures.

Tu me racontais les petites choses de ta vie. « Untel s'est moqué de moi. » Quelquefois, c'était drôle : « Unetelle a mis des chaussures à talons, elle s'est cassé la figure, c'est du grand n'importe quoi. » Des petits détails comme ça, très parcellaires. Maintenant, je me rends compte que tes menus bavardages, mine de rien, étaient émaillés de messages subliminaux.

Quand tu as relevé une fois, deux fois, trois fois, que tu n'avais pas de sac Longchamp, je n'ai pas réagi. Je n'ai pas pris la mesure de ce que ça signifiait pour toi. En même temps, que tu n'aies pas de sac Longchamp à 13 ans ne me paraît pas grave. Tu n'as pas raté ta vie. C'est ce que je te répondais. Je te répétais : « Ce qui compte, ce sont les bonnes notes. Ce n'est pas avec un sac Longchamp que tu vas décrocher un 18 ou un 20 en maths. »

J'étais à côté de la plaque. Je me rends compte que ce qui compte, à cet âge, pour être populaire, c'est le look, l'image, bref l'apparence. Moi, j'étais dans le QI.

Tu sais, Marion, je n'ai pas changé d'avis, malgré tout. Je me souviens de ce jour où Clarisse est partie au Grand-Bornand en classe d'astronomie, quand elle était en CM1. J'ai remarqué que deux élèves jeunes, qui ne devaient pas faire plus d'un mètre de haut, arboraient un sac Longchamp au lieu d'un sac à dos, et avaient un iPad. Non, non, pas des petites consoles pour passer le temps dans le car, de vrais iPad ! C'est sûr que nous, à côté, on fait pâle figure. On ne s'aligne pas sur ce genre de folie. Ce n'est pas notre conception de l'éducation.

Un jour, j'ai craqué pour un joli sac noir avec des petits clous, le genre que tu adorais. Je te l'ai offert. Le lendemain, tu es rentrée folle de joie : « Maman, on m'a dit que c'est un sac Vanessa Bruno. C'est qui, Vanessa Bruno ? » J'étais atterrée. D'abord, ce n'était pas un sac Vanessa Bruno. Et soudain on s'intéressait à toi parce que tu avais ce truc à la mode. Sur quelle planète vivent-elles, ces gamines de 12 ou 13 ans ?

Avant Noël, vers le 7 décembre, je suis allée récupérer ton bulletin. Le professeur principal de la classe reçoit chaque parent, commente les notes et les appréciations sur le comportement. Il m'a dit que tu étais une bonne élève, que tu faisais partie de la tête de classe, que tu te conduisais bien. La seule réserve des enseignants visait un trait de caractère qui nous est commun à toutes les deux : on te reprochait d'être bavarde.

Tu avais donc une moyenne générale de 16. Avec 18 ou 19 en vie scolaire, 20 en espagnol renforcé, 17 ou 18 en anglais, 14 ou 15 en maths. Tu réussissais bien. J'ai évoqué l'ambiance de la classe, en ajoutant que tu avais des problèmes. C'est alors qu'il m'a annoncé que deux élèves de la classe allaient quitter l'établissement. Je lui ai parlé d'un troisième, que je connais depuis la maternelle, et qui met le bazar. Ton prof a rétorqué que ce gamin était intelligent : « Il aura un suivi pédagogique particulier, nous sommes vigilants. »

Je suis repartie ravie de ce rendez-vous. Pour moi, la situation était prise en main. Les fauteurs de troubles allaient quitter le collège. En rentrant, je t'ai félicitée de tes bonnes notes. « Tu n'as qu'un truc à faire, c'est de ne pas bavarder. »

C'est de famille, la tchatche. J'étais mal placée pour te le reprocher. Comment en vouloir à une bonne élève de s'autoriser un petit défaut ? Quand on travaille bien, on a tendance à se dire : « J'ai au moins droit à ça ! » Donc, en sport, la discipline du prof principal, tu ne te privais pas de rigoler, de papoter, et de suivre les matchs d'un œil modérément intéressé. En fait, entre ta période de plâtre et la rééducation, tu assistais aux cours de sport dans les gradins.

Tout s'est passé comme si ces bons résultats t'avaient donné des ailes. D'après ce que j'ai pu découvrir en étudiant ton compte Facebook, tu l'as ouvert le 7 décembre, le jour de la remise du bulletin. J'imagine que tu t'es dit : « Maman est fière de moi, papa est content, j'y vais, je fais comme les autres, je tente le coup. » Il y a peut-être des étapes dans la vie qu'on a envie de franchir.

J'ai vu, dans les échanges Facebook, qu'on te critiquait sur ton physique. On disait que tu n'avais pas de seins, on allait voir ce qu'on allait voir dans les vestiaires, quand tu reprendrais le sport.

Tu es retournée au cours d'éducation physique en janvier. Tu aurais dû aller en classe en survêtement. Mais tu étais trop coquette pour rester en survêt' toute la journée. Donc, tu étais obligée de te changer dans les vestiaires.

C'est en janvier que quelque chose s'est cassé. Les moqueries sont devenues pénibles. En décembre, on devine que tu t'amuses avec Facebook. Tu échanges des messages sympas, tu découvres un monde nouveau. Mais il y a déjà une première alerte, quand la fille et le garçon virés du collège s'en vont. Une de tes proches écrit à cette fille : « Tu vas nous manquer. »

Toi, Marion, tu t'amuses à faire un bon mot : « De la minute brune à la minute blonde », une joke entre filles, ce genre-là. Un garçon commente alors et te jette un message violent : « De toute façon, t'es

qu'une pute. »

J'ai vu qu'alors tu as quitté le statut Facebook, tu t'es mise sur le mode « messages privés », et tu as écrit au gars : « Mais pourquoi tu me traites de pute, qu'est-ce que je t'ai fait ? T'es sérieux là ou quoi ? »

Dès lors, c'est un leitmotiv dans ta bouche. À chaque fois que tu es insultée ou mise à mal, tu réagis avec cette phrase inquiète, stupéfaite : « T'es sérieux là ou quoi ? »

Le garçon qui t'avait traitée de pute ce jour-là a répondu : « C'était pour rigoler. » Mais ça ne t'a pas fait rigoler. Tu t'es braquée : « Ouais mais tu ne me traites pas de pute comme ça. »

C'était à la mi-décembre. Puis tu as moins parlé de la classe, ça s'était un peu calmé. Tu es sortie avec Romain, cela faisait un moment que vous vous tourniez autour. Vous avez beaucoup échangé pendant les vacances de Noël. Et, le 2 janvier, je t'ai conduite à ton premier grand rendez-vous officiel avec lui au Mac Do. Vous avez passé deux ou trois heures ensemble. Tu en es ressortie ravie.

Tu m'avais raconté que Chloé, l'une de tes soi-disant copines, n'aimait pas te voir traîner avec Romain. Elle avait exercé une sorte de chantage : « C'est lui ou moi. » Je me souviens que tu étais focalisée sur ton ami.

Voilà, tu avais pris ton envol, tu avais de bonnes notes, tu étais avec ton petit ami. La jalousie éprouvée par certaines a enflé. Cette fois, il ne s'agissait plus des élèves qui ont fini par être chassés du collège. Il ne s'agissait plus de ces gens que tu n'appréciais pas spécialement.

Non, cette fois, ce sont tes préférés, les copines et copains appartenant à ton petit cercle, qui se sont attaqués à toi. Je pense que c'est cela qui t'a fait basculer. À travers les messages que j'ai pu lire sur Facebook, ça va dans tous les sens, mais on devine l'ambiance pourrie, ton sentiment d'insécurité, l'anxiété qui t'étreint peu à peu.

Trois jours maudits

« J'ai peur d'y aller demain »

Mon obsession, c'est de reconstituer les événements qui se sont enchaînés jusqu'à ta décision d'en finir. Je veux comprendre l'engrenage qui t'a menée au point où il t'est devenu impossible de rebrousser chemin. Tu sais quelle est mon impression ? Tu as été fauchée par une vague de manigances minables qui t'ont fait perdre pied, puis t'ont emportée, roulée, asphyxiée peu à peu, avant de te rejeter sur le sable, à bout de souffle, sans vie.

J'ai du mal à replacer dans l'ordre les bribes d'informations que nous avons pu recueillir. J'ai du mal à instiller une logique dans le récit d'une malveillance collective totalement irrationnelle. On dirait que c'est un état de fait, la méchanceté gratuite, dans les couloirs de ce collège. J'imagine que c'est pareil ailleurs. La même violence sans frein, peut-être, sans doute, dans tous les établissements scolaires. Je ne comprends pas pourquoi les enfants s'insultent mutuellement. Où est le plaisir ?

Je ne comprends pas pourquoi on les laisse faire. Quel intérêt, pour les adultes, de se laisser marcher sur les pieds ? Tous ces surveillants, ces profs, se sont-ils mis des bouchons dans les oreilles pour ne pas entendre ? Est-ce la paresse, l'indifférence, ou l'impuissance qui les condamne à la tétanie face aux mômes qui dépassent les bornes ? Oui, j'avoue ne pas comprendre.

Pourtant, il y a une dimension dans ton histoire que je saisis parfaitement. Tu as joué malgré toi le rôle de bouc émissaire. Partout, dans cette société, on cherche des souffre-douleur, celui ou celle qui va servir d'exutoire à l'angoisse générale, au mal-être du groupe, et au besoin de se cogner dans quelque chose, en l'occurrence quelqu'un. Faute de repères, faute de barrières, faute d'interdits, on va lyncher celui qu'on décide de montrer du doigt, parce qu'il est différent, trop

beau ou trop laid, trop intelligent ou trop niais, trop gros ou trop maigre, trop grand ou trop petit, ou d'une couleur différente. Toi, ma fille, tu étais trop belle, trop gentille, trop bonne élève.

Cela fait sourire, mon admiration pour toi. Pourtant, c'est vrai, je le jure : tu étais jolie, tu avais de beaux cheveux, un sourire lumineux, de l'humour. Les garçons s'intéressaient à toi parce que tu étais différente. Ils aiment ce genre de fille, nature, hyper simple, pas sophistiquée.

Tu plaisais aux garçons. Une maman m'a confié que son fils Raphaël était secrètement amoureux de toi. Il a beaucoup pleuré après ta mort. Elle n'est pas venue à l'enterrement, mais elle m'a envoyé un SMS un peu plus tard. Puis elle m'a appelée un dimanche. Elle m'a expliqué que, presque tous les soirs, il lui racontait un truc sur toi car, en classe, vous étiez assis pas loin l'un de l'autre.

Cette dame m'a dit que l'année avait été dure pour lui aussi. Il lui arrivait de rentrer du collège décomposé. Le mardi 12 février 2013, la veille de ta mort, tu es allée le voir avant de quitter le collège. Tu as chuchoté : « Toi aussi, tu penses comme les autres ? » Décontenancé, il a balbutié : « Mais de quoi tu parles, quoi, les autres ? » C'est la dernière conversation qu'il a eue avec toi.

Il faut bien en revenir à ces trois jours, le 11, le 12 et le 13 février 2013. C'est compliqué, Marion, de te retrouver à travers ces bouts d'infos que j'ai pu glaner. Si je résume la situation : 1. Tu étais maigre, je t'avais emmenée quelques jours plus tôt chez le médecin qui attribuait ton manque d'appétit à ton appareil dentaire. J'ignorais que tu ne mangeais pas à la cantine. Tu ne le lui as pas dit, ni à moi. Quelqu'un t'a jeté que tu avais de grosses cuisses, et tu l'as cru, ma bécasse, toi qui étais si fine et jolie. 2. Un petit groupe t'embêtait en classe, t'embêtait dans les couloirs, t'embêtait sur Facebook, t'embêtait par texto, et tu commençais à tituber dans toute cette malveillance. 3. Tu as cru que, pour te faire accepter, il fallait tenter de leur ressembler. Cesser d'être l'une des « intellos » de la classe, une gentille fille trop sage.

Le 11, donc. D'après ce que je comprends, tu as mis un message sur Facebook. Mais je ne l'ai trouvé ni dans les envois, ni dans les notifications, ni dans le dossier judiciaire. Je n'ai jamais retrouvé la trace de ce fameux message que les autres te reprochent. Tu aurais traité une fille de « bolosse ». C'est-à-dire qu'on pouvait t'affubler de tous les noms d'oiseaux, mais que toi non, tu devais te tenir à carreau.

En revanche, depuis, j'ai retrouvé plusieurs conversations que tu as

eues avec Matteo, ce copain de classe qui n'a plus jamais reparu au collège depuis ta mort, sans que je sache pourquoi encore aujourd'hui.

Quatre jours plus tôt, le jeudi 7 février 2013, vous plaisantez ensemble. Ou pas. Ce n'est pas clair, ni réellement gai, bien que vous abusiez des « mdr », ce qui signifie « mort de rire ». Exemple : « Toute manière personne te croira parce que tous ce que tu dis c'est de la merdre parce que t'es qu'une merde !! BAISSSE LES YEUX !!!! » (Matteo). Et tu réponds : « Ok ok mdr, Moi aussi chui conne et je suis fiere de letre, Baisse les yeux kan je te parle !!!! Tu ne sert a rien, personne ne taime, mais reste positif x'mdr. »

Dans la nuit du samedi au dimanche, peu après minuit, tu as le moral à zéro. Matteo t'envoie un nouveau message : « Marion ? Sa va ? » Et toi, tu répliques : « Pk vs me demandez tous sa ? »

Voici le dialogue qui suit, j'ai un peu coupé, très peu :

« Chai pas... Mais... Sa va ? – Nan sa va pas je suis deprimer, je suis plus avec Romain, et mon poisson rouge est mort, Et je me suis embrouiller avec Chloé – Owwww Marion – Arrete je suis srx [sérieuse] – Tu sais dans la vie il y a des hauts et des bas mais le plus important c'est toujours de garder la tete haute [...] – Bah la chui preske tt en bat. I'll reste encore les vrai potes et ma famille, mais j'ai envie de pleurer tt le temps la on peut dire “je ne suis kune merde” – Putain Marion dis pas sa c'est pas vrai et c'est pas parce qu'on s'engueule avec quelqu'un qu'on est plus son ami tous ça c'est temporaire c'est un cap a passer, Et ce cap si t'as besoin d'aide il y a d'autres personnes qui sont la pour toi ! Parce qu'il t'apprécie et ils on leurs raisons, J'te laisserai jamais dire que t'es une merde parce que c'est tout bonnement faux. »

Puis tu ne réponds plus.

Matteo t'écrit encore : « T'es encore la ? » Le lendemain, dimanche matin, il s'inquiète à l'idée de t'avoir blessée et s'en excuse, le pauvre.

Tout cela, je l'ai découvert bien plus tard. Donc, le lundi soir, tu t'es effondrée. Tu m'as parlé de Romain et moi, je suis restée avec cette idée qu'il y avait de l'eau dans le gaz, que tu te faisais des films. En réalité, tu t'es connectée sur Facebook avec ton téléphone. Tu envoies ce message mystérieux et introuvable. À partir de là, tu reçois plein d'insultes. On te prévient que tu vas en « recevoir plein la gueule », qu'on va « s'occuper » de toi, etc.

Le 12, tu vas au collège. Et on te saute dessus. « On faisait chier Marion », m'a avoué un gamin, l'un de ceux qui t'ont traitée de « pute ». Il a ajouté : « Il y en a plein qui la traitaient de pute. » Quand j'ai demandé à ce garçon ce qui s'était passé le 12, il m'a raconté ce

qu'il a vu : « Elle avait été bloquée au vestiaire, près de la salle rouge. » En fait, près des casiers.

Un autre élève a confié à sa maman que, ce jour-là ou peut-être un autre, tu avais reçu des coups de compas sur la cuisse. Visualiser ces scènes me glace le sang. Te piquer avec cet instrument, toi ? Tu étais si précautionneuse que tu avais planté un morceau de gomme au bout de ton compas pour être sûre de ne jamais faire de mal à quiconque par inadvertance.

Puis, ce mardi 12, tu es allée au cours de sport. Ce jour-là, était organisé un exercice incendie. Tout le petit groupe qui te harcelait s'est uni contre toi. Pendant l'alerte, ils te distillaient des menaces : « On va te crever les yeux », « On va te niquer », etc. On t'a peut-être tapée. Sur Facebook, tu écris que tu as été humiliée. À une amie, le soir, tu as envoyé ce message : « J'ai peur d'y aller demain vu ce qu'il s'est passé aujourd'hui. »

Ensuite, tu serais allée dans la cour. Tout le petit groupe t'aurait insultée. Personne n'aurait réagi. Les surveillants ne t'auraient pas défendue. Ta meilleure amie n'aurait pas bronché. Personne n'aurait bougé. Tu as demandé à aller à l'infirmerie. L'infirmière n'était pas là. Tu es donc allée te plaindre au bureau de la vie scolaire. Tu as expliqué que tu avais des palpitations, des maux de tête. Cela, je l'ai su en lisant le dossier judiciaire. Car personne, jamais, ne m'a prévenue. Le collègue ne m'a pas appelée. Des palpitations, ce n'est pas rien. J'avais pourtant exigé d'être alertée en cas d'incident.

Le seul message que j'ai reçu ce jour-là émanait de toi, Marion. Comme les portables étaient soi-disant interdits, tu t'étais enfermée aux toilettes pour me téléphoner. C'est aussi le seul endroit où l'on peut se mettre à l'abri, dans un collège, quand on se sent pourchassée.

Tu m'as dit : « Je veux rentrer à la maison, je ne me sens pas bien. » Je n'oublierai jamais ces mots que tu as prononcés, sans me révéler toute la lourdeur de ce qu'ils signifiaient en réalité. Tu ne te sentais pas bien, c'était un euphémisme ! Ma belle-mère, ta grand-mère, est allée te chercher et t'a ramenée en voiture. Il devait être 13 h 30.

Une fois chez nous, tu m'as appelée comme tous les jours : « Maman, je suis rentrée. » Je t'ai recommandé de te reposer. Je t'ai rappelée un peu plus tard pour t'annoncer que je partais du bureau. J'en ai pour une heure à une heure et demie de trajet jusqu'à la maison, le temps aussi de récupérer les petits. Je suis arrivée vers 18 h 30. Tu n'étais pas bien. Mal à la gorge, disais-tu. Mal de vivre, plutôt. Mal de supporter la violence que tu subissais.

J'ai appris que, cet après-midi-là, dès que tu es rentrée à la maison,

ils ont commencé à t'appeler pour t'insulter. Dès que tu raccrochais, on te rappelait. Quand, toi, tu voulais joindre quelqu'un, on ne te répondait pas. Puis les appels reprenaient. Si tu t'abstenais de décrocher, ils téléphonaient sur la ligne fixe.

Les portables sont en principe interdits en classe. Comment ont-ils fait pour t'appeler, tous ? Se sont-ils passé un téléphone ? Ce fut une après-midi affreuse, ma chérie. Tu as eu peur, très peur. Tu t'es sentie traquée, comme un gibier acculé en rase campagne. Maylis t'a écrit : « On va venir à plusieurs, je vais faire venir ma famille, on va te défoncer. » Tu y as cru, tu étais si peureuse.

Sur Facebook, vers 21 heures, Yoan te prévient : « Ya plain de rumeur sur toi au bahu. » Et toi, tu flippes : « Ouai je sais... Stp yohan dis moi ce kon dit sur moi srx. »

Autour de 22 heures, il y a eu ce statut de Chloé, ton ex-meilleure amie depuis la maternelle : « On s'était dit pour la vie, Marion et Mathilde, maintenant c'est pour l'infini, mes deux anges. » Comme si tu étais morte. En tout cas, c'est ce que je comprends.

Tu t'es sentie implacablement seule, ce mardi 12. Bien sûr, tu avais Romain, tu nous avais, nous. Mais tu avais glissé dans la transgression en nous cachant ce compte Facebook et ce carnet de notes. Tu ne pouvais plus tout nous dire.

Les enfants de 13 ans, aujourd'hui plus qu'hier, ont besoin de l'approbation de leurs pairs. Celle de leurs parents, en général, ils l'ont et la considèrent comme acquise. Ce qui est plus difficile à conquérir, à leurs yeux, c'est le sentiment d'appartenir à un groupe, d'entrer dans le cercle magique des ados qui leur plaisent.

Pour l'heure, le cercle était tragique, cruel, un étau qui se resserrait autour de toi. Et l'encadrement du collège, qui aurait dû faire écran, n'a pas réagi, ne t'a pas protégée, ne nous a pas alertés, nous, tes parents. Comme une zone de non-droit. Et cet avertissement : « Il y a plein de rumeurs sur toi au collège. » Et ta meilleure amie qui t'envoie dans « l'infini ». C'était trop. On te calomniait dans ton dos, on t'insultait, on te tapait, on te tripotait dans les coins, oui, c'était trop ! Comment peut-on s'acharner à plusieurs sur quelqu'un ? Ils t'ont rejetée du collège. Ils t'ont abandonnée à ton destin, sous l'œil indifférent des adultes de l'établissement scolaire. Pour moi, c'est comme s'ils t'avaient assassinée, oui, assassinée. Je ne le pardonnerai jamais !

Toutes tes certitudes se sont écroulées. Tous tes fondamentaux sont partis en miettes. Trois jours avant ton décès, le dimanche, tu avais écrit à Matteo : « C'est bon, je suis tout en bas, vous pouvez bien dire

que je ne suis qu'une merde. » Matteo fait partie de ceux qui t'aimaient bien. Il n'a pas supporté ta mort. On ne l'a plus jamais revu au collège depuis. J'ignore ce qu'il est devenu. Mais, ce jour-là, Matteo t'a répondu : « Ouais, dis pas ça. » Tu as continué : « Heureusement que j'ai encore ma famille et quelques potes. »

Le 13, dès que je t'ai laissée seule, tu es allée sur Internet. Tu as tapé *comment se suicider* sur un moteur de recherche.

Un rêve d'architecte

« On t'appelait madame Century »

T'ai-je raconté d'où tu viens ? Oui, bien sûr. Ton père et moi nous sommes rencontrés pas loin d'ici. J'habitais Massy. Et papa à côté, à Palaiseau. C'est très simple : David, ton père, était le meilleur ami du copain de ma meilleure amie. Donc, on se voyait. Au début, on se fréquentait sans plus. J'avais 21 ans, j'étais en fac de droit, à Sceaux. Ton père, lui, travaillait déjà. Il avait 25 ans.

J'ai eu une enfance fantastique. On était deux garçons et deux filles. C'était une famille désargentée, mais riche de beaucoup d'amour, beaucoup d'humour. Originaire de Kabylie, ton grand-père est venu en France à la fin de la guerre d'Algérie. Au pays, il était berger. Il a rencontré mamie dans son village.

Au départ, il s'est exilé seul. De contrat en contrat, il a fini par rentrer dans l'imprimerie. Ma mère l'a rejoint et s'est installée comme nourrice à domicile. Du coup, il y avait toujours plein d'enfants chez nous. C'était la maison du bon Dieu, la « maison du café ». On disait ça parce qu'il y avait toujours quelqu'un en train de prendre un café. Ils nous ont élevés dans le respect de la France et de ses valeurs républicaines.

Ton père, David, n'a qu'un frère de neuf ans de moins que lui. Leur papa était agent à la RATP. Il conduisait les trains de la ligne B, je crois, puis des trains de nuit. Et leur maman dirigeait un service d'état civil.

Tombés amoureux, nous sommes restés ensemble deux ou trois ans avant de nous installer à Palaiseau. Deux ans plus tard, nous avons décidé d'acheter un appartement à Saint-Germain-lès-Arpajon, c'était un peu plus loin de Paris, mais un peu moins cher. J'avais lâché l'université pour suivre les cours d'une école de gestion. Le milieu de

la fac de droit ne me convenait pas.

Tu es née à Longjumeau le 11 août 1999, le jour de l'éclipse totale de lune. Tu étais un bébé tout doux, très gentil, qui a fait ses nuits rapidement. Le nourrisson rêvé, qui mange, qui dort, qui sourit, qui marche à un an, si facile. Le bonheur !

Tu es devenue autonome très rapidement. Toujours ravie, tu adorais aller au restaurant. Tu te tenais bien à table, nous étions fiers de toi. C'était ton truc, le restau. Tu pouvais tenir deux ou trois heures. On te couvrait de mots doux. Tu étais notre « rayon de soleil », on t'appelait comme ça, souvent. J'y ai pensé très fort à l'église, pendant la cérémonie d'enterrement, en écoutant Rihanna chanter : « Tu es une étoile filante que je vois, vision d'extase, lorsque tu me serres dans tes bras, je suis vivante, nous sommes comme des diamants dans le ciel. »

On te surnommait surtout Mayon, car c'est ainsi que, toute petite, tu prononçais ton prénom. Et on glissait vers Mayonnaise, certains disaient Marionnelle, cela me donne envie de pleurer quand j'y songe. Ce temps-là était si tendre et tranquille.

Ton père et moi, nous avons vendu l'appartement, acheté un terrain à Vaugrigneuse, et fait construire cette maison. Oui, cette maison que tu as quittée, et où nous n'avons plus envie de continuer à vivre sans toi, à quatre au lieu de cinq. À l'heure où j'écris ces lignes, nous l'avons mise en vente. Nous allons habiter ailleurs, Clarisse, Baptiste et nous. Construire un nouveau nid, tenter de bâtir de nouveaux rêves.

Clarisse est née ici. Tu étais si contente. On peut dire que tu l'attendais. À l'arrivée, forcément, tu étais un peu déçue. Un bébé, ça ne bouge pas, ça ne joue pas, bref, ça ne sert pas à grand-chose. Il y a de quoi s'étonner que tout le monde fasse « Ah ! » et « Oh ! Qu'elle est mignonne ! ». Tu ne comprenais pas pourquoi on s'émerveillait devant cette petite personne qui n'accomplissait aucun exploit. Tu me l'as reproché un jour : « Tu m'avais dit que j'allais jouer avec elle, mais je ne peux pas ! »

Tu avais 4 ans et demi. Je crois que nous t'avons préservée de la jalousie en gardant du temps pour toi. Ton père et moi, en alternance, nous avons pris soin de faire des choses seuls avec toi, aller au cinéma par exemple, toutes les activités impossibles aux bébés. On avait supplié les amis qui venaient voir Clarisse d'apporter pour toi une bricole, une sucette, un scoubidou quelconque, outre le cadeau de naissance. Sinon, c'est franchement terrible pour un enfant d'assister à cette avalanche de cadeaux pour le nouveau venu !

Tu as été gardée sans problème par une nounou. L'année précédant ta première rentrée à l'école maternelle, j'ai commencé à te préparer

dès le mois de janvier pour septembre. Ton père se moquait de moi : « Je crois qu'elle a compris, là ! »

Le jour de la rentrée, je t'ai accompagnée. Je m'en souviendrai toute ma vie. Je t'ai conduite dans ta classe. La plupart des enfants pleuraient. Certains étaient transformés en fontaines. Et toi, non, pas du tout. Tu avais le sourire. Tu as pris possession des lieux, des jeux. Puis tu es venue vers moi et tu m'as lancé : « Maman, ça y est, tu peux partir ! » Je n'en suis pas revenue : tu m'as virée !

Et comme les mères sont des machines à fabriquer de l'angoisse, je me suis demandé pourquoi tu ne pleurais pas, ça m'a turlupinée. Non, ce n'était pas normal. Tu cachais sûrement un gros chagrin. J'ai erré dans les rues de 8 h 30 à 11 h 30 en ruminant que quelque chose clochait. Je me suis plantée devant la grille de l'école dès 11 heures et j'ai poireauté en me rongant les sangs.

Quand tu m'as aperçue, tu t'es indignée : « Mais maman, pourquoi tu viens ? Je dois manger à la cantine. » Je t'ai expliqué que non, tu ne déjeunais pas à la cantine. Tu as insisté : « Si, je mange à la cantine. » À ta grande déception, tu es rentrée avec moi à la maison.

Depuis six mois, je te bassinais avec les délices de l'école, et c'était déjà fini. Pauvre Marion, ce fut ta première grande déconvenue scolaire. Tu m'as dit : « Mais on revient après ? » Non, ma chérie, pas aujourd'hui, mais demain matin. « Ah, d'accord ! » Soudain, je corrige : « Ah non, demain, c'est mercredi ! Le jour d'après... »

Tu as toujours aimé l'école. Tu l'as même adorée, quelle ironie ! Pour toi, c'était le nec plus ultra, les maîtresses, les activités, les jeux, la récréation. En dehors de l'école, on t'a inscrite à la baby-gym, puis, vers l'âge de 5 ans, à la GRS. Puis tu as suivi des cours de danse modern jazz, et tu as fait de l'athlétisme, en plus de la poterie.

On a compris peu à peu que tu aimais construire, avant même, évidemment, de savoir que tu voulais devenir architecte. Toute petite, tu récupérais tout ce que nous avions l'intention de mettre à la poubelle, des papiers, des emballages vides. Une boîte de mouchoirs, par exemple, tu la découpais, tu fabriquais des poupées en carton que tu plaçais à l'intérieur. Tu ne t'es jamais intéressée aux Barbie. Tu préfèrais créer tes propres personnages. Quelquefois, tu m'épatais. Moi qui n'ai pas la patience d'assembler un puzzle de dix pièces, je te voyais les réussir à 3 ans. À 5 ans, tu avais des puzzles de cent pièces. À la fin, tu prenais toutes les pièces, tu les mélangeais, et tu reconstituais plusieurs puzzles à la fois. Tu te compliquais la tâche, ça t'amusait !

C'est en CM1 que tu as commencé à nous annoncer que tu voulais

être architecte. Tu étais marrante car, dès l'âge de 3 ou 4 ans, en vacances, tu avais une façon inénarrable de visiter les maisons, de tout examiner. Vers 6 ou 7 ans, tu aidais ton père à faire des travaux à Vaugrigneuse. Tu demandais comment on construisait une maison, tu te passionnais pour le ciment. Tu aimais tracer des plans. Ton père a beaucoup œuvré dans ce pavillon que nous allons quitter. C'est un grand bricoleur. Il a bossé comme un fou.

Chez les autres, tu commentais surtout la décoration. Tu émettais des jugements définitifs. « Là, c'est vieillot, c'est moderne, c'est contemporain... » On t'appelait Madame Century, tu nous faisais sourire, avec tes rêves d'architecte. Tu aimais tout ce qui était structures, tu en montais toi-même, à partir de rien. Avec l'école, tu es allée au musée de la Villette, à Paris. Tu en es revenue enchantée.

Tu préférais le moderne. Quand on allait à la montagne faire du ski et qu'on se retrouvait dans un chalet, tu faisais la grimace : « C'est un truc de vieux, ça, c'est affreux ! » On te disait toujours : « Quand on sera vieux, tu pousseras nos chariots et tu nous construiras une maison. »

À l'école maternelle, tu avais quelques copines. Mais les dames de la garderie m'avaient alertée sur le fait que les enfants distribuaient des cartons d'invitation pour les anniversaires et que tu n'étais jamais invitée. « Cela nous fait trop de peine, ont-elles dit. Marion est toujours là à nous aider, à ranger les puzzles et les jeux. Mais quand un enfant arrive et distribue ses invitations, elle se met dans un coin et attend en vain qu'on pense à elle. »

Nous n'avons pas compris pourquoi. J'ai pris le taureau par les cornes. On a invité des enfants et encore des enfants. On a organisé des anniversaires et des « boums » en pensant que si tu invitais les autres, tu serais en retour invitée. C'est ce qui s'est passé. Ce sont de bons souvenirs, quand j'y repense. Hélas, ce ne sont que des souvenirs.

J'ai aimé être enceinte de toi, puis de Clarisse comme de Baptiste. Vous êtes notre réussite, tous les trois, l'aboutissement de mes rêves. Mon obsession, c'était que vous soyez heureux.

Tu étais une enfant extrêmement forte, dure au mal. Je t'ai rarement vue pleurer, tu n'embêtais personne avec tes petits malheurs. Tu faisais tout pour que les autres soient bien, quitte à t'oublier. En effet, tu t'es oubliée. Tu as cru que tu ne valais plus le coup, que ta vie n'avait pas d'importance. Tu t'es dit : « J'ai beau être belle, intelligente, généreuse, blagueuse, je ne vauds rien, je vais m'oublier, je me casse. »

Et pourtant, oui, je le répète, tu étais courageuse. Tu avais une

passion pour l'eau. Tu as longtemps fait de la natation. Eh bien, tu étais prête à nager dans des eaux que je trouvais plutôt glacées. Tu faisais du ski, du théâtre, tu te donnais partout à fond. Tu adorais Florence Foresti, Gad Elmaleh, *Le Roi Lion*, les comédies romantiques. Tant de joie de vivre fauchée à 13 ans. Pendant la cérémonie de ton enterrement, à l'église, j'ai passé cette chanson de Céline Dion qui me fait tant penser à nous deux, à toi, qui filait comme un poisson dans l'eau : « Je suis la mère, tu es l'enfant. Aucun lien n'est plus sage, tu es le sable, moi l'océan, tu es mon seul rivage, je te recouvre chaque instant de mes vagues de passion comme une mer de sentiments et d'affection. Je suis la mère, tu es l'enfant¹. »

Quand ton petit frère est né, bien après Clarisse, tu avais 11 ans. Tu voulais tout le temps porter le bébé, le câliner. Tu avais concocté des photomontages, très amusants, avec un logiciel, et tu avais titré : « Baptiste, le roi du pétrole ». Un jour, tu lui as mis des Ray-Ban, tu l'as installé sur le pont de San Francisco, avec cette question, dans une bulle : « C'est qui le boss ? » Il y avait aussi cette photo de vous trois, nos trois chéris, que tu avais soulignée d'une phrase : « La Fraisse family ». Sur la tablette, tu aimais bien multiplier les montages vidéo autour de Baptiste, de Clarisse. Quelques jours avant de mourir, tu en as réalisé un sur la fête qu'on avait organisée pour l'anniversaire de ta sœur. Ce jour-là, le 3 février 2013, toute la famille s'était réunie à la maison. C'était très gai.

À l'école, tout s'est bien passé jusqu'en 6^e. Tu étais contente d'entrer au collège. Tu quittais une petite école de village peuplée d'environ 60 élèves pour en trouver 600 dans cette grande bâtisse moderne d'une ville plus importante. Tu n'étais pas isolée. Là-bas, tu as retrouvé tes copines de primaire, voire de maternelle.

Tu avais tes amies, quatre ou cinq filles que tu connaissais mais, quand j'y repense, j'ai le sentiment qu'elles t'aimaient bien tout en te considérant comme une utilité, peu indispensable. Tu les aidais à faire les devoirs ou à torcher des exposés puisque tu étais bonne élève. Mais quand elles n'avaient pas besoin de toi, elles étaient capables de te dégager.

Un week-end, nous flâinions dans un magasin de décoration, quand je t'ai vue prendre ton portable puis le ranger précipitamment, deux fois de suite. Je t'ai demandé de me le passer pour jeter un coup d'œil sur les messages que tu avais reçus et je suis tombée sur un SMS : « Demain à l'arrêt de bus t'es morte. »

Le texto ne correspondait à aucun contact de ton répertoire. J'ai rappelé le numéro plusieurs fois. Personne n'a répondu. Tu m'as dit ne pas savoir qui était l'auteur du SMS. Je me demandais si c'était un

enfant ou un adulte, j'étais hors de moi. « Demain à l'arrêt de bus t'es morte » : comment une mère pourrait-elle ne pas s'émouvoir de voir sa fille recevoir une telle menace ?

J'ai fini par tomber sur une messagerie vocale avec un prénom. Tu voyais qui c'était mais ne connaissais pas son nom. Je t'ai demandé qui étaient ses copains, bref, je suis parvenue à cueillir une maman qui connaissait un garçon portant ce prénom et m'a expliqué qu'il était élevé seul par une dame submergée de soucis. Le soir même, j'ai rédigé un e-mail à l'intention du professeur principal et, le lendemain, j'ai téléphoné au principal adjoint : « Les parents sont divorcés, le père vit en Afrique », m'a-t-il expliqué. Je crois qu'il a convoqué le garçon et sa mère, qui se sont excusés. Le collégien a promis de ne plus recommencer, en assurant qu'il ne savait pas pourquoi il t'avait menacée.

Tu t'es débrouillée pour découvrir qui avait donné à cet élève ton numéro de téléphone tout neuf – tu venais de recevoir ton portable. C'était Mathilde, cette fille dont, deux ans plus tard, je ne sais toujours que penser.

Nous avons discuté ensemble de ces problèmes de violences à l'école. Je t'ai montré les vidéos de prévention qui circulent sur Internet avant même qu'un gendarme ne vienne au collège les présenter, pour vous sensibiliser au sujet. Toutes les deux, on a parlé du harcèlement comme de la sexualité. Je n'avais pas de tabou. Plus petite, je t'avais mise en garde contre les prédateurs de la pédophilie.

En 6^e, tu as été opérée de l'appendicite. Je me souviens, la veille au soir, tu te plaignais d'avoir mal au ventre mais Clarisse s'était fait une entorse, qui polarisait notre attention. Le lendemain matin, tu es venue nous voir : « Je n'ai pas dormi de la nuit, j'ai vraiment mal. » Nous t'avons demandé pourquoi tu n'étais pas venue nous voir. « Je ne voulais pas vous déranger. » Ça, c'était toi, Mayon. Tu ne voulais jamais déranger.

L'année suivante, tu t'es pris le pied dans les rayons de vélo d'un copain avec qui tu faisais de la bicyclette. Le médecin n'en revenait pas, après avoir vu les résultats de la radio : « Avec la fracture qu'elle a, votre fille devrait hurler. » Je t'emmène au bloc, et c'est toi qui me rassures : « Maman, tout va bien ! »

Tu étais une petite fille qui encaisse. C'était ce que croyions, ton père et moi. C'était ce que toi, Marion, tu croyais. Sur Facebook, tu le répètes : « J'encaisse, je dis rien mais j'oublie rien. »

Pendant ces années de collège, tu avais les félicitations dans toutes les matières. En 5^e, tu as un peu souffert. Des filles se moquaient de

toi, tu me l'as raconté. On te reprochait d'avoir « des dents de lapin », d'être « grosse », de t'habiller « comme un garçon », de ne pas avoir de vêtements de marque. Toutes ces critiques ridicules et blessantes de cour de récré.

On ne t'invitait guère aux anniversaires ni aux soirées pyjama. En fait, en 5^e comme en 4^e, tu n'étais plus invitée nulle part. Il est vrai que moi non plus je n'invitais personne. Fini le temps des anniversaires d'enfants. Je venais d'avoir le bébé. J'invitais à l'occasion une copine à dormir et on s'en tenait là.

Un soir, vers le mois de juin, en fin de 5^e, tu m'as appelée, en pleurs : « Tout un groupe m'a insultée. » Des garçons, essentiellement. Ils t'ont traitée d'« autiste », de « mongole ». En rentrant du travail, j'ai alerté le principal. Tu étais en larmes : « Je ne comprends pas, je ne suis pas une autiste, ni une mongole, ni une bouffonne, ni une balance. » On te qualifiait d'intello parce que tu travaillais bien. Aujourd'hui, à écouter certains gamins, si tu as de bonnes notes, tu as raté ta vie ! Quelle bêtise !

Le principal a bien réagi, comme lors de l'incident de la 6^e. Il a réglé le problème, je n'ai plus entendu parler de rien. À la rentrée suivante, il avait changé d'établissement. Ta classe aussi avait en partie changé. Je pensais que tout se passerait bien, dorénavant. Généreuse et gaie, tu jouais volontiers la rigolote de service. Mais il faut croire que quand on a un profil de victime, ça se sait. Tu étais prête à tout pour avoir des amis, prête à tout accepter.

Jusqu'au jour où non, c'est « trop », comme tu l'écris dans ta lettre. Une horde de gamins qui te traitent de pute, des profs qui ne bougent pas, le collège qui reste impassible. Oui, c'est trop. Beaucoup trop.

1. Céline Dion, « La Mer et l'Enfant », tiré de l'album *Sans attendre* (Columbia, Epic, 2012), paroles de Fabien Marsaud, David Gateño.

Émotions contradictoires

« *Va te pendre !* »

Pendant l'année qui a suivi ta disparition, ton père et moi nous avons été pris dans une tornade d'émotions mêlées. Nous avons la certitude que tu avais été victime de ce qu'on appelle aujourd'hui du harcèlement scolaire entre élèves, en fait des agressions et des violences répétées. Nous savions évidemment que nous avions alerté le principal sur la mauvaise ambiance régnant dans ta classe et que nous lui avions demandé ton transfert dans une autre 4^e. Et nous pensions que ce type de problème était insuffisamment ou mal géré dans cet établissement depuis le changement récent de direction.

En face de nous, nous avons une administration muette, des enseignants fuyants, et des parents parfois hostiles. Ta lettre, dont ils subodoraient le contenu sans le connaître, leur faisait peur. Notre plainte n'était pas bienvenue. Notre soif d'informations sur ce qui s'était passé au collège les dérangeait : « Pourquoi vous voulez savoir ? »

En face de nous, nous avons heureusement des gendarmes attentifs et consciencieux. Mais la justice, elle, ne semblait guère mesurer le drame qui t'avait poussée à dire adieu au monde. À nos yeux, le parquet, chargé de coiffer les investigations, n'encourageait que mollement l'enquête. Nous avons pu le constater cinq mois après ta mort, quand le procureur nous a convoqués au début de l'été, en juillet 2013. Il a fini par se manifester après un reportage sur France 3 et un article dans *Le Figaro*.

Il nous a reçus pendant une heure pour nous expliquer qu'il n'y avait pas grand-chose au dossier. « On a déjà passé cinq mois dessus », a-t-il ajouté, laissant entendre que c'était du temps et de l'argent. Très courtoisement, il a convenu que toute cette affaire était bien triste, qu'hélas on n'y pouvait rien. Il a fini par conclure qu'on pourrait peut-

être faire en sorte que le principal se voie infliger des sanctions disciplinaires. Comme si c'était le rôle de la justice de décider des sanctions disciplinaires. Comme s'il avait un pouvoir quelconque sur l'administration. Il a glissé ça pour nous endormir, nous calmer.

C'est alors, le 13 novembre 2013, que notre avocat, Me David Père, a décidé que nous allions porter plainte contre X avec constitution de partie civile, pour violences, menaces de mort, incitation au suicide, homicide involontaire, omission de porter secours. Car nous avions bien compris que le procureur nous emmenait tout droit vers un classement sans suite et que ton histoire, Marion, allait se terminer dans un cul-de-sac, comme si tu ne t'étais pas donné la peine d'écrire une lettre, d'expliquer ton geste. Comme si rien n'était arrivé. Ta mort ne pesait pas plus qu'une feuille qui tombe de l'arbre. Juste la fatalité. Un orage de la vie.

Nous avons protesté : « Vous focalisez les recherches sur la victime et pas sur les auteurs présumés du harcèlement. » Mais il n'a pas voulu chercher plus loin. J'avais demandé qu'on auditionne à nouveau les élèves, qu'on les confronte à leurs incohérences, qu'on réquisitionne les portables et relève les SMS. Mais il semble que le parquet n'ait pas suivi.

Tu comprends, ma Mayon, ce genre d'affaires est généralement classé sans suite, rangé au rayon des accidents de l'existence. Il n'y a pas de raison pour que ça ne continue pas ! Cela ne les intéresse guère. Il s'agit d'un fait divers embarrassant. Des mineurs sont en cause. Des adultes qui n'ont pas envie de se sentir responsables. Tout cela est très ennuyeux. On ne touche pas à nos enfants, on ne touche pas aux institutions. Autant mettre un couvercle dessus !

Toi, avant de mourir, tu as pris du temps pour ouvrir ton cœur. Tu as expliqué pourquoi tu avais décidé de partir. Tu as donné des noms. Pendant l'enquête, celle des gendarmes, mais aussi la nôtre, on a trouvé des indices sur Internet, des témoignages démontrant que tu avais subi des humiliations la veille de ton décès. Et la justice voulait s'en tenir là ?

Depuis, un juge d'instruction a été nommé. Il m'a reçue le mercredi 28 mai 2014. J'ai confiance en lui. Sans parti pris, il a relancé les investigations, à charge et à décharge. Il respecte les mots que tu as égrenés avant de mourir. Il s'intéresse à toi, au drame qui t'a engloutie. Il comprend qu'il est important d'en déterminer les circonstances et d'en identifier les protagonistes.

Lors de cette rencontre avec le procureur, en 2013, le plus terrible pour ton père et moi fut d'entendre qu'il n'y avait « pas grand-chose »

dans le dossier. « Pas grand-chose » ? En réalité, notre plainte avec constitution de partie civile nous a permis d'avoir accès au dossier. J'ai pu le consulter au printemps 2014. Un an après ta mort, comme tout cela est long ! Et là, dans ce fameux dossier, j'ai découvert le contenu des auditions des élèves cités dans ta lettre. Or ces jeunes ont raconté que l'un ou l'une d'entre eux t'a jeté à la veille de ta mort, alors que tu étais en plein désarroi, cette injonction épouvantable : « Va te pendre, il y aura une personne en moins demain ! »

« Va te pendre ! », ils t'ont dit. Et tu l'as fait, ma douce Marion, ma petite fille. Tu as obéi à ces imbéciles. As-tu saisi que ton geste était irréversible ? Tu n'as pas soupesé la peine causée à tous ceux qui t'aimaient tant, qui t'aiment tant. Je ne peux pas parler de toi au passé.

À la rentrée de septembre 2013, le principal était toujours là. Immuable, comme si rien n'était survenu. Apparemment vierge de toute sanction. En revanche, beaucoup de tes profs ont quitté le collège.

J'avais rencontré l'un de tes professeurs, avant l'été. Je crois que c'était à la fin juin, quatre mois après ta mort. Un hasard, vraiment ! La nourrice m'avait appelée, ton petit frère n'était pas dans son assiette. Je pars donc un peu plus tôt du boulot. Dans le RER, je reste debout jusqu'à la station Denfert-Rochereau. Quand enfin une place se libère, je me retrouve à côté d'un type plongé dans son journal.

Soudain, son visage me dit quelque chose. C'était ton prof de français en 6^e et en 5^e, monsieur H. Je le dévore des yeux. J'hésite à lui parler, je tergiverse, j'y vais, je n'y vais pas. On est dans le RER, pas envie d'y raconter ma vie, ni d'y fondre en larmes. Finalement, je n'ai pas osé l'aborder.

On arrive à la gare de Massy-Palaiseau. Je me décide à l'approcher, il y a moins de monde ici, au moins lui dire bonjour. Mais trop tard ! Je l'ai perdu de vue.

Je monte dans l'autobus. Au moment où le véhicule va démarrer, qui vois-je monter ? Ton prof de français ! Il vient s'asseoir sur le siège à côté du mien, de l'autre côté de l'allée. Cette fois, j'ai pris sur moi. Faut que je lui parle, il faut que je lui parle.

Je sors du bus la première et je l'attends dehors. « Bonjour, monsieur, je suis la maman de Marion. » Il me regarde : « Oh, pardon, je ne vous avais pas reconnue. » Il se confond en excuses, puis me prend dans les bras : « Je suis désolé pour vous, désolé pour Marion, elle était si mignonne. » On discute un peu de tout. « Oui, j'ai cru comprendre qu'elle avait été embêtée, elle recevait des SMS, on

l'insultait, n'est-ce pas ? » J'ai acquiescé.

« Bizarrement, ai-je ajouté, depuis le décès de Marion, vous êtes le premier professeur avec qui je parle. Personne ne nous a écrit, pas même un mot de condoléances. » Il avait l'air stupéfait. « Comment cela ? Vous n'avez pas reçu nos courriers ? » Quels courriers ? Je n'avais jamais entendu parler de courriers. Il a précisé : « Nous, les professeurs, nous avons écrit des petits mots que nous avons remis au principal. »

« Ah bon ? Vous lui avez transmis des courriers ? » Je me suis mise à pleurer. « Cela me rassure, ai-je dit. Nous avons cru que tout le monde s'en fichait, du décès de Marion, ça nous a rendus très tristes. Pas un mot, vous vous rendez compte ? »

Il m'a tranquillisée sur ce point, j'étais à la fois soulagée de comprendre qu'ils n'étaient pas tous restés de marbre mais scandalisée par l'attitude du principal qui paraissait avoir tout bloqué.

Monsieur H. n'était pas tendre avec le collège. Il m'a confié qu'il avait demandé sa mutation. Lui aussi a été embêté, victime de chahuts, cible d'insultes. Il s'en était ouvert au principal, mais ne s'est pas senti soutenu. Les élèves se plaignaient de lui en cas de punition, et le principal leur donnait raison. Plutôt amer, il m'a raconté que certains collégiens, après ton décès, faisaient semblant de pleurer pour ne pas travailler ou s'absenter de la classe : « On ne peut pas se concentrer, monsieur ! » Ces chahuteurs profitaient des circonstances pour se tourner les pouces. Il s'en est plaint au principal qui lui a donné l'ordre de laisser faire les élèves.

Quand je l'ai remercié de m'avoir révélé qu'il y avait eu des courriers à notre intention, il a évoqué la réunion de fin d'année scolaire à laquelle il se rendait. J'ai insisté : « S'il vous plaît, dites bien aux professeurs que, si nous n'avons pas donné signe de vie ni remercié ceux qui nous ont écrit, c'est parce que nous n'avons rien reçu. »

En rentrant à la maison, comme toujours en cas d'information nouvelle, j'ai envoyé un e-mail à l'avocat, qui a écrit au collège le 9 juillet 2013 pour demander des explications. La réponse a beaucoup tardé.

En septembre 2013, lorsque *Le Figaro* est revenu sur ton histoire, j'imagine que le journaliste a dû contacter le collège ou le rectorat et poser des questions à ce sujet. En tout cas, la veille de la parution de l'article, nous avons reçu une missive du principal affirmant qu'il n'avait en sa possession aucun courrier et que nous émettions à son encontre de « graves accusations ». Cette lettre signée du principal est

datée du 6 septembre 2013 mais a manifestement été postée plus tard.

Du coup, nous avons voulu en avoir le cœur net. J'ai cherché à retrouver ce professeur qui nous avait informés. Il avait quitté le collège. J'ai fini par le dénicher dans un autre établissement et je lui ai fait part des dénégations du principal. Il m'a confirmé qu'il y avait eu des courriers. « On en a parlé en salle des professeurs. » Il m'a redit que tu avais été insultée, que tu avais reçu des SMS en plein cours, et cetera. Je lui ai demandé s'il accepterait de témoigner en ta faveur : « Je vais y réfléchir », a-t-il répondu. Il a ajouté qu'il allait appeler madame L., une professeure dont il était proche. « Je serai discret, je vous tiens au courant. » Puis plus de nouvelles !

Un jour, une maman m'a glissé : « Vous avez essayé de contacter monsieur H. Madame L. est allée le voir dans son nouveau collège, et l'a dissuadé de parler. » Cette dame essaie de m'aider, en relayant les propos d'un ou deux profs qui préfèrent rester anonymes. Tu sais, au collège, c'est l'omerta. Personne ne doit parler.

Cette nouvelle info m'a tracassée. J'ai relancé monsieur H. en faisant comme si de rien n'était. C'était avant Noël, il a été charmant : « Je sais qu'en ces moments c'est difficile pour vous. » Je lui ai rappelé ma demande d'attestation au sujet des courriers qui n'avaient pas été transmis par la direction du collège. Alors, à mon grand étonnement, il a éludé : « Euh non, en fait, il n'y a pas eu de courriers. » À la gare, il m'avait dit le contraire. Je l'ai eu au téléphone depuis, il m'a confirmé ce fait. « Je ne comprends pas, ai-je fait, vous m'avez assuré par deux fois que des mots avaient été remis dans une enveloppe au principal et maintenant vous me dites qu'il n'y a rien ? »

Quand je lui ai demandé s'il avait contacté cette madame L., il a bredouillé : « Oui, nous nous sommes parlé, mais en fait non, il n'y a rien eu. Si les gens ne sont pas entrés en contact avec vous, c'est parce que vous aviez lancé au principal que vous n'en vouliez pas. » J'étais effondrée. D'autant qu'il savait que, sous le choc, j'avais dit au principal que je ne voulais plus avoir de contact avec lui personnellement, mais ça n'a rien à voir. « Vous ne m'apporterez pas de témoignage ? » Il a répondu que non. En cas de convocation par le juge, serait-il prêt à parler ? « On verra. »

Dégoûtée, je lui ai demandé pourquoi personne ne voulait témoigner : « Les enseignants ont un devoir de réserve, quelque chose comme ça ? Pourtant, vous êtes indéboullonnables, il me semble que vous ne risquez rien. » Non sans franchise, il m'a expliqué qu'en fonction des notes on pouvait être muté ou voir son avancement retardé.

Je veux bien faire mon autocritique, peut-être ne me suis-je pas montrée aussi diplomate que rêvé, mais il régnait autour de nous une drôle d'ambiance après ta disparition.

Trois ou quatre semaines après ton décès, je suis allée chez le fleuriste de Briis-sous-Forges. D'habitude, je m'évite ce passage pénible dans cette ville en me fournissant directement chez le pépiniériste. Ce jour-là, donc, un jeudi matin, je passe devant le collège pour me rendre dans le centre. Au moment de me garer, j'aperçois Damien, Kevin, Maylis, Clémentine, Nadia, bref toute la clique qui t'a importunée.

Ils étaient fourrés dans un recoin, à cent mètres du collège, où les jeunes viennent boire et fumer. C'est un renforcement fermé de petits murs en pierre, qu'on appelle le lavoir. De là, on aperçoit le portail du collège et réciproquement. Qui vois-je en train de s'éclater ? Toute cette bande qui t'a fait tant de mal. Punaise ! Je me gare, je sors de ma voiture, je les surprends en train de fumer du shit. L'un d'eux court vite cacher sa drogue.

« Ça va, ça se passe bien ? » Quand j'arrive, cette question agacée à la bouche, les gamins surpris en train de fumer sont un peu interloqués. Mais ils ne se démontent pas. Damien me lance : « Mais madame, il faut partir, il y a les gendarmes, là ! » Je me retourne, puis je réplique : « Ah bon, ils sont où, les gendarmes ? » Imperturbable, ton « camarade » de classe m'apostrophe : « Ouais, vous n'avez pas à circuler ici, vous n'êtes pas à l'abri. » Estomaquée, j'ironise : « Ah bon, je n'ai pas le droit de circuler ? »

Tous me regardaient de travers. Je n'en croyais pas mes yeux ni mes oreilles. « J'ai le droit de vous parler, non ? » Et puis j'insiste : « Surtout à toi, le Kevin, je te connais depuis la maternelle. » Je m'adresse à l'une des filles : « Toi, Nadia, tu sais qui je suis ? La mère de la bolosse, la mère de la sans-ami. » Maylis est devenue toute rouge. J'ai enfoncé le clou : « Pourquoi ça vous pose un problème de me voir ? »

Damien a brandi son téléphone d'un air menaçant : « J'appelle les gendarmes. » Il répète : « J'appelle les gendarmes, vous n'avez pas le droit de vous approcher. » Alors qu'il était en train de fumer du shit... C'est dire à quel point la confusion règne dans l'esprit de ces gamins.

« Si je n'ai pas le droit de m'approcher, écoute, je ne bouge pas. Appelle les gendarmes, je les attends. »

Imagine l'effet que ça m'a fait de les voir se marrer dans leur recoin,

puis m'accueillir comme si j'étais l'ennemie n° 1 alors qu'ils auraient pu, s'ils ne se sentaient pas coupables, me dire quelques mots gentils sur toi, même si, d'accord, j'étais assez tendue. C'était la première fois que je les rencontrais depuis ton décès.

Ni une ni deux, ce gamin de 13 ans prend son téléphone, compose un numéro. Mais ce ne sont pas les gendarmes qu'il appelle, c'est sa mère, enfin je suppose. Je l'entends dire : « Il y a la maman de Marion en face de moi. » Elle a dû lui demander où il était. Je l'entends répondre qu'il est au lavoir. Ensuite, je ne sais pas ce qu'elle lui dit, mais il prend un ton assuré : « Non, non, affirme- t-il, je vais en cours à 11 heures. » En fait, il était censé être au collège, je l'ai appris depuis. Il finit par raccrocher.

« Alors, tu as appelé les gendarmes ? On va les attendre », ai-je lancé. Mais il s'est levé et il est parti. Les autres m'ont jeté des regards malveillants : « Madame, faut pas être là, faut pas faire ci, faut pas faire ça. » C'était surréaliste. On me demandait de dégager à moi aussi, comme à toi un mois plus tôt. J'ai eu du mal à garder mon calme. Je revoyais danser devant mes yeux les menaces que le groupe t'avait envoyées, comme celle-ci : « On va t'arracher les yeux. »

J'ai mis les points sur les *i* : « J'ai le droit d'être ici, aussi bien que vous. J'ai le droit de circuler, ma fille est morte, je viens lui acheter des fleurs, et moi aussi je dois partir. »

Je suis allée chez le fleuriste, puis j'ai envoyé des e-mails à la gendarmerie et à l'avocat pour raconter ce qui venait de se passer. J'ai même appelé les gendarmes pour leur expliquer que le gamin avait tenté de m'intimider. La petite bande s'est rendue au collège en pleurs, en se plaignant de moi.

En janvier, presque un an après ta mort, le maire de notre village a pris une initiative formidable. Il avait insisté pour que ton père et moi venions assister à la cérémonie des vœux, à la mairie de Vaugrigneuse. Je n'avais pas très envie de voir du monde mais nous avons compris qu'il y tenait. J'y suis allée. Il a longuement pris la parole. Il a parlé de toi, de nous, en disant qu'il jugeait lamentable que trop de gens nous aient tourné le dos. Dans ces moments difficiles, a-t-il poursuivi, il faut être solidaires, soutenir les familles. J'étais si émue que j'ai du mal à me remémorer le détail de ce qu'il a dit. Ce fut un beau discours, très généreux, très fort.

En face de lui, pendant son discours, la conseillère municipale qui travaille au collège, celle qui les avait adjurés de ne pas « accabler » l'établissement, avait ouvert son téléphone portable et tout enregistré.

Puis elle l'a fait écouter au principal qui, mécontent, a menacé de porter plainte contre le maire pour diffamation.

Tu vois, c'est étrange, cette impression qu'on a eue, pendant tous ces mois, d'avoir à affronter des gens qui n'avaient pas un mot gentil pour nous, pas même des condoléances polies. Est-ce si mal de vouloir connaître la vérité sur la mort de notre enfant, une fille de 13 ans ? Pourquoi tous ne réagissent-ils pas comme notre maire, qui comprend notre peine ? Pourquoi toute la planète adulte ne partage-t-elle pas notre envie frénétique d'éclaircir autant qu'il est possible le mystère de ta terrible fuite ?

Mea-culpa

« N'écoutez pas les rumeurs »

Trop facile d'accuser les autres. Trop facile de leur demander de porter le chapeau. Trop facile de chercher des boucs émissaires. L'école, le principal, les profs, les collégiens... Et si le problème de Marion venait de sa vie familiale ? Je devine bien tout ce que certains ont pu murmurer dans notre dos.

Je ne veux pas balayer d'un revers de main les insinuations qu'on m'a rapportées. Certes, tu as toi-même expliqué les raisons de ton geste. À aucun moment, tu n'as laissé de message écrit ou oral te plaignant de nous. Au contraire, tu écris : « Heureusement que j'ai ma famille. » Je sais que tu t'es sentie aimée, entourée, dorlotée. Je ne crois pas que tu aies eu envie de quitter tes parents ni tes frère et sœur. Jamais un seul instant.

Parce qu'on se sent toujours coupable de la mort d'un enfant, à un titre ou à un autre, ton père et moi nous nous sommes évidemment torturé l'esprit pour essayer de saisir ce qui a pu rater dans l'éducation que nous t'avons donnée, dans l'attention que nous t'avons portée, dans l'amour que nous t'avons offert.

La culpabilité est une maladie contagieuse. Tous ceux qui t'aiment se sont sentis coupables, souvent bien à tort. Zahia, l'amie à qui j'ai porté des vêtements, s'est rongé les sangs après coup : « J'aurais dû venir les chercher. » D'autres, aussi. Tous ceux à qui, lors de la fête de famille, le 3 février, tu avais montré des photos de Romain et raconté qu'en 3^e tu ferais un stage chez un architecte... Tout le monde s'est senti coupable, sauf ceux à qui tu as demandé de l'aide au collège et qui n'ont pas répondu présent ni réagi quand tu t'es plainte de « palpitations ». Tout le monde s'est senti coupable de n'avoir rien décelé, sauf ceux qui t'ont harcelée. S'ils ont eu des remords, ils ne nous l'ont pas fait savoir ni n'ont déposé de fleurs sur ta tombe.

D'abord, je veux reprendre point par point les accusations que j'ai vues affleurer dans le dossier ou que la rumeur m'a rapportées. Pour se défendre d'une évidence qui les met en cause, à un degré ou à un autre, certains n'hésitent pas à faire courir des bruits sur nous, à nous salir. Je veux évoquer ces hypothèses fantaisistes, sans occulter les doutes que tout parent peut nourrir sur la perfection de ses propres actes.

Mais tout se mélange, car évidemment nul n'avait besoin de susurrer des horreurs dans notre dos. Je me suis chargée toute seule de me flageller, de m'autocritiquer. Comment ne pas se sentir responsable quand on a mis au monde un enfant et qu'on a le sentiment de n'avoir pas su le protéger du désespoir ?

C'est moi qui t'ai découverte, je l'ai dit et redit. Il s'est passé une heure et demie entre le moment où je t'ai trouvée et celui où tu as été déclarée décédée. Tout de suite, la sarabande des questions a commencé à nous prendre la tête, mais je me suis surtout fait des reproches. J'étais incrédule à l'idée de t'avoir abandonnée. Je me répétais : pourquoi, mais pourquoi suis-je partie ? Rétrospectivement, je m'en voulais d'avoir quitté la maison en te laissant seule, même pour une heure ou deux. Bien sûr, c'est stupide. Je ne pouvais imaginer ta détresse. Je ne pouvais anticiper ton geste. Je n'avais aucun moyen de savoir à quel point tu souffrais. Tu m'avais dit que tu te sentais malade, nous t'avons crue grippée. Et personne, au collège, ne m'a alertée sur le sort qu'on te faisait subir.

Il n'empêche. Je m'en suis voulu, je m'en veux encore, je m'en voudrai toujours, aussi irrationnel que ce soit. Dans ces moments de folie du 13 février 2013, avant que je ne découvre, en lisant *Le Parisien*, l'existence de ta lettre et tes raisons d'en finir, j'ai passé en revue tous les scénarios. Tu avais l'air si heureuse, à la maison. Il fallait trouver une clé. Tout de suite, j'ai pensé que quelqu'un s'était introduit dans la maison et t'avait pendue.

Puis la culpabilité est revenue me mordre, plus cruellement encore. « Qu'est-ce qu'on a loupé ? »

Quand on a lu le journal annonçant que tu avais laissé une lettre expliquant ton geste, ce fut un second cataclysme. Tu t'es suicidée parce qu'on t'a fait du mal. Et là, nous nous sommes demandé pourquoi tu ne nous avais rien dit. Peut-être ne communiquions-nous pas assez. Est-ce que tu avais peur de nous ?

Pourquoi ai-je cru que tu avais vraiment la grippe, le mardi, quand tu t'es fait porter pâle ? Pourquoi ne m'as-tu rien confié le soir, ni le lendemain matin, au petit déjeuner ? Est-ce qu'on a raté quelque

chose ?

Les idées les plus absurdes nous sont passées par la tête, car nous n'avions pas la lettre. Ensuite, quand nous en avons pris connaissance, la culpabilité ne nous a pas lâchés : « Pourquoi ne nous as-tu rien dit ? » En fin de compte, ces gamins comptaient plus que nous, tu ne nous aimais pas. Pourtant, nous sommes plus importants, ton père et moi. Si tu ne nous as rien dit, si tu nous as laissé tomber à cause de ces petits cons, je n'ai pas d'autre mot, c'est que nous avons failli, nous n'avons pas été de bons parents.

Si je raconte toutes ces idées terribles qui nous ont traversés, c'est pour que chacun sache à quel point nous nous sommes remis en question avant de mesurer le mal qu'on t'a fait, avant de porter plainte, avant d'exiger que les responsables soient recherchés, identifiés et punis. Ce qui ne nous empêchera jamais d'avoir, fiché au fond du cœur, ce point sensible qui nous fera dire toute notre vie qu'il aurait suffi de peu de chose pour que tu sois encore là, avec nous.

Il aurait suffi qu'un prof ou un surveillant prenne ta défense clairement, avec véhémence. Il aurait suffi que tes camarades de classe s'insurgent, volent bruyamment à ton secours, au lieu de se comporter comme des moutons ou des lâches. Il aurait suffi que tu aies le courage de nous avouer ce qui t'arrivait, tant pis pour le double carnet de correspondance, tant pis pour l'aveu de quelques retards. Il aurait suffi surtout que l'administration nous appelle. Il aurait suffi que je ne passe pas déposer des vêtements chez mon amie, ce mercredi-là.

Je suis sûre que tu as pris ta décision d'en finir en quelques minutes, quelques heures peut-être. Peut-être avais-tu évoqué ce fantasme la veille ou l'avant-veille. Peut-être te l'avait-on soufflé. Chloé, ta fameuse amie Chloé, a expliqué dans sa déposition que tu avais quitté le collège la veille de ta mort sous prétexte que tu souffrais de maux de ventre mais que ce n'était pas vrai.

Cette Chloé a affirmé qu'elle avait appris ton décès par son père le mercredi soir. Or tout prouve le contraire. Une autre fille de la petite bande a rapporté qu'elle-même avait appris ton suicide par Chloé, dans l'après-midi.

La jeune Chloé a envoyé des SMS à quelqu'un en lui disant qu'il y avait les pompiers devant notre maison. Elle s'est bien gardée de te téléphoner pour te demander pourquoi les pompiers étaient là, et vérifier si tu allais bien.

Je pense que plusieurs de ces élèves savaient ce qui se tramait, pouvaient le redouter puisqu'on te l'avait asséné : « Va te pendre ! » Tu avais confié à l'une d'elles que tu avais peur de retourner au

collège le lendemain.

Mais ce n'est que le mercredi matin, à 10 h 30, que tu es allée sur Internet consulter le site expliquant comment se suicider. Tu es si ordonnée, si organisée. Tu as suivi les indications au mot près. Il était recommandé d'utiliser le porte-manteau et c'est ce que tu as fait. Oui, tu auras été une bonne élève jusque dans la mort.

Tu as consulté ce site à 10 h 30, et à 11 heures, tu es venue prendre ton petit déjeuner. Puis tu es retournée t'asseoir devant l'ordinateur et tu es allée sur un forum. Tu n'as pas consulté pour un chagrin d'amour, non. Tu as écrit : *problèmes d'amitié*. Et tu as sans doute dévoré les témoignages qui s'y trouvaient, sans dénicher de réponse satisfaisante, rien pour t'apaiser.

Le dernier profil que tu as regardé sur ton compte Facebook, c'est celui de Chloé. C'est l'ultime visage qui apparaît. C'est aussi le premier prénom qui est cité dans la lettre que tu as sans doute écrite à ce moment-là.

Donc oui, il aurait suffi de pas grand-chose, je pense, j'espère, pour t'empêcher de passer à l'acte avec cette espèce de détermination têtue, courageuse, sérieuse, qui te caractérise.

Mais quelle immaturité dans tes raisons : on ne se suicide pas pour des chagrins d'amitié, Marion, nous aurions dû te bassiner avec cette maxime.

Non, je corrige. On ne se suicide pas. Tout court.

Peu après la lecture de ta lettre, quand j'ai compris pourquoi tu avais décidé d'en finir, je te l'ai dit, la colère en moi s'est mêlée à l'abyssale tristesse dont j'ai tant de mal à sortir. C'est à nous, ton père, ton frère, ta sœur et moi, que tu as fait du mal. Pas à ces méchants gamins qui t'ont blessée. Pourtant, tu ne voulais pas briser nos vies, mais seulement les fuir, n'est-ce pas ?

Comme c'est notre vie à nous que tu as déchirée, étranglée, je me suis immédiatement demandé, avec angoisse, pourquoi tu ne parlais pas de nous dans ta lettre. Pas un mot, Marion. Comme si nous n'existions pas, comme si nous ne comptions pas. Effarée, hébétée, devant les gendarmes, je me suis exclamée : « Mais on n'est pas dans la lettre ! Comment ça se fait ? Pourquoi ne parle-t-elle pas de nous, sa famille ? On n'existait plus, elle ne nous aimait plus ? Pourquoi elle s'est suicidée pour ces cons ? »

J'en ai parlé aux psychologues que nous avons depuis rencontrés. Pourquoi, oui, pourquoi nous rayer du paysage ? On nous a expliqué : « C'est parce que vous n'étiez pas la cause de sa souffrance. »

En y réfléchissant, j'ai compris autre chose. Je suis convaincue que tu n'as pas vraiment voulu mourir. Tu espérais juste arrêter de souffrir, comme un être en fin de vie. À quoi ça sert de vivre, si c'est pour avoir mal ?

D'ailleurs, dans ta lettre, tu écris comme s'il y avait un lendemain, un futur. En t'adressant à l'une de tes « camarades », tu emploies le présent, tu l'implores : « Je t'en supplie arrête de crier "salope" en plein cours. » Dit-on cela quand on s'en va pour toujours ?

Tu as dit stop à la souffrance, tout en espérant jusqu'au bout que quelqu'un l'arrête. Voilà pourquoi je pense qu'on aurait pu éviter ta mort. Voilà pourquoi ton père et moi nous faisons notre mea-culpa. Voilà pourquoi tes pseudo « potes » devraient le faire à leur tour.

Au lieu de quoi, ils nous évitent. Ils nous traitent en adversaires. Bien sûr, nous avons porté plainte. Moi aussi, je les traite en adversaires. Mais s'ils admettaient la vérité, s'ils étaient venus s'expliquer, s'excuser, nous dévoiler ce qu'on ne veut pas nous raconter, peut-être réagirions-nous un peu différemment. J'exigerais des sanctions contre les responsables. Les autres, à mes yeux, sont seulement des adversaires de la vérité.

Quand la jeune Camille, une ancienne élève du collège qui t'aimait beaucoup, a contacté sur Facebook Aurore, qui était dans ta classe, pour lui demander des éclaircissements sur ce qui t'était arrivé, cette dernière a réagi plutôt agressivement : « Je ne peux pas citer les gens, j'te dirai pas les noms, cherche pas, c'est mort. Et si je te raconte, tu les prendras pour des bâtards car tu sauras jamais le vrai contexte de cette histoire ! Bye. »

Camille a longuement insisté, au risque d'en prendre plein la figure : « Au lieu de baver sur "eux" comme une grosse vache sache que l'embrouille c'est Marion qui l'a démarrée. En écrivant sans aucune raison sur le mur d'une camarade : *on t'aime pas, t'es une bolosse !* » À l'entendre, tu aurais mérité des représailles pour avoir écrit « sans aucune raison » qu'une fille était une « bolosse » ! Stupides gamines.

Cette petite, alors que tu es morte, ne parvient même pas à avoir un mot gentil sur toi. Elle a des termes étranges pour parler de toi, trahissant une sorte d'animosité jalouse : « Pourquoi je réagis comme ça, tu veux que je te le dise ? Moi ? Marion je la voyais en permanence sourire accroché aux lèvres qui en fait cachait son mal-être, de quoi je ne pourrais te le dire ! J'étais plus préoccupée par des amies qui ont de graves problèmes et qui ont fait des tentatives de suicide. Marion pas une seule fois j'aurais pu me dire qu'elle passe à l'acte si tu veux savoir personne ne l'avait deviné. » C'est faux, la sarabande des SMS le

prouve : certains savaient qu'elle y pensait.

Mais l'essentiel n'est pas là. Cette Aurore qui, sur la défensive, semble savoir ce qui s'est passé, qui en parle comme si elle avait été témoin des événements, se retranche dans le silence comme si elle y était condamnée. Quand Camille l'exhorte à nous parler, à nous, tes parents, ou bien aux gendarmes, elle souffle : « De toute façon, les parents ne sont pas prêts à entendre de noms ou l'histoire ! » Qui diffuse ce bobard ?

La petite a encore précisé à Camille : « J'ai voulu en parler à la gendarmerie. Puis aux parents de Marion car je sais qu'ils veulent la VÉRITÉ ! Et qu'ils en ont vraiment besoin. J'en ai parlé avec ma mamie qui m'a dit que dans l'immédiat je ne devais pas leur parler ! » Au nom de quoi ?

Pour finir, la gamine suggère à Camille de lui donner son numéro de portable. Elle se méfie de Facebook, semble-t-il, et veut bien lui raconter ce qui s'est passé, mais par téléphone. Son récit, retransmis par Camille, est le plus précis que j'aie pu glaner.

Le lundi 12 au soir, donc, tu aurais lancé sur Facebook cette insulte à Nadia : « On t'aime pas, t'es une bolosse ! »

Voici ce que Camille a appris : « Ça n'a pas plu aux camarades de Marion qui se sont retournés contre elle le lendemain mardi. Elle s'est retrouvée toute seule sans amis. En cours de sport, plusieurs élèves de la classe dont le plus actif, Damien, se sont attroupés et ont encouragé Nadia à frapper Marion. Personne n'est intervenu pour la défendre ni même sa pseudo "meilleure amie". Aucune intervention n'a eu lieu de la part de son professeur de sport, en l'occurrence son professeur principal. Plus tard, vers midi, Inès a dit à Marion qu'elle avait raconté à Maylis que Marion l'avait insultée également, Marion aurait eu peur de subir des représailles également de sa part. Elle a demandé à rentrer chez elle car elle ne se sentait pas bien. »

Tu as remarqué, je corrige les fautes, depuis quelques pages, je n'en peux plus de vos fautes d'orthographe.

La suite du message que Camille m'a envoyé est plus précise encore : « Toujours pendant l'heure du déjeuner, les choses ont dégénéré. Marion étant rentrée chez elle, Maylis l'a appelée pour soi-disant s'expliquer avec elle et là un nouvel attroupement a eu lieu mais cette fois beaucoup plus important que pendant le cours de sport, constitué des pseudo-amis de Marion, qui depuis le matin étaient devenus ses ennemis, et d'autres personnes qui se sont jointes aux autres. En tout cas, d'après Aurore, un nombre assez conséquent. Les uns après les autres, au téléphone, ils se sont mis à insulter Marion de

tous les noms, à la menacer : “on va t’arracher les yeux”, “on va te faire la peau”, “Maylis va te frapper quand tu reviendras”, etc. Toujours aucune intervention de la part des surveillants du collège alors que ça se passait dans la cour de récréation. »

Puis Aurore a confié à Camille que, sur le chemin du retour, Maylis a reçu un coup de téléphone de toi. Tu t’inquiétais de savoir si elle allait réellement te frapper. Maylis t’aurait rassurée, tout en précisant qu’elle refusait dorénavant de t’adresser la parole. Tu aurais appelé une certaine Inès, qui est en 5^e, à propos d’embrouilles que tu aurais eues avec elle et d’autres de sa classe. Tu aurais cherché en vain à joindre Julia. Tu aurais reçu des appels masqués et des menaces de mort émanant de Damien.

Voilà ce qu’Aurore ne devait pas nous révéler. En conclusion de son appel téléphonique secret, elle a expliqué à Camille qu’elle aurait bien aimé parler aux parents de Marion « mais le collège avait interdit aux élèves de communiquer avec eux ».

Le collège avait interdit de communiquer avec nous. Je répète : au nom de quoi, de qui ? En vertu de quels principes, de quelle morale, de quelle loi ?

Si les gendarmes ou si les magistrats avaient considéré que tout contact entre la famille de Marion et les adultes ou enfants du collège devaient être évités, ils nous l’auraient fait savoir, non ? S’il y a un interdit, il vaut dans les deux sens, n’est-ce pas ? Or nul ne nous a intimé l’ordre de rester à l’écart de l’établissement scolaire ni de ses occupants.

Cette attitude a attisé notre incompréhension, notre ressentiment, notre peine et, sans doute, ce trouble sentiment de culpabilité qui nous étreint si fort par moments. Nous n’avons rien pu faire pour éviter ce drame. Nous allons tout faire pour qu’il ne frappe pas d’autres familles.

Pour cela, il nous faut la vérité. Quelques jours après ton enterrement, dans le jardin d’à côté, j’ai aperçu Léo, qui était dans ta classe et s’était fait virer. J’étais dans ma période de fureur stupéfaite, je n’ai pas résisté, j’ai ouvert ma fenêtre : « Dis donc, tu sais ce qui s’est passé pour Marion, t’es au courant ? »

Il a répondu : « Non, non, madame. » Quelques minutes plus tard, on frappe à la porte. La mère et le beau-père du gamin sont là. Ce sont mes voisins. Ils n’ont donné aucun signe de vie après ton décès. Comme j’ai interpellé leur fils, ils se sont manifestés pour préciser qu’il ne savait rien. On a bavardé un moment. Je partais pour le cimetière. Avant de s’éloigner, le monsieur m’a conseillé : « N’écoutez pas les

rumeurs, laissez la gendarmerie faire son travail. » Je lui ai demandé à quelles rumeurs il faisait allusion. Il n'a pas voulu répondre.

Quelque temps après, j'ai emmené Clarisse à un anniversaire. Une maman qui te connaissait m'a précisé les choses : « Il y a plein de rumeurs, a-t-elle dit. Marion se serait suicidée parce que vous avez découvert qu'elle était avec un homme âgé. » Je tombe des nues : « Quoi, un homme âgé ? » J'étais en rage : « Ce n'est pas possible, il faut arrêter de salir ma fille ! » Cette dame fait mine de vouloir m'aider : « Est-ce que tu veux connaître les autres rumeurs ? »

Non, je ne veux pas les connaître, je ne veux pas qu'on te salisse. Les rumeurs prospèrent là où le silence règne. Voilà le résultat de l'omerta imposée par le collège. Comment pourrai-je leur pardonner cette inhumanité ?

Les rumeurs t'ont souillée, Marion, comme si tu avais besoin de cela, là où tu es. Elles nous ont tous salis, moi surtout, puisqu'on me voyait m'agiter, affamée d'indices. Certaines m'ont fait l'effet de coups de poignard. Une employée de l'école maternelle où va Baptiste m'a ainsi raconté ce qu'une autre voisine distille dans le village : « Elle dit qu'elle te connaît très bien, que Marion s'est suicidée parce qu'elle ne souriait jamais, qu'elle avait peur de rentrer chez vous. » Toi qui souriais tout le temps, comme te le reprochait Aurore !

On a tout dit. Que tu t'es suicidée parce que ton père te battait. Tout et n'importe quoi. Deux des filles que tu nommes dans ta lettre – et qui, quelques mois plus tôt, te qualifiaient de « grosse » ! – ont chuchoté aux gendarmes que « oui, Marion avait des problèmes, elle avait beaucoup maigri, on pensait qu'elle était anorexique ». Tu saisis la manipulation ? Tu étais mal dans ta peau, donc ton départ n'a rien à voir avec le sort qu'elles t'ont réservé, ces petites pestes. Tu tiens de moi, dans le genre menue. Quand j'étais petite, on m'appelait « sac d'os » ou « Skeletor ».

Une autre maman m'a raconté que, lorsque les parents appelaient le collège, le principal affirmait : « Non, non, le suicide de Marion ne vient pas du collège. Elle avait des problèmes familiaux, ça vient de chez elle. » Quels problèmes familiaux ?

Les gens qui parlent à l'ombre de leur ignorance sont terriblement malfaisants, sans même y songer.

La « détractrice »

« *On veut vivre notre vie* »

Pressante presse, oppressants médias. Comme des oiseaux de malheur, les journalistes ont fondu sur nous après ta mort. C'est en lisant *Le Parisien* que nous avons appris que tu avais subi du harcèlement et laissé une lettre. C'est en regardant France 3 que nous avons vu cette sommité du rectorat prétendre commenter ton désespoir et le nôtre sans avoir pris la peine de nous prévenir, ni même de nous présenter ses condoléances.

Nous avons ressenti une sourde animosité à l'égard de la presse, qui avait informé le public sans nous appeler auparavant – alors que nous ne savions rien –, à l'égard de la journaliste qui a fait la morte quand nous avons tenté de la joindre, à l'égard de la télé qui avait donné la parole à l'autorité scolaire sans se soucier de savoir ce que nous en pensions.

Puis les médias nous ont guettés, pourchassés, harcelés de leurs demandes égocentriques. Je comprends mieux maintenant les plaintes des célébrités. J'imagine ce que doivent vivre les gens qui sont poursuivis au quotidien par les journalistes, ce sentiment de viol, de cambriolage. Même si tu as choisi un métier qui t'expose au public, tu as le droit de manger une glace ou de pleurer dans ton coin, non ? Bien sûr, certains recherchent les caméras. Pas nous.

Quatre mois après ta mort, nous avons accepté un entretien avec *Le Figaro*, publié le 28 juin 2013. Rien ne semblait bouger sur le plan judiciaire. Puisque rien ne se passait, nous n'avions plus de raison de nous taire. Cette fois, nous ne subissions pas la traque des journalistes. Nous avons eu le temps de réfléchir. Ce fut une décision pesée. La presse voulait savoir ce qui se passait. Et nous, nous ne voulions pas qu'on t'oublie. Le 13 juin 2013, nous avons déposé une plainte complémentaire.

Cet article du *Figaro* a déclenché deux réactions, l'une judiciaire, l'autre administrative. Le procureur a décidé de nous recevoir dans les semaines qui ont suivi, au début de juillet, comme je le raconte plus haut. Par ailleurs, j'ai découvert a posteriori, bien plus tard, que le principal du collège a appelé au secours l'Éducation nationale en ce début d'été : « J'ai besoin d'une protection juridique contre la détractrice. » Comment peut-on qualifier de « détractrice » une mère, certes en colère, mais une mère qui veut seulement mettre des mots et des noms sur le mal qui a emporté sa fille ?

À cette époque, j'ai aussi accepté un petit entretien avec un journaliste de France 3, que la chaîne a diffusé le 2 juillet au journal de 13 heures, puis le soir au 19/20. C'est alors qu'en allant sur Facebook, j'ai découvert les messages exaspérés, indécents, infantiles, postés par des jeunes de ton collège, du type : « Font chier, ces connards de journalistes, ça recommence, on va passer de mauvaises vacances, s'ils portent plainte on va avoir des interrogatoires, on veut vivre notre vie », etc. C'était le second article de presse seulement en quatre mois et notre première interview à la télévision. On avait au contraire bien bridé ces « connards de journalistes ».

Dans ces jours-là, une fille compatit, sur Facebook. Non, Marion, pas sur toi, pas sur nous, mais sur ses potes qu'elle exhorte à rester soudés. La confusion règne. Les uns se déchaînent sur les journalistes, contre « les gens » qui mes croient, contre tous ceux qui les enfoncent. Les autres gémissent que ce n'est pas leur faute, qu'ils n'y pouvaient rien, et en même temps que si, ils auraient pu faire quelque chose... Ils se demandent ce qu'il va se passer. On dirait qu'ils ont peur de la vérité.

Quatre mois plus tard, le 13 novembre 2013, notre avocat a déposé plainte, cette fois, avec constitution de partie civile. Forcément, la presse se mobilise. Nous parlons avec Sophie des Déserts, une journaliste très sérieuse du *Nouvel Observateur*, qui publie un long article le 14 novembre dans lequel elle insère ta lettre dont nous avons gommé les noms. Dès lors, tout le monde comprend notre indignation et notre solitude face à un monde scolaire hérissé contre nous. Nous sommes hyper sollicités par les journalistes. J'accepte un entretien sur Europe 1 avec Thomas Sotto, et trois interviews à BFM, France 2, et M6. Le journaliste d'Europe 1 m'avait annoncé que ça durerait six minutes. Mais il m'a gardée au micro, en direct, pendant treize minutes. Je peux le remercier. Au-delà de ton histoire, Marion, nous avons fait passer grâce à ces médias un message beaucoup plus universel sur la nécessité de lutter contre le cyberharcèlement et les violences à l'école.

Nous avons été assaillis de demandes d'interviews, d'autant que l'Éducation nationale présentait dix jours plus tard sa campagne de prévention. Des associations et des parents d'élèves harcelés appelaient notre avocat pour nous rencontrer. Mais nous avons dit « stop ». Oui, Marion, nous avons refusé une quantité énorme de sollicitations et pourtant, tu vois, on nous reproche d'avoir médiatisé ton cas. Une voisine s'est même inquiétée, comme si on avait payé : « J'espère que ça ne t'a pas coûté trop cher, tout ça ! »

Les gens se demandent pourquoi s'est déclenché cet emballement médiatique. Ils sont trop résignés. Ils ne comprennent pas qu'en France, en 2013, un enfant devrait avoir d'autres solutions que se tuer quand un groupe d'élèves en fait son souffre-douleur, le bouc émissaire de sa bêtise, de sa méchanceté et de son inconscience collective.

Notre avocat avait déposé sa nouvelle plainte auprès du parquet de Paris, sachant que l'affaire comportait un volet cyberharcèlement, et que donc on pouvait demander une délocalisation du dossier. Le parquet de Paris a décidé de prendre un réquisitoire introductif. À l'heure où j'écris, ton affaire est entre les mains d'un juge d'instruction qui a pris le temps de nous écouter, tout en précisant scrupuleusement qu'il travaillait à charge et à décharge. Nous avons aimé sa franchise et cette attitude parfaitement équilibrée.

Peu de temps après, j'ai reçu dans ma boîte aux lettres un pli anonyme. J'y ai trouvé la copie d'un courrier daté du 18 novembre 2013, envoyé par le principal du collège au rectorat et au ministre de l'Éducation, Vincent Peillon. Il y explique que je me répands dans les médias, que je profite de la thématique du harcèlement scolaire, que je fais part de ma « douleur télégénique », oui, il épingle ma « douleur télégénique » ! Bref, des propos lourds de ressentiment, si ce n'est de mépris. Sûr, il aurait préféré que nous baissions la tête en silence.

Dans sa lettre, au nom de l'équipe pédagogique, le principal réclamait une cellule psychologique pour l'encadrement et les profs. Il précisait que j'avais arraché mes informations à force de « harcèlement » – oui, il ose utiliser ce terme – et que, si je reprenais la parole en public, lui et l'équipe pédagogique sortiraient de leur réserve. Il adjurait Vincent Peillon de me répondre point par point. Tous les points sur lesquels le ministre devait me clouer le bec avaient été listés.

J'avais déjà reçu d'une main anonyme ce fameux e-mail que le principal avait adressé à toute l'équipe pédagogique le soir même de ta mort en recommandant aux enseignants et aux cadres du collège de ne surtout pas contacter la famille !

J'avais également reçu dans ma boîte aux lettres le compte-rendu d'une assemblée générale datant du temps où tu étais encore vivante. Lors de cette réunion, la conseillère d'éducation s'était plainte d'une forte augmentation des incivilités et des problèmes de discipline dans le collège. Elle s'était exclamée : « On ne peut quand même pas tout imputer à la 4^e C ! » Cette remarque démontre bien que ta classe était devenue le casse-tête du collège, en matière d'indiscipline.

Même s'ils sont tombés dans notre boîte la nuit ou de jour, quand nous étions absents, ces plis anonymes, bien sûr, nous ont réchauffé le cœur. Ils traduisent le soutien de ceux qui nous les font passer. Mais ils trahissent aussi la peur ressentie par ceux qui voudraient nous aider. Je suis contente d'avoir en ma possession des documents qui font avancer la procédure, mais personne ne veut témoigner sous son nom, en plein jour, pour défendre une famille endeuillée, une petite fille poussée à bout.

Tout le monde me demande pourquoi les associations de parents d'élèves ne nous soutiennent pas activement. Mais parce qu'ils défendent leurs enfants, y compris les petits bourreaux qui t'ont fait basculer. J'ai bien contacté une mère de famille devenue représentante de la FCPE¹, pour lui demander si elle avait des informations susceptibles de nous aider. Sa réponse ? « La FCPE a demandé à l'ensemble des représentants de parents d'élèves de ne divulguer à l'extérieur aucune information provenant du collège. »

Le mot d'ordre est clair : tous unis contre les Fraisse, et que personne ne s'avise de parler ! Même les femmes de service ont peur de s'exprimer. J'ai appris que le principal avait fait convoquer en novembre 2013 tous les adultes du collège, de la femme de ménage aux chefs de service, en leur demandant de signer la lettre à Peillon contre moi. Les profs aussi étaient concernés. Certains ne sont pas venus. D'autres se sont présentés mais n'ont pas signé. Finalement, il a signé la lettre à Peillon au nom de « l'équipe pédagogique ».

Mes amis s'étonnent qu'aucun enfant n'ait clairement manifesté de regrets auprès de nous. Mais, quitte à te choquer, Marion, qui ne liras jamais ce livre, quitte à te choquer, ma petite fille, j'ai parfois l'impression que tes petites copines et copains n'en ont rien à faire de ta mort.

Je les vois, sur Facebook. Trois jours après ton décès, ils rigolaient déjà. Je les vois multiplier les selfies dans les vestiaires, l'un des lieux de ton calvaire, et publier la photo de classe avec ce commentaire qui me fend le cœur : « Super année avec vous, la meilleure année

de notre vie. » Oui, d'accord, peut-être essaient-ils de se convaincre, peut-être masquent-ils leur peine et leur angoisse. J'ai du mal à y croire. Pourquoi aucun d'eux ne m'a envoyé un petit mot gentil ?

Finalement, le déni nous a paru général, chez tes camarades de classe comme chez les parents d'élèves et l'administration du collège. Plusieurs maisons d'édition prestigieuses m'avaient offert d'écrire un livre. Quand j'ai reçu la belle lettre de Clarisse Cohen, j'ai été remuée. Ton père et moi, nous avons décidé qu'il nous fallait témoigner. Pour toi. Pour les autres.

Pourtant, soyons honnêtes, certains enfants sont loin de t'avoir oubliée. Comme Romain, ou comme Raphaël, dont la mère est le seul parent d'élève de ta classe à s'être manifesté auprès de moi, par un SMS.

Certains adolescents se sont mobilisés pour faire vivre ton souvenir. Très vite après ton décès, un forum avait été ouvert sur Facebook en ton honneur : « RIP Marion Fraisse », j'en ai déjà parlé. Deux autres se sont lancés à peu près au même moment : « Marion un ange parti beaucoup trop vite », et « RIP à Marion qu'on aime tous ». Ces groupes d'hommage sont aujourd'hui fermés. Un quatrième a été créé le 31 août 2013, intitulé « En hommage à Marion Fraisse ». Un an plus tard, à la mi-septembre 2014, la page a été clôturée. Plus de 1 700 personnes avaient « aimé ».

Nous n'y sommes pour rien. Ces groupes se sont créés à notre insu. Mais cela nous touche et nous réconforte. Le quatrième surtout, celui qui a vécu jusqu'à la rentrée 2014, grâce à la jeune fille qui l'a lancé de façon anonyme. Je ne pense pas que le collège ait organisé de groupes de parole dans son enceinte après ton suicide. Beaucoup d'élèves viennent là, Marion, te faire exister dans leur cœur, exprimer leur chagrin. C'est un exutoire utile, voilà pourquoi nous ne nous sommes pas opposés à cette page. Apparemment, l'adolescente qui l'a ouverte comprend ce que tu as enduré. Elle-même a subi du harcèlement. On l'a traitée de grosse, de moche ou de « trash », je ne sais plus très bien, elle l'a rapporté sur sa page.

Un jour, elle s'est indignée : « Je ne sais pas comment vous pouvez vous regarder dans un miroir. » Bon, il y a beaucoup de fautes d'orthographe, mais ce n'est pas grave. Un peu plus tard, elle applaudit : « Vous voyez, maintenant, on est bien plus nombreux que les harceleurs ! » Elle a raison de se réjouir : 1 672 « j'aime » pour une petite page Facebook comme ça, avec une parution tous les quinze jours, juste un petit poème ou deux, trois phrases, c'est énorme !

Cette administratrice est courageuse. Elle publie des messages clairs

contre les harceleurs. Elle écrit sur le suicide, les scarifications. Cette gamine, qui devait avoir 12 ou 13 ans en 2013, lance de vrais petits sujets de débat. On n'est pas sur France Culture, mais tout de même, c'est intéressant car elle ramène les autres ados à leur réalité quotidienne, elle les pousse à se poser des questions.

Je pense qu'elle a voulu conserver l'anonymat pour éviter les ennuis, les pressions. J'ai remarqué qu'elle avait retiré certains messages. À mon avis, elle avait reçu des reproches en privé. Car s'attaquer aux harceleurs, c'est prendre le risque de recevoir en boomerang des insultes ou des anathèmes. Ensuite, elle a pris son courage à deux mains et n'a plus eu peur de foncer, car elle a constaté que des internautes de toute la France la soutenaient, en particulier des adultes qui disaient : « Je sais de quoi il s'agit car moi-même j'ai subi cela », ou bien : « Je sais ce que c'est, je suis un adulte, et je suis encore mal dans ma peau à cause de cette histoire. » Des parents, également, racontent que leur fils ou leur fille vit la même chose.

Cette page, c'est une communauté. La petite qui l'anime a mis une photo de toi, ta lettre, les articles qui parlent de ton suicide. Elle opère des liens avec les sites qui parlent des violences à l'école. Elle poste des chansons. Elle rend hommage à tous les enfants que leurs agresseurs ont fait basculer dans la mort.

S'il y a 1 672 personnes qui « aiment » une petite page inconnue, cela prouve qu'on peut faire bouger les choses, que rien n'est perdu.

1. Fédération des conseils de parents d'élèves.

Il faut en parler

« *Alors elle étendit ses ailes* »

Connaissais-tu la chanson de Keen'V, *Petite Émilie*¹, lancée sur les ondes quelques mois avant ta mort, en 2012 ? C'est ton histoire, ou presque. L'histoire d'une petite fille qui te ressemble, « si gentille, si belle, des yeux qu'ensorcellent, pour ceux d'sa mère elle en était la prune »². En écoutant la suite, je crois entendre ce garçon chanter à quel point je t'aime : « Elles ne pouvaient vivre l'une sans elle, leur relation était devenue plus que fusionnelle. »

Au début, Émilie a 6 ans et demi, tout va bien. Puis elle change d'école, de mode de vie. Elle a 8 ans, tout va encore bien. Quand elle atteint 10 ans, les premiers quolibets fusent : elle est bonne élève, elle a « de bonnes petites joues », on l'appelle « bouffe-tout », y compris devant les profs.

Et puis elle a 12 ans. Au collège, on se moque d'elle. Elle est « devenue le souffre-douleur de la classe ». Pour éviter d'affoler sa mère, dit la chanson, elle « décida de se taire ». Un soir, ses camarades dépassent les bornes. « C'en était trop pour elle. » Comme pour toi. « Alors elle étendit ses ailes et prit son envol vers la paix. »

Autour de moi, certains parents sont choqués que cette chanson sinistre soit devenue un tube dans certaines cours de récréation, de même qu'ils avaient été scandalisés par la diffusion en février 2013, au moment de ton décès, du clip choc du groupe Indochine, où l'on voit un ado moqué, tapé, persécuté, crucifié par ses petits camarades : il finit par en mourir. Le chanteur, Nicolas Sirkis, a expliqué au Conseil national de l'audiovisuel (CSA), qui l'a condamné, que ce film réalisé par Xavier Dolan pour le single *College Boy*, dénonçait le harcèlement scolaire subi par un élève « différent », en l'occurrence homosexuel. Françoise Laborde, membre du CSA, a répliqué qu'on ne combat pas la violence en la montrant. Éternel débat.

Mais moi je suis pour ces chansons. À mon avis, elles valent toutes les campagnes de sensibilisation. C'est très fort, très percutant. Au moins, le message est véhiculé et tout le monde en parle. Car les films de prévention, c'est bien, mais il faut faire la démarche d'aller les regarder sur Internet. Là, c'est un message qui vient vers les gamins, qu'ils prennent en pleine figure.

Bien sûr, on peut se demander si *Petite Émilie* ne peut pas donner l'idée à des ados fragiles que la seule façon de s'en sortir consiste à en finir avec la vie. Mais je ne ressens pas ces chansons ainsi. Je pense qu'au contraire, elles signifient : « Regardez ce qui peut arriver. Ne faites pas de mal aux autres car sinon ça peut mal finir. Si vous êtes témoins de violences, réagissez. » Ces chansons sont des électrochocs.

Tout ce qui peut contribuer à lancer des discussions sur ce sujet dans les familles ou dans les couloirs des collèges est utile. Les vidéos de l'Éducation nationale me semblent bien trop lisses, bien trop policées pour des ados.

Toi, Marion, tu en avais vu, de ces vidéos. Nous les avons regardées ensemble sur Internet quand tu étais en 6^e. Nous en avons discuté. Mais tu ne t'es jamais positionnée en harcelée. Tu ne t'es jamais identifiée à une victime. Tu réagissais en témoin potentiel. Tu ne supportais pas l'idée qu'on insulte les handicapés, les Noirs, les roux, les gros et encore moins qu'on les entende insulter sans les secourir.

Je t'avais bien briefée : « S'il t'arrive quoi que ce soit, tu nous en parles. » En 6^e et en 5^e, quand tu as eu des problèmes, tu es venue nous le raconter. Mais en 4^e, ce que tu as vécu était si bouleversant que tu ne nous en as pas parlé.

En revanche, pendant cette même année de 4^e, tu es venue me voir un jour. L'un des élèves 6^e, un peu handicapé, avait un problème de motricité. Les autres s'amusaient à lui faire des croche-pieds pour qu'il tombe. Tu m'as demandé de prévenir sa mère : « Je l'ai ramassé une ou deux fois, il faut que ça s'arrête. » Tu étais comme ça, toujours prête à tendre la main.

Tu évoquais souvent d'un ton indigné ces gamins qu'on molestait à l'école. « Lui, tout le monde se fiche de lui à cause de son nez et de sa bouche, c'est insupportable. » Ou encore : « Unetelle, on la traite tout le temps de grosse, elle est un peu forte, mais ce n'est pas une raison. » Tu prenais leur défense. Je n'imaginais pas qu'un jour ce serait toi qui aurais besoin d'être défendue.

Tu n'es pas la seule. Tu n'étais pas la seule à avoir besoin d'aide. Il y avait ce garçon de Bourg-Saint-Maurice qui s'est donné la mort pour les mêmes raisons que toi, une semaine plus tôt. Il n'est pas allé voir

un site Internet, lui. Au retour du collège, après une ultime altercation, il a fait comme toi. En apprenant le sort qu'on lui faisait subir en classe, ses parents avaient décidé : « On te retire du collège. Maintenant, ça suffit. » Ils pensaient lui avoir sauvé la peau.

Un autre garçon s'est suicidé à quelques mètres de ses parents, qui n'ont pas d'autre enfant. Une fille de 17 ans aussi, par pendaison ! Tous par pendaison. Une autre avec un fusil de chasse. Ce sont des morts extrêmement violentes, comme s'ils devaient répondre à la violence par la violence. Ils pourraient prendre des cachets et s'endormir, essayer d'être stone. Non, ils choisissent le choc. Deux minutes, et c'est terminé, salut !

Ces passages à l'acte traduisent une vraie volonté de s'échapper. C'est comme s'il y avait le feu chez eux et qu'ils sautaient par la fenêtre. Le harcèlement collectif est une blessure tellement insupportable. Ta tête explose. Tu ne veux plus y aller, c'est trop dur.

À La Réunion, une petite ado de 14 ans s'est jetée du cinquième étage. La présidente du conseil général de La Réunion m'a écrit pour me dire à quel point, en tant que mère, elle était bouleversée par ce phénomène. Elle s'était manifestée auprès du ministre de l'Éducation d'alors, Vincent Peillon. Au téléphone, elle m'a dit que le 20 novembre, journée internationale des droits de l'enfant, ils t'avaient dédié une prière universelle. En cours de pédagogie, ils avaient discuté de ton cas. À des milliers de kilomètres de chez nous, ils ont fait pour toi ce que ton collègue n'a pas su faire.

La plupart des adultes ramènent ces affaires de harcèlement à des gamineries. C'est irresponsable. Dans ces cas tragiques, il ne s'agit pas de bagarres ordinaires de cour de récré. Souvent, il y a un effet de meute. Personne n'entend, on tourne la tête. Les enfants harcelés par leurs pairs se retrouvent réduits au silence, étouffés. Le mot d'ordre véhiculé par ces petites bandes est simple : « Si tu parles, t'es une balance ! » On se croirait dans la mafia. Les victimes se taisent. Si elles osent parler, elles se retrouvent isolées. La meute se déchaîne, avec un sentiment de totale impunité. Chacun se sent protégé par le groupe, solidaire dans la cruauté. Ensemble, ils sont forts. Ils pourchassent leur proie dans les recoins du collège, jusque dans son intimité, jusqu'à sa chambre, jusqu'à son lit, via les réseaux sociaux. Cela ne s'arrête jamais, jamais, jamais.

Si l'un des élèves se lasse, un autre reprend le flambeau. Ils sont deux, ils sont quatre. Et toi, qui subis les brimades, tu éprouves une sensation de honte. Comme les enfants ou les femmes battues qui se replient sur leur humiliation en attendant que ça passe, et se couvrent la tête de cendres, « oui, c'est ma faute, j'ai apporté le sel trop tard,

oui, mais là, j'avais quand même peut-être un peu mérité d'être punie ». Un jour, on reproche à ces femmes : « Pourquoi n'êtes-vous pas partie ? Pourquoi n'avez-vous rien dit ? » Ce n'est pas si simple de rompre. Avec un homme comme avec un groupe. Se laisser insulter, c'est encore appartenir. Un lien toxique, mais un lien. Un jour, on finit par en mourir.

Oui, je fais une corrélation avec les femmes battues, pour repenser la prévention. Je sais qu'il y a des centres d'accueil pour ces femmes, mais je ne suis pas sûre que, demain, si j'étais battue, j'irais là-bas. Il faut un courage immense pour aller raconter ce qu'on vit si douloureusement. Et après, que se passe-t-il ? Un rappel à la loi. Et toi, tu retournes à la maison, et ton mari sait que tu as porté plainte, alors il te tape encore plus fort, en te menaçant de mort. Derrière le harcèlement aussi, on découvre souvent des menaces de mort en huis clos. Des menaces pour rire, comme on dit, pour se défouler. Mais parfois, tu le sais, toi, Marion, la mort est réellement au bout. Quand on est intelligente comme toi, on prend la vie au sérieux, ses bonheurs, mais également ses menaces de malheurs.

La prévention ne suffit pas. Mais elle est nécessaire. Aujourd'hui, les campagnes qu'on destine aux enfants servent essentiellement à se donner bonne conscience. On colle une heure les élèves devant les vidéos, on suscite un minidébat, et chacun rentre chez soi. On ne pénètre pas dans le vif du sujet. On ne demande pas : « Et vous, avez-vous subi du harcèlement ? » Tu t'imagines lever la main devant tout le monde en gémissant : « Oui, moi, j'en ai bavé » ?

Il n'y a pas de structure, pas de lieu d'écoute. Juste un numéro à rallonge, impossible à mémoriser, 0 808 807 010, que personne ne connaît, le même pour tous les mineurs de 5 à 18 ans. À 5 ans, on n'a pas le téléphone. On ne sait pas verbaliser ce genre de souffrance. À 13 ans, quand on en est victime, on hésite à appeler une voix qu'on ne connaît pas. Et puis les numéros en 08, on les retrouve dans les factures détaillées. On a peur de se faire repérer, pister.

Ce numéro est intitulé « Stop harcèlement ». C'est mieux dit que « Jeunes Violence Écoute » (0 808 807 700). Le harcèlement est une violence, évidemment, une série de violences. Mais souvent, il s'agit de violences psychologiques à répétition. Les élèves qu'on ne frappe pas, qui ont honte d'être la cible de moqueries ne s'identifient pas à des victimes de violences. Il faut prononcer les mots précis, justes.

Contre le cyberharcèlement, il y a tout de même un numéro vert, depuis peu, gratuit et anonyme, le 0 820 200 000. Quant aux vidéos diffusées dans le cadre des campagnes de sensibilisation, elles me posent un autre problème, choquant à mes yeux. J'aimerais que tous

les parents les visionnent aussi attentivement que moi. Ils seront frappés par un fait, j'en suis certaine : dans ces films, il n'y a pas d'adulte. Ils sont absents, effacés du paysage. C'est tout de même révélateur d'une sorte d'abandon généralisé, de démission de l'encadrement et du monde adulte.

Je les ai revues, ces vidéos, après ton décès. D'abord, je les trouve trop stigmatisantes. Les victimes, ce sont « le gros » ou « la pute », du moins ceux que les autres traitent comme tels. Mais la question n'est pas qu'il soit gros ou qu'elle soit sexy. On n'insulte pas, un point, c'est tout.

Bref, par exemple dans le film sur cette élève dite « la pute » – on dirait ton histoire –, les gamins sont dans la cour mais on ne voit pas un adulte, pas un surveillant. Dans la salle de classe, on ne voit pas de professeur. En clair, on nous décrit un monde dans lequel l'adulte n'existe pas, ne protège pas. On se croirait en pleine rue, ou dans un hall d'immeuble. Cela signifie : « Débrouillez-vous entre vous ! »

Et maintenant, on nous répète : « Brisez la loi du silence ! » Voilà le slogan de ces campagnes. Mais commencez, vous, les profs, vous, les responsables, par la briser ! Faites le ménage chez vous, ne vous repliez pas dans le corporatisme lorsque l'un d'entre vous s'abstient de bouger le petit doigt face au spectacle d'un enfant harcelé. Exigez qu'on vous soutienne face à ce phénomène scandaleusement dangereux : réclamez un numéro dédié, une salle pour discuter, le droit d'accompagner un élève à la gendarmerie. Rien n'est prévu.

Ce n'est pas à l'élève de briser la loi du silence, tu le sais, toi, Marion. C'est à l'adulte d'intervenir et de clamer : « C'est interdit ! Tolérance zéro ! »

L'hypocrisie mine ces invitations maladroites à la prise de conscience collective. Ton père et moi, nous avons brisé la loi du silence. Le système scolaire nous a répliqué : « Dégagez, laissez-nous travailler, fichez-nous la paix. » Nous avons brisé la loi du silence en demandant pour toi un changement de classe. On nous a répondu, en gros : « On sait gérer, ne vous occupez pas de ça. » Nous avons brisé la loi du silence après ton suicide. On nous a répondu : « Vous dites n'importe quoi, il ne s'est rien passé. »

Toi, Marion, avant de mourir, tu as eu le courage de briser la loi du silence. Tu as pris la peine d'écrire une lettre, de décrire ce que tu ressentais, et même de t'excuser. Tu as donné les noms. Tu as expliqué que leurs insultes allaient trop loin. Et le collègue fait comme si ça n'existait pas. Le principal chuchote aux autres parents qu'il y avait « un problème avec la famille » !

On ne t'a pas écoutée vivante, on refuse de t'entendre morte. On fait comme si tu n'avais pas laissé de lettre, toi qui as écrit : « Je vous dis ce que j'ai sur le cœur même si aujourd'hui mon cœur ne bat plus. »

Mais tout le monde s'en fiche, de ton cœur. Tout le monde s'en fiche qu'il ne batte plus.

Oui, je m'emballe. La fureur me reprend quand je pense à l'indifférence dont tu es l'objet, dont nous, ta famille, sommes l'objet. Mais pourquoi ces gens s'occupent-ils d'enfants, si ton sort leur est bien égal ?

Tu es allée à l'école la fleur au fusil, sourire aux lèvres. Tu en es ressortie morte. Sans les honneurs. Sans rien, comme une pauvre.

Donc leurs campagnes me laissent plutôt sceptique. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Ils sont en constante augmentation. Cela veut bien dire que leur prévention n'est pas efficace. On m'objectera que les chiffres augmentent parce qu'on identifie mieux ce fléau qu'autrefois. J'ai du mal à acheter cet argument.

Selon les dernières enquêtes officielles, 10,1 % des élèves interrogés déclarent avoir été victimes de harcèlement, 7 % sévèrement ou très sévèrement, soit 1 enfant sur 16.

C'est énorme : 10 % de 12 millions d'enfants scolarisés, cela fait tout de même plus de 1 million d'élèves qui, au lieu de suer sur leurs devoirs, transpirent à l'idée qu'on va leur faire un croche-pied ou qu'on va les mettre en boîte. La moitié d'entre eux se plaignent de subir des insultes, 39 % un surnom méchant, 36 % des bousculades, 32 % une mise à l'écart, 29 % des moqueries visant leur bonne conduite en classe, 19 % des coups, 5 % une caresse ou un baiser forcé, etc.

Chez les collégiens, m'a dit Éric Debarbieux, 15 % des enfants se disent harcelés, et 40 % parmi les bons élèves ! Voilà le pic, énorme, entre 11 et 16 ans, c'est l'âge de tous les dangers dans un établissement scolaire. Selon un rapport rendu en septembre 2014 par Unicef France, 31 % des plus de 15 ans déclarent avoir été harcelés au collège et au lycée. Et 16 % des élèves interrogés se plaignent d'avoir été lynchés sur le Web.

À ce propos, Marion, la nouvelle ministre de l'Éducation nationale, Najat Vallaud-Belkacem, a cité la même enquête Unicef, après la rentrée scolaire de l'automne 2014, pour se féliciter de la proportion d'ados déclarant se sentir en sécurité à l'école. Comment peut-on se réjouir de ces 86 % de satisfaits quand cela signifie que 14 % des élèves ne se sentent pas en sécurité ? 14 %, si je ne me trompe pas, c'est 1,7 million d'enfants.

Selon d'autres sources officielles, 40 % des élèves français déclarent avoir été victimes de cyberharcèlement, c'est-à-dire d'une agression en ligne. Le partenariat mis en place en 2011 entre Facebook et l'Éducation nationale n'intervient que sur les cas les plus lourds de récurrence et n'aurait suscité qu'une cinquantaine de fermetures de comptes en deux ans.

Il faut d'abord s'interroger collectivement sur les ressorts du harcèlement entre élèves. Je pense qu'au-delà des motivations adolescentes de la chasse en meute, ce genre de pratique est encouragé par le sentiment d'impunité dont les enfants sont pénétrés.

Ces mots-là ne sont pas à la mode, et pourtant je voudrais dénoncer le laxisme régnant dans les collèges, nourri par le relatif désenchantement ressenti par nombre d'enseignants. Ce n'est pas une affaire d'individus. Il y a des profs formidables. Mais quand on se heurte à l'indifférence des responsables, à l'inertie de l'administration, au corporatisme des collègues, on finit par se laisser gagner par le fatalisme.

Oui, les élèves qui dépassent les bornes se croient tout permis. Mais qu'y puis-je personnellement, se disent les enseignants désabusés, si les conseils de discipline sont rares, les sanctions exceptionnelles ?

Quand un enfant est maltraité par ses camarades au point de se bloquer, de se refuser à retourner en classe, de désertier, il a deux solutions : se plaindre, au risque d'aiguillonner l'hostilité des autres, ou se taire. En ce cas, le risque est grand qu'il soit tenté de fuir, par le suicide, comme toi, ou en tournant le dos à l'école, en « décrochant », comme on dit aujourd'hui en faisant semblant d'imaginer qu'il s'agit d'un fléau moderne venu de nulle part.

Voilà, Marion, tu aurais dû « décrocher », toi aussi. Mais tu étais trop bonne élève. Tu n'avais pas envie de perdre ton temps, ni de nous décevoir.

Bref, clairement, c'est à la victime de dégager, aux parents de se démener pour trouver une école privée, ou de déménager. C'est comme dans les cités et les quartiers. Je sais de quoi je parle, j'y ai grandi. Toi qui bosses comme un chien pour payer un loyer, c'est toi qui dois partir si tu ne supportes plus d'avoir des gars au pied de l'immeuble qui trafiquent leur drogue, fument dans les caves et se fichent de tes gosses s'ils ne font pas comme eux. Dégage, t'es en zone de non-droit !

Oui, tu étais trop bonne élève. Si tu avais été mauvaise, on m'aurait peut-être convoquée. Je te soupçonne même d'avoir tout fait pour te faire virer, les derniers jours. Parce que si tu te fais virer, t'es pas une

balance, n'est-ce pas ?

J'ai découvert après ta mort, en lisant le second carnet de correspondance, celui que tu nous as caché, que tu répondais en classe, que tu arrivais très en retard, que tu avais triché. En fait, tu aurais mérité un avertissement.

Mais non, personne ne nous a prévenus du fait que tu avais subitement changé de comportement. J'en ai parlé au principal, quand je l'ai rencontré le 15 avril 2013. Lorsque je lui demandé si tu avais accumulé les retards, il a répondu que non. Avais-tu changé d'attitude vis-à-vis des profs ? Non, non. C'est-à-dire qu'il nous a soutenu en face le contraire de ce qui était écrit dans ce fameux carnet de correspondance que tu signais à notre place depuis quelques semaines.

Oui, quoi qu'il en dise, toi aussi, tu as cru que c'était la solution : dégager, d'une manière ou d'une autre. Tu as choisi la pire.

Le harcèlement commence dès l'école primaire, pour certains. Il vise les gros, les petits, ceux qui ont une autre couleur de peau, un défaut de langage, des dents de travers, ou encore, comme toi, Marion, des lunettes qui t'ont valu d'être traitée d'« intello », dans leur bouche une injure aussi grave que « bouffonne ».

Quand on arrive au collège, en 6^e, tout se conjugue. À cet âge, vous êtes tous mélangés, ceux qui ont envie de travailler, ceux qui ont du mal, ceux qui ont besoin de bouger ou de tchatcher, incapables de se concentrer. À la fin de la 3^e, ça ira mieux. Vous serez dispatchés, orientés en fonction de vos goûts et de vos capacités. Mais en attendant, vous voilà noyés dans le grand méli-mélo du collège unique.

Là, soudain, tu as un téléphone mobile, un accès à Internet, et un sentiment d'hyperpuissance face à l'univers, sentiment qu'éprouvent aussi certains adultes sans frein. Derrière l'écran, sous ton pseudo, tu fais ce que tu veux. Tu balances des énormités, comme les adultes qui assassinent des femmes ou des hommes politiques à coups de piolets verbaux. Internet, c'est comme la voiture. Certains, si tu leur mets un volant entre les mains, deviennent fous et s'en servent comme d'une arme.

Alors, quand on semble s'étonner et qu'on me demande d'un ton un brin suspicieux pourquoi tu n'avais pas eu la permission d'ouvrir un compte Facebook au début de l'année comme tes camarades, j'en reste bouche bée. L'étonnant n'est pas notre attitude, mais celle de la société. La loi interdit l'ouverture d'un compte Facebook aux moins de 13 ans, va-t-on nous reprocher de la respecter ?

Si un jour tu m'avais suppliée de conduire ma voiture à 15 ans sans

permis, j'aurais dit non de la même façon. La loi dit 18 ans, je n'y peux rien mais c'est comme ça, même si tu avais été prête. Comment peut-on laisser un enfant ouvrir un compte Facebook à 9 ans, comme j'en connais ? Il suffit d'inscrire la date de naissance de son choix. Nul ne contrôle.

Voilà le problème. Il n'y a pas de contrôle. Chacun met les photos de son choix, fait ce qu'il veut, c'est soirée déguisée toute l'année, or nous avons affaire à un système de prédateurs.

Par ailleurs, les téléphones sont en principe bannis dans l'enceinte du collège. Il faudra m'expliquer pourquoi tes camarades ont pu t'envoyer de là-bas des messages, comment tu as pu me téléphoner des toilettes de l'établissement. Il faudra m'expliquer pourquoi on peut admirer des photos du collège sur les comptes Facebook des élèves, des photos de la cour de récréation, de la cantine, et même des toilettes. Cela signifie bien que chacun fait ce qu'il veut. Faute de surveillance, faute de barrières.

Quand je plaide pour une « tolérance zéro », je veux dire qu'une seule insulte doit être relevée par un rapport. La deuxième doit valoir un passage en conseil de discipline, la troisième une exclusion de l'établissement. Moi, quand je vais au boulot, si je traite une collègue de « connasse » ou de « pute » en pleine réunion, la direction des ressources humaines me convoque et on me donne mes cartons. L'incroyable est que l'on protège mieux les adultes que les enfants. Le harcèlement moral entre collègues et même entre époux est puni par la loi. Mais, jusqu'à tout récemment, rien n'était prévu pour les élèves. Alors qu'un enfant est plus fragile qu'un adulte, on le privait de recours.

Un pas dans la bonne direction a été fait avec la loi du 4 août 2014 « pour l'égalité réelle entre les femmes et les hommes ». L'un de ses articles (art. 222-33-2-2) crée dans le Code pénal l'infraction générale de harcèlement : « Le fait de harceler une personne par des propos ou des comportements répétés ayant pour objet ou pour effet une dégradation de ses conditions de vie se traduisant par une altération de sa santé physique ou mentale est puni » de un an à trois ans d'emprisonnement et de 15 000 à 45 000 euros d'amende. Le texte vise même l'usage dévoyé des réseaux sociaux, considéré comme une « circonstance aggravante ». Tu vois, Marion, même si c'est trop tard pour toi, les choses commencent à bouger.

Je rêvais d'une loi explicite classant le harcèlement scolaire dans les délits et le sanctionnant comme tel. Dans l'exposé des motifs du texte voté le 4 août 2014, le harcèlement « notamment en milieu scolaire » est évoqué. C'est déjà une victoire. Espérons que les parquets et les

juges s'empareront de ce texte pour l'appliquer.

Je ne te cache pas, Marion, ma déception quand j'ai vu la ministre de l'Éducation nationale, le 16 novembre 2014 sur la chaîne parlementaire, rester sans réaction face à une journaliste déplorant que le harcèlement scolaire ne soit pas un délit. Au lieu de la corriger, Najat Valaud-Belkacem a préféré éluder et parler de prévention. À croire qu'elle ne souhaitait pas faire de publicité à la loi, ou qu'elle ne la connaissait pas. Pourtant, elle ne pouvait l'ignorer puisqu'elle avait été votée à la faveur d'un amendement, dans le cadre d'un texte antisexiste qu'elle avait initié, revendiqué comme une avancée, quand elle était ministre des Droits des femmes.

Stupéfaite, je suis allée consulter le site officiel de l'Éducation nationale. Plus de trois mois après le vote de la loi, aucune mention n'était faite de ce nouveau délit désormais applicable en milieu scolaire. Rien non plus dans la circulaire de rentrée adressée par la ministre au personnel de l'Éducation nationale. À se demander si ces derniers ont été informés.

Une loi était nécessaire, car si on compte uniquement sur le bon vouloir du chef d'établissement, on diminue les chances de voir le phénomène régresser. Car il n'a pas intérêt à déclarer qu'il a des problèmes. Ses primes et son avancement sont fonction de la bonne tenue du collège. À l'inverse, si on inscrivait dans les objectifs d'un principal la réduction du nombre de harcelés, la mise à l'écart des harceleurs, l'organisation d'une politique ad hoc, alors oui, il aurait une prime. Comme au bureau !

Si je suis principal et que je répercute les problèmes de harcèlement entre élèves que je dois gérer au collège, je me tire une balle dans le pied. Cela signifie que je me laisse déborder. Je risque de perdre une prime ou d'être muté. Donc je préfère minimiser ou dire que tout va bien.

Le 15 avril, quand on a rencontré le principal, la personne de l'académie qui nous a accueillis a soupiré : « On ne comprend pas, c'est un collègue tranquille ! »

J'ai sursauté : « Vous plaisantez ? Ma fille est morte et vous appelez ça un collègue tranquille ? » Ils sont dans le déni total. Et ils sont confortés dans leurs positions par la certitude d'être à peu près indéboulonnables, bien à l'abri derrière leur droit de réserve. Puisqu'on m'oppose ce « droit de réserve » quand je pose des questions.

Il faut cesser d'édulcorer. Il faut regarder la mort en face. Je sais ce que c'est de voir quelqu'un mourir, et je ne veux plus qu'un parent ait

à vivre ce que j'ai vécu. C'est désormais mon combat.

1. Keen'V, « Petite Émilie », tiré de l'album *La vie est belle* (Yaz, Universal, 2012).

Agir, vite agir

« Un problème de santé publique »

On ne peut pas crier, comme les gamins : « Ouais, le harcèlement, c'est nul ! » D'accord, mais après ? Il faut proposer des solutions. À mon niveau, je veux me battre autant que je le peux pour en trouver.

Lorsqu'il y a eu des morts dans le cadre des bizutages, Ségolène Royal, ministre déléguée à l'Enseignement scolaire de 1997 à 2000, a monté un projet de loi pour lutter contre ces pratiques archaïques et barbares et l'a fait voter. C'est dire si, quand on veut, on peut.

D'abord, il ne faut pas se tromper. Il ne s'agit pas de s'attaquer aux violences à l'école, mais bien à toutes ces dimensions du harcèlement entre pairs qui débordent de l'enceinte scolaire. Généralement, les élèves ciblés sont poursuivis aussi dans la rue, sur leur compte Facebook, par texto, tous les moyens sont bons.

Le phénomène du harcèlement est devenu grave et dangereux car il n'est plus circonscrit à l'école. Il n'est plus question, pour une petite victime, de se reposer à la maison, de respirer, de se libérer un peu. Au calme, on peut éventuellement se confier à ses frères et sœurs, à ses parents. J'imagine que ce doit être très difficile de retourner en classe quand on n'a pas pu, à la maison, prendre du recul, relativiser, reprendre des forces. Car les SMS pleuvent, les messages sur Facebook mitraillent, la bagarre continue, toute la nuit s'il le faut.

« L'Éducation nationale a le devoir de protéger les élèves et les personnels contre tous types de violences, y compris ces violences de tous les jours qui, bien que moins visibles, sont elles aussi causes de souffrance et sont souvent à la source des événements les plus tragiques » : voilà la politique officielle annoncée dans le cadre de la « refondation de l'école » décrétée par le ministre Vincent Peillon à la rentrée 2013. Un demi-millier d'assistants de prévention et de sécurité

ont été recrutés parmi le personnel des établissements scolaires depuis novembre 2012. Qui sont-ils ? Où sont-ils ?

Pas étonnant qu'ils soient invisibles. 500 personnes formées à la lutte contre la violence pour 64 000 établissements scolaires et 12 millions d'élèves, hélas, c'est anecdotique.

Il ne faut pas abandonner les enfants à leur solitude face aux harceleurs, à la lâcheté des copains de classe qui n'osent s'élever seuls contre un groupe de ricaneurs qui prend le pouvoir. Il ne faut pas attendre qu'il y ait un mort pour bouger. Éteindre les incendies, c'est bien. Mais il vaut mieux faire en sorte qu'il n'y en ait pas.

Dans les lieux publics, on installe des engins qu'on nomme des détecteurs de fumée. Si on pouvait avoir des détecteurs de harceleurs et des détecteurs de harcelés, ce serait un bon début. Il faut inventer ça, et la sirène qui se met en route en cas de feu.

Aujourd'hui, les enseignants, les surveillants, tous ceux qui encadrent les enfants à l'école ne sont pas outillés pour renifler le drame qui couve. On pourrait avoir des personnels spécialement instruits, qui tourneraient dans les écoles. Des infirmières scolaires, par exemple, qui sauraient susciter les confidences, percevoir le mal-être des enfants en détresse. On pourrait organiser des permanences dans les maisons des jeunes. Il faudrait former tous les éducateurs, quelle que soit leur spécialité, les sensibiliser au problème, les aider à repérer les conflits trop inégaux. Certains, comme les éducateurs sportifs, sont bien placés pour déceler les gamins fragilisés. Il y a des signaux. Il faut les connaître.

Il faut savoir que le harcèlement peut prendre la forme de violences physiques ou psychologiques. Dans le premier cas, il n'est pas trop compliqué de les détecter si l'on est vigilant : ce sont des coups, des jets d'objets, des gestes ou des jeux dangereux exercés sous la contrainte, comme le petit pont massacreur, ce lynchage éclair en commando, ou le *happy slapping*, ces « claques joyeuses » assénées sous l'œil d'un téléphone et diffusées ensuite sur Internet. Dans le second cas, il s'agit plutôt d'insultes répétées, d'ostracisme délibéré, de mise en quarantaine, de menaces, de chantage, de rumeurs calomnieuses. Parfois, bien sûr, les harceleurs conjuguent les attaques physiques et les sournoiseries psychologiques.

Le collège, j'insiste, est le lieu de tous les dangers. En maternelle ou à l'école élémentaire, l'enfant passe la journée entière sous la houlette d'un maître, qui peut remarquer un changement de comportement. Parfois, il le suit à la cantine, dans la cour de récréation, en sortie. Il peut constater si l'enfant se replie sur lui-même, est rejeté par les

autres, a du mal à jouer ou à manger. En revanche, au collège, l'élève change de professeur d'une heure à l'autre. Dans certaines options, il ne voit pas l'enseignant pendant quinze jours. Les profs ont beau être pleins de bonne volonté, le système est tel qu'ils ne savent pas ce qui se passe pendant l'interclasse, dans les couloirs, dans la cour, ni à la cantine. Ils sont encore plus absents des vestiaires, ce terrible huis clos auquel les profs de gym n'ont pas accès, et dans lequel tu t'es sentie piégée, Marion, semble-t-il. En primaire, on peut faire de la prévention et de l'accompagnement. Mais comment avoir l'œil sur les collégiens ? Il y a peut-être un remède à cet écueil, qui permettrait de réduire les risques : organiser les cours de telle sorte que les enfants ne changent pas de classe, et passent leur journée dans la même salle. Ce sont les profs qui iraient d'une pièce à l'autre. Cela éviterait les poursuites dans les couloirs, et limiterait les prises à partie d'un élève isolé par un petit groupe. Cela contraindrait les enfants à se tenir car, dès qu'un cours est terminé, le suivant commence. Et on en finirait, en outre, avec les retards en classe, les bousculades dans les escaliers, et les déchaînements collectifs dans les couloirs.

Dans certains établissements scolaires privés, l'emploi du temps des collégiens est conforme à ce qui se passe à l'école élémentaire. En gros, les élèves ont cours de 9 heures à 16 heures. Là aussi, on réduit le risque pour les enfants de devoir partir seuls à 15 heures et de se retrouver coincés au bout de la rue par leurs harceleurs.

Il me semble aussi que les enseignants devraient se retrouver tous les quinze jours pour faire le point sur chaque classe. En confrontant leurs jugements, en croisant leurs impressions, ils auraient une chance de repérer un élève en détresse, et pourraient mieux le protéger ou l'aider, en sanctionnant ceux qui lui font du mal.

Car enfin, je ne comprends pas pourquoi on n'impose pas une tolérance zéro face aux comportements inappropriés et aux entorses caractérisées à la discipline. Il y a des règles à observer, pour que tout groupe humain fonctionne harmonieusement. En l'occurrence, en relâchant l'exigence de discipline, on livre les plus faibles des enfants à la loi de la jungle. Les plus forts, les plus bêtes, les moins bosseurs gagnent, quel dommage !

Cette discipline devrait s'accompagner d'un rappel régulier de la nécessité de manifester de la bienveillance à l'égard d'autrui, quel que soit son niveau scolaire, culturel ou social, quel que soit son physique ou sa couleur de peau, quel que soit son caractère ou ses difficultés personnelles. Nous sommes tous différents. C'est notre richesse collective. On pourrait créer un système de tutorat à l'intérieur des établissements scolaires, afin que chacun bénéficie de l'aide d'un

grand, ou d'un plus fort scolairement. Pourquoi pas un coaching interélèves ? La cohésion du groupe, le sens de l'équipe en seraient renforcés.

Mais attention, l'adulte doit être présent, très présent, toujours présent dans la classe et dans la tête des élèves. Le professeur principal, en particulier, ne doit pas être là seulement pour paraître au conseil de classe et toucher sa prime de 300 euros par mois !

Oui, j'en appelle aux adultes. Souvenez-vous de la Coupe du monde de football en 2010. Raymond Domenech a laissé partir en vrilte son équipe, des individualités ont pris le pouvoir sur le groupe. L'un des joueurs a été victime de harcèlement, à l'époque. On se fichait de lui dans les vestiaires, sous prétexte qu'il était beau gosse, le chouchou des médias. Le nouveau coach, Deschamps, a pris les meilleurs et s'est débarrassé des joueurs qui cassaient l'ambiance, aussi bons fussent-ils, et le Mondial de 2014 s'est bien passé : les footballeurs se sentaient libres, quelqu'un tenait la barre. C'est pareil dans une classe. Les profs principaux devraient s'inspirer des sports collectifs.

Il faut déminer les phobies scolaires, qui sont souvent le fruit d'un harcèlement doublé, pour celui qui le subit, d'un sentiment de solitude déchirant. Il est criminel de laisser un enfant se cacher chez lui, sombrer dans l'anorexie ou la boulimie, se désintéresser de ses études, chercher une échappatoire dans la drogue, se sentir nullissime, glisser dans la dépression.

Quand un enfant de la République meurt de trop de souffrances à l'école, c'est chacun d'entre nous qui meurt, c'est notre jeunesse, notre avenir, notre pays ! On ne peut pas inscrire *Liberté Égalité Fraternité* au fronton des écoles et laisser des enfants se faire insulter ou maltraiter à l'intérieur.

Ces valeurs républicaines, ton père et moi te les avons enseignées, comme à Clarisse et bientôt à Baptiste, dès qu'il sera en âge de comprendre. Nous vous avons répété que réussir à l'école, c'était une façon de réussir sa vie, d'être valorisé. Quand j'étais petite, on recevait des bons points, c'était très gratifiant. Aujourd'hui, hélas, réussir à l'école, aux yeux de beaucoup d'élèves, c'est être populaire, avoir des potes, comme au Club Med.

Le redoublement est passé de mode, ça coûte trop cher, il est même question de le supprimer. À l'heure où j'écris, je crois qu'on n'a le droit de redoubler qu'une fois en cours élémentaire et une fois au collège. On fait passer en 6^e des enfants dont on est fatigué à l'école primaire, et d'autres arrivent en 3^e avec un niveau de CM2, personne n'en veut à la sortie. Ce sont des laissés-pour-compte, des gosses

abandonnés au bord de la route.

Certes, on a mesuré qu'un redoublant ne progressait pas forcément. Mais parce qu'il n'est pas pris en charge comme un redoublant ! On ne les aide pas à combler leurs lacunes. Ils regardent le film sans avoir les lunettes pour le voir, et ils ne comprennent pas plus la seconde année que la première. Il faudrait leur offrir un soutien particulier, et leur expliquer que le redoublement n'a rien de dégradant en soi : c'est une chance, ce devrait être une chance qu'on leur offre.

Ces enfants-là se retrouvent parfois rejetés par les autres. Quand ils ont un tempérament de caïds, ils finissent nimbés de l'aura de ces losers à succès chez qui se recrutent les harceleurs en chef.

On se sent piégé, quand on est parent et qu'on tient à inculquer des valeurs à son enfant. Piégé par la télé. Certaines séries anglo-saxonnes mettent en scène des adolescents adeptes de comportements extrêmement dangereux : relations sexuelles non protégées, tournantes, alcool, défonce, on est en train de détruire toute une jeunesse, dans ces séries où les filles rivalisent dans les cancans et la compétition stupide, qui est la plus belle, la plus moche. Autant dire que l'intelligence et le travail ne sont pas au top des valeurs les plus encensées !

C'est un monde sans repères. Un monde où si tu n'as pas Facebook avant 13 ans et si tu ne fumes pas du shit comme tout le monde, tu n'as pas réussi ta vie ! Tu te souviens, Marion ? Tu as dû invoquer tes problèmes d'asthme pour échapper à la cigarette ! Et tu te sentais nulle parce que tu n'avais pas, comme les autres, un sac Longchamp.

Un monde dont les princesses sont des *bitches*, un monde dont des escort-girls ou des actrices pornos sont les stars, deviennent les égéries des couturiers et font de l'audimat sur les plateaux de télé branchés. Il faut arrêter de faire croire aux ados que c'est ça, réussir sa vie !

Si j'ai voulu créer une association, ce n'est pas dans le but de refaire le monde, bien sûr. Mais, à ma mesure, avec l'aide de tous ceux qui voudront nous soutenir, j'espère pouvoir offrir aux parents, aux élèves, aux enseignants quelques idées et des outils pour tenter d'enrayer ce fléau du harcèlement entre enfants qui, lorsqu'il se solde par des drames, doit être considéré comme un problème de santé publique.

J'aimerais pouvoir développer des campagnes réalistes, avec de vrais élèves. J'aimerais pouvoir les doter de prix – des prix Marion Fraisse, en ton souvenir – afin de doper l'imagination des uns, le talent des autres. J'aimerais créer un prix récompensant les établissements

scolaires qui se démènent pour développer la cohésion en leur sein, par des voyages, des réunions, une politique active et explicite condamnant les délires de bandes en quête de boucs émissaires.

J'aimerais monter des partenariats avec des établissements scolaires ou, pourquoi pas, avec des grandes marques de fournitures scolaires, cartables, cahiers, classeurs, agendas, etc. Et si toi, collégien ou lycéen, tu affiches sur ton dos un slogan anti-harcèlement, tu n'es plus le naze de service, mais au contraire, tu deviens un mec cool, tu agis dans le bon sens, tu es dans le positif, c'est la classe. Tu vas même recevoir un prix, si tu as eu une bonne idée.

Et si toi, victime de harcèlement, tu vas expliquer ton problème dans un établissement scolaire qui joue le jeu, tu ne seras plus une balance, le principal sera derrière toi, des associations te soutiendront, des pédopsychiatres interviendront. Il faut travailler avec les radios de jeunes, monter un festival comme Solidays. Bref, il faut démoder le harcèlement, instiller l'idée que ce genre de comportement est nul, dangereux, barbare et plouc. Il faut dénoncer les harceleurs, les mettre hors jeu. À quoi ça rime de prendre un garçon ou une fille pour souffre-douleur et de s'acharner contre cet élève, de se gaver de sensations fortes sur son dos, de ne plus le lâcher ? Où est le plaisir ? Le plaisir de marquer son territoire, comme les chiens ? Le plaisir de se sentir puissant, plus fort que les autres ? À quatre ou cinq contre un ou une, ce n'est pas sorcier de se sentir fort. Mais c'est une illusion. Car en fait, c'est le contraire, un gros aveu de faiblesse, une terrible preuve de lâcheté individuelle.

Si j'avais été le principal de ton collège, j'aurais présenté mes condoléances, je me serais confondu en excuses, j'aurais proposé ma démission ou, au contraire, j'aurais tenté de transformer l'établissement en collège pilote. J'aurais placardé une grande photo de Marion, pour qu'on ne l'oublie pas, pour que son histoire serve de leçon. Chaque jour, les enfants passeraient devant le portail. Comment réparer collectivement une telle absurdité ?

Le principal ne voulait même pas te consacrer une minute de silence. « Il faut tourner la page, la vie continue », aurait-il déclaré le lendemain de ta mort, comme un mot d'ordre. Ce sont les élèves qui auraient insisté pour qu'on t'offre cette minute de silence.

« La vie continue », disent-ils. Mais ce qui a continué, au collège, c'est le harcèlement. Une collégienne a été prise à partie dans les vestiaires par des élèves armés d'un briquet et d'un déodorant en spray : « On va faire de toi un chalumeau », auraient-ils lancé. Romain

a été traîné à terre par les cheveux. La photo, postée sur Internet, semble avoir été prise dans les toilettes de l'établissement.

Certains pays se bougent avec succès sur ce thème. Grâce à une politique déterminée, la Finlande a divisé par trois le nombre de faits de harcèlement en quinze ans. La Suède et le Canada sont parvenus à réduire le taux de conduites à risques chez les jeunes. Dans les pays anglo-saxons, des chefs d'État comme Barack Obama ou David Cameron ont pris la parole sur ce sujet et des personnalités comme Kate Middleton sont sorties du silence, par militantisme, pour dire : « Moi aussi, j'ai été victime de harcèlement. »

Il faut s'inspirer de ces initiatives étrangères et cesser de se contenter d'un discours moralisateur jamais suivi d'effets. Expliquer aux élèves que c'est mal de harceler autrui, cela ne suffit pas. Un peu comme ces parents qui répètent à leur enfant : « Ce n'est pas bien, si tu continues, attention, tu vas être puni », et ne passent jamais à l'acte. Si on ne sanctionne jamais, l'enfant s'installe dans le défi et le n'importe quoi.

Quand la dernière campagne contre le harcèlement scolaire a été présentée, le ministre de l'Éducation a pris la parole, c'était bien. Mais pourquoi Fleur Pellerin, alors en charge du numérique, n'a-t-elle pas contacté Facebook, Google et compagnie, pour les mobiliser ? Pourquoi le ministre de la Jeunesse n'est-il pas monté au créneau ? Pourquoi le ministère de la Culture n'invente pas un projet sur ce thème, irriguant les établissements scolaires ? Pourquoi la ministre des Affaires sociales n'était pas à la tribune alors que le suicide est la première cause de mortalité des moins de 25 ans et qu'on peut en attribuer une partie au harcèlement ? Pourquoi le président de la République ne s'empare pas de cette cause ? Pourquoi un problème de santé publique serait-il endossé par le seul ministère de l'Éducation ?

Quand cette campagne, la deuxième du genre, après celle que lança en 2012 le ministre d'alors, Luc Chatel, fut mise en scène par Vincent Peillon en novembre 2013, notre avocat – je devrais dire « ton » avocat – a livré un commentaire cinglant au monde.fr qui le sollicitait. Il a expliqué qu'il jugeait « cruellement ironique que l'Éducation nationale propose cette campagne aujourd'hui alors que les trois courriers envoyés à Vincent Peillon, pour demander une enquête administrative ayant vocation à éviter d'autres drames, sont restés lettre morte, sans aucune réponse ni accusé de réception ».

Comme tu vois, Marion, nous avons été si bouleversés, désespérés, indignés par les conditions de ton départ que j'ai du mal à me

contenter du soutien qu'on m'a accordé du bout des lèvres. Alors que ta mort nous est apparue comme un scandale méritant des réactions solennelles, il m'a fallu parfois écrire, insister, supplier presque, pour qu'on daigne répondre à mes lettres, quand on y a répondu.

Je ne peux m'empêcher de songer que si tu avais été la fille d'un cacique du parti au pouvoir, d'une star de la télé ou d'un ministre, ton sort aurait fait couler beaucoup plus d'encre et de larmes publiques. Je ne peux m'empêcher d'avoir le cœur serré quand je vois le meurtre d'une enseignante bouleverser, à juste titre, les représentants de la nation mais pas ta mort, Marion.

Nous appelions de nos vœux le vote d'une loi pénalisant le harcèlement entre élèves. Je l'ai dit publiquement. Crois-tu qu'un député nous ait contactés pour soutenir cette idée, ou en débattre avec nous ? Non. Rien. Aucune réaction. À l'heure où j'écris, une loi existe. Mais il semble que tout le monde s'en fiche.

Il me faut décrire cette sensation que j'ai éprouvée de me heurter à des murs institutionnels. Peut-être attendais-je trop de l'administration du collège, du rectorat, du ministère, du gouvernement. Peut-être.

Mais leurs réponses m'ont fait l'effet, presque à chaque fois, de coups de poignard. Il y manquait l'humanité qui nous aurait apaisés, et la détermination à s'attaquer, au-delà de ton cas, au fléau du harcèlement, qui aurait donné un écho à ta lettre et, si c'est possible, un sens à ton geste.

La première lettre, je l'ai déjà dit, ton père et moi l'avons adressée à François Hollande et à Vincent Peillon dès le 19 février 2013. Nous détaillions les informations dont nous disposions à ce moment-là, six jours après ta mort. Nous évoquions aussi ton frère et ta sœur :

Nous avons deux autres enfants et nous devons les protéger, leur démontrer que vous allez prendre les sanctions disciplinaires et nous accompagner pour punir ces harceleurs. Vous ne pouvez protéger ces personnes qui ont, par leur négligence et leur silence, poussé Marion à mettre fin à ses jours.

En conclusion, nous leur lançons un véritable appel au secours :

Il en est de votre devoir et de votre responsabilité, monsieur le président Hollande et monsieur le ministre Vincent Peillon, de faire diligence pour sauver nos enfants. Pour Marion, il est trop tard et c'est très regrettable mais tout est encore possible pour d'autres. Agissez !

Le 10 avril 2014, j'ai de nouveau adressé une supplique au président de la République, avec copie au ministre des Droits des femmes, au ministre de la Santé et au ministre de l'Éducation, alors Benoît Hamon. Celui-ci a fini par me répondre trois mois plus tard par une

missive froide et distante, après que j'ai inondé de coups de téléphone son cabinet et celui de François Hollande. Je leur expliquais que je venais de découvrir que, dans ses courriers à ses supérieurs hiérarchiques, le principal de ton collège me surnommait la « détractrice ». J'étais scandalisée, tu imagines, anéantie.

J'avais aussi découvert que la responsable pour le collège – et pour ta classe ! – de la liste libre des représentants de parents d'élèves avait envoyé un courrier de soutien au principal. Nous l'avons vécu comme une trahison. Une élue que je pensais au service des parents. Mais il n'en est rien.

Le plus pénible n'est pas là. Il est dans la réponse du rectorat qui, en retour, remercie de son soutien cette représentante des parents d'élèves.

Enfin, je leur rapporte dans cette même lettre du printemps 2014, un an après ta mort, que le principal de ton collège évoque dans un courrier adressé au ministre et au rectorat ma « douleur télégénique », histoire de disqualifier mes interventions médiatiques et ma quête de vérité. Il fallait que ces hauts responsables sachent à quel point notre démarche a déclenché un pur réflexe corporatiste et une campagne de dénigrement à notre encontre.

Alors que nous, parents endeuillés, rien ne nous est proposé pour nous aider dans notre combat quotidien qui relève trop souvent de la survie. Je n'ose imaginer, monsieur le président, monsieur Benoît Hamon, madame Vallaud-Belkacem, madame Marisol Touraine, que vous puissiez cautionner tout cela.

Le mathématicien Cédric Villani, récemment, affirmait sur France Inter : « Le système éducatif doit reposer sur la confiance. » Cela sonne comme une évidence. Pourtant, cela reste un vœu pieu. Voilà pourquoi j'ai créé une association, « Marion Fraisse – La main tendue ». Dans l'espoir d'aider tous ceux qui, comme nous, se sentent abandonnés, isolés, paumés face à des institutions peu loquaces et refermées sur elles-mêmes. Dans l'espoir d'apporter à tous conseils et soutien dans tous les domaines. Une main tendue, je le sais, tant attendue.

Pour Clarisse et Baptiste

Quand on perd un enfant, quelles que soient les causes de ce décès, on a tendance, les premières semaines, à lui consacrer tout son temps, toute son énergie, toutes ses pensées. A fortiori si cet enfant est mort d'un mal qu'on peut identifier, qu'on aurait pu éviter, et que nous ressentons comme un assassinat.

Alors, pour les autres enfants, c'est la double peine. Clarisse et Baptiste, vous avez perdu votre sœur, mais vous avez eu aussi, par moments, le sentiment de nous perdre, nous, vos parents, tant nous étions tétanisés, ligotés, submergés par la douleur. Le chagrin est une boue qui engloutit l'envie de vivre. Pourtant, vous deux, le frère et la sœur de Marion, devez poursuivre votre vie, qui sera belle, j'en suis sûre, malgré la cruauté de cette épreuve injuste. Nous ferons tout pour qu'elle le soit.

Avoir un enfant mort c'est un peu comme avoir un toxicomane dans la famille. On passe son temps à s'occuper de lui et on en oublierait presque ceux qui vont bien. Jamais votre père et moi ne vous avons oubliés. Nous n'avons jamais cessé de vous aimer. Mais parfois, nous étions obnubilés par le sort de Marion.

Il faut s'occuper des vivants. Penser à celui qui fait semblant d'aller bien pour ne pas embêter ses parents.

Penser à celui qui ne fait pas de bruit. J'ai retrouvé récemment des photos de vous deux, si tristes, les yeux cernés. Oui, même toi, Baptiste, à même pas 2 ans, tu as l'air grave des enfants qui voient passer un cataclysme. Et toi, Clarisse, je n'oublierai jamais ce petit mot que tu m'as déposé quand j'étais devant mon ordinateur. J'envoyais un message à l'avocat. Et toi, tu m'as écrit : *Baptiste et moi, on est là. Occupe-toi de nous aussi.*

Heureusement que vous êtes là. Vous êtes si importants pour nous, qui sommes si contents, si fiers de vous deux. C'est pour vous aussi que j'ai écrit ce livre.

Épilogue

D'une histoire personnelle peut naître l'universel. J'espère que ce livre sera l'objet de discussions, de débats dans vos familles, dans vos écoles et ailleurs. Qu'il agira comme un détonateur et fera prendre pleinement conscience de la gravité du harcèlement entre élèves. Que nos institutions prendront enfin la mesure de ce fléau et qu'elles protégeront nos enfants à l'école, car la souffrance de certains est telle qu'elle les conduit parfois à se donner la mort. Il est urgent d'agir pour que l'école continue d'être, ou redevienne, un lieu d'épanouissement. Ce sera l'une des missions de l'association « Marion Fraisse – La main tendue ».

Remerciements

À toi Marion, ma fille, mon amour, mon aimée, mon aînée, celle qui a fait de moi une mère, qui nous a fait devenir parents, je n'aurai pas assez d'une vie pour te dire merci.

Merci Marion pour ces quatorze années de bonheur (je compte la grossesse), ces treize kilos pris durant l'année 1999 pour te faire naître lors de l'éclipse totale ! Merci d'avoir été si belle, si douce, si généreuse, si drôle, si entière, si intelligente, peut-être trop !

Tu rêvais d'être architecte, te voilà architecte de nos vies. Non, la mort n'arrête pas l'amour. On s'était dit à tout à l'heure, alors un jour, peut-être, lorsque mon heure aura sonné, je te retrouverai. En attendant, je mène ce combat, difficile mais nécessaire, pour que ta mort ne soit pas réduite à un fait divers, ma petite fée d'hiver ! Et même si ton cœur ne bat plus, le mien bat et combat pour toi.

Merci à David, mon mari, à mes enfants, Clarisse et Baptiste, mes amours, ma force.

Merci à toute notre famille. À maman, à papa qui peut-être est auprès de Marion. À ma sœur et son mari, mes frères et leurs épouses, mes neveux et nièces à qui, Marion, tu manques terriblement. À toute ma belle-famille.

Merci à mes amis, les vrais, les sûrs. Merci à mes collègues de m'avoir soutenue. Merci aux enseignantes des écoles maternelle et primaire qui ont pris soin de Clarisse et désormais de Baptiste. Merci à Amelia et à sa famille. Merci encore aux bénévoles de la paroisse. Merci à Jacqueline (Remy), sans qui ce livre ne serait pas. Merci à mes éditrices, Clarisse Cohen et Florence Sultan, pour leur soutien indéfectible.

Merci à David Père, notre avocat, un homme hors du commun.

Merci à Françoise, notre médecin de famille. Merci aux équipes du CMP.

Merci à tous les anonymes qui nous ont soutenus durant cette épreuve, ce livre est aussi le vôtre.

Enfin merci à vous, lectrices et lecteurs, quelles que soient les raisons qui vous ont conduits à lire ces pages.

Un ouvrage publié sous la direction de Clarisse Cohen

© Calmann-Lévy, 2015

Couverture *Maquette* : Nicolas Trautmann *Photographie* : collection
personnelle de l'auteur

ISBN : 978-2-7021-5616-2

www.calmann-levy.fr

